

2

LA SING
plus pas
rainte
ta ceux pl
es

HISTOIRE DES QUATRE FILS AYMON.

CHRONIQUE DU VAILLANT ET NOBLE CHEVALIER

RENAUD DE MONTAUBAN.

PARIS,

GENNEQUIN AINÉ, LIBRAIRE,

Rue des Grands-Augustins, 29.

1847.

HISTOIRE DES QUATRE FILS

AYMON.

91

byssinie, que le roi a
de vous obtenir, et
diminué, lorsqu'en
quelles conditions il
soumette, j'ajouterai
son sujet et son ami,
au désir de devenir

PRINCESSE.



es comparaisons n'ont
à portée de me faire
qualités personnelles
errain; assujettie pour
état à être le prix d'un
que mon inclina-
cônsumée, je serais
ônnaître par vous,
pourra être com-
prétendant, dont,
combats, et pos-
tende: sa
es manie
elles

78

« Ce qui ne serait peut-être pas
arrivé, ajoutait la princesse, si le
guerrier qui a tendu l'arc s'était
fait connaître. On saurait s'il est
assez puissant pour résister aux
Abyssins: ce qu'il n'y a pas lieu de
croire, s'il est Arabe, comme il le
paraît; car, séparé de nous par la
Mer Rouge, il ne pourrait opposer
ses forces à celles du roi d'Abyssi-
nie, sans avoir d'immenses diffi-
cultés à surmonter. »

« Cet étranger, répliqua son
père, n'est point Arabe, quoiqu'il
nous ait parlé dans cette langue,
qui est connue de tous les peuples
qui habitent les deux bords de la
Mer Rouge; je le croirais plutôt
Abyssin, au son de sa voix: la
langue de cette nation étant la plus
douce de toutes celles de l'Afrique.
Quoi qu'il en puisse être, si le roi
d'Abyssinie ne veut point se sou-

79

combattre ce guerrier, qui vien-
dra sûrement soutenir ses droits
la guerre sera inévitable; mais
n'ai point encore appris à la cra-
dre, ni oublié l'art de vaincre ses
ennemis. Ainsi, ma chère Zéïsa,
calme toutes tes craintes: ne
seras qu'à celui qui sera dit de
toi.

Cependant l'ambassadeur d'A-
byssinie avançait, suivi d'un nom-
breux cortège, dans lequel étaient
dix chameaux chargés des plus
riches présents pour la princesse,
et vingt chevaux arabes, couverts
de housses enrichies de pierres
pour son père; n'ayant en même
temps, le bruit se pandit que le
roi était lui-même son ambassa-
deur, et que, so cette qualité,
il venait, en personne, juger si la
princesse était d'une belle qu'on le
lui avait dit.

Il n'en fallut davantage pour

LES QUATRE FILS AYMON.



BIBLIOTHEQUE
M. N.
10 23

HISTOIRE
DES QUATRE FILS
AYMON,

TRÈS-NOBLES ET TRÈS-VAILLANS CHEVALIERS.

Nouvelle édition.



FR
513

A ROUEN,

Chez LECRÈNE-LABBEY, Imprimeur-Libraire, rue du Petit-
Puits, 21, et Grande-Rue, 156.

HISTOIRE DES VAILLANS CHEVALIERS QUATRE FILS AYMON.

CHAPITRE PREMIER.

Comme l'Empereur Charlemagne fit Chevaliers les quatre fils Aymon ; et comme le Duc Beuves d'Aigremont tua Lohier , fils de Charlemagne , et le fut aussi.

ON lit dans l'histoire du Roi Charlemagne , qu'une fois , aux fêtes de la Pentecôte , il se tint une grande cour à Paris , après qu'il fut revenu des guerres de Lombardie , où il y avait eu un grand combat contre les Sarrasins , dont le chef se nommait Guerdelin le Fène , qui fut tué par Charlemagne. Il y eut de tués beaucoup de Ducs , Comtes , Princes , Barons , Chevaliers : comme Salomon de Bretagne , Noël , Comte du Mans , Messire Arnoult de Freulon , Messire Galeran de Bouillon et plusieurs autres grands Seigneurs. Les douze Pairs de France vinrent à la Cour , plusieurs Allemands , Anglais , Normands , Poitevins , Bérules et Lombards s'y trouvèrent ; il y vint entr'autres le vaillant Duc Aymon de Dordogne , qui avait amené ses quatre fils , savoir : Regnault , Allard , Guichard et Richard , qui étaient beaux et très-courageux , et principalement Regnault , qui était le plus grand que l'on pût trouver au monde , car il avait huit pieds de hauteur. Quand le Roi vit toute la Cour assemblée , il adressa ainsi la parole aux Barons : Mes frères et amis , vous savez que c'est par votre valeur que j'ai fait la conquête d'un grand nombre de villes , et ai mis sous ma puissance beaucoup de Sarrasins , témoin l'infidèle Guerdelin que j'ai vaincu , et à qui j'ai fait embrasser la Religion Chrétienne ; quoique j'aie perdu beaucoup de noblesse par la faute de plusieurs de nos vassaux qui n'ont pas voulu me secourir , quoique nous les eussions mandés , comme Gérard de Roussillon , le Duc de Nanteuil et le Duc Beuves d'Aigremont , qui sont tous trois frères , dont je me plains à vous ; car , si ce n'eût été Messire Salomon , qui vint nous secourir avec trente mille combattans , Messire Lambert Berruyer et Messire Geoffroi de Bordeille , avec Galeran de Bouillon , qui portait notre étendard , nous étions vaincus ; et par la faute de trois frères , qui ne voulurent point se rendre à nos ordres , principalement le Duc d'Aigremont , malgré qu'ils m'aient tous prêté serment de fidélité. Je lui demanderai encore de me servir avec toute sa puissance , et en cas qu'il me refuse , je manderai tous mes sujets et amis , et j'irai assiéger Aigremont ; et si nous pouvons le tenir , je le ferai pendre et écor

On trouve , chez le même Libraire , un Assortiment général de petits Romans , de Bibliothèque Bleue , d'Almanachs et d'Images de toute espèce.

cher tout vif son fils Mangis ; je ferai aussi brûler sa femme , et mettrai tout son pays à feu et à sang. Alors le Duc Naimés de Bavière se leva, et dit au Roi : Sire, il n'est pas nécessaire de vous courroucer , mais si vous m'en croyez , vous enverrez un messenger au Duc d'Aigremont , et vous le ferez accompagner. Il faut que ce soit un homme prudent , qui remontre au Duc ce dont vous le chargerez ; et suivant sa réponse , vous verrez ce que vous aurez à faire. Le Roi lui répondit : j'approuve votre conseil ; alors il pensa en lui-même quel messenger il choisirait , qui serait assez hardi pour faire son message auprès du Duc Beuves ; personne n'o-a se proposer , car plusieurs étaient de sa famille , comme le Duc Aymon de Dordogne , qui était son cousin germain , car ils étaient quatre frères du même père et de la même mère. Le Roi fut irrité , et jura qu'il détruirait le pays du Duc. Il appela ensuite son fils Lohier , et lui dit : Mon fils , il faut que vous fassiez ce message ; vous menerez avec vous cent Chevaliers bien armés , vous direz au Duc Beuves que , s'il ne se rend à ma Cour pour la Saint-Jean prochaine , j'irai assiéger Aigremont et détruire son pays ; je le ferai pendre et son fils , et je ferai brûler sa femme. Sire , dit Lohier , je ne crains rien ; je m'acquitterai bien de votre message. Alors Charlemagne fut fâché d'avoir chargé son fils de ce message ; mais puisqu'il l'avait dit , il fallait l'accomplir. Le lendemain matin Lohier et ses gens s'habillèrent , ils montèrent à cheval , et vinrent devant le Roi : Lohier dit à son père : Sire , nous sommes prêts d'exécuter vos commandements. Mon fils , je te recommande à Dieu , et le prie de veiller sur toi et les gens. Lohier partit avec sa compagnie , et fut regretté , non sans cause , par son père.

Les messagers parlèrent donc contre Aigremont , menaçant le Duc Beuves , mais un espion les entendit , et vint aussitôt vers Aigremont , et raconta au Duc comme les messagers du Roi venaient vers lui , menaçant , et ayant le fils du Roi à leur tête. Le Duc dit alors à ses Barons , qui étaient rendus à sa Cour , à cause des fêtes de la Pentecôte : Seigneurs , le Roi m'estime bien peu , de vouloir que j'aille le servir avec tous mes gens , et de m'envoyer son fils aîné pour me faire des menaces ; chers Barons , que me conseillez-vous de faire en cette circonstance ?

Alors un sage et prudent Chevalier , nommé Messire Simon , se leva , et lui dit : Sire , je vous conseille de recevoir honorablement les messagers du Roi , car vous savez qu'il est votre Seigneur , et vous savez que c'est agir contre Dieu et raison , que de combattre contre son seigneur. N'ayez aucun égard à votre famille , ni à ce que vos frères Gérard de Roussillon et le Duc de Nanteuil n'ont pas voulu lui obéir. Sachez que le Roi est puissant , et peut détruire vous et vos biens , si vous n'obéissez. Le Duc lui répondit qu'il n'en ferait rien , et qu'il lui donnait un mauvais conseil ; car , dit-il , j'ai trois frères qui m'aidèrent à soutenir la guerre contre lui , j'ai aussi quatre neveux qui sont tous courageux. La Duchesse lui dit : croyez votre conseil , car jamais on ne vous conseillera d'avoir guerre contre votre Seigneur ; la loi de Dieu le défend. Accordez-vous avec lui ,

ne prenez point garde à vos frères , comme vous le conseil messire Simon. Lors il regarda la Duchesse avec un air irrité , et lui défendit de lui parler davantage de cela. Il y eut de vives contestations dans le palais d'Aigremont , car les uns disaient que la Duchesse conseillait bien , les autres mal. Le Duc dit alors à ceux qui lui conseillaient de ne pas obéir au Roi , qu'il leur en saurait bon gré , et que , tant qu'il vivrait , il ne lui obéirait point ; au contraire , qu'il trouverait des amis pour lui faire la guerre. Les messagers du Roi arrivèrent au château d'Aigremont , qui est situé sur un rocher , il était flanqué de gr sses tours , tellement que , par sa situation et sa force , il était imprenable , excepté par famine. Lohier dit aux Seigneurs qui étaient avec lui : considérez cette forteresse et le fleuve qui passe au pied , je ne crois pas qu'il y ait sa pareille dans toute la Chrétienté. Un Chevalier , nommé Savary , dit alors à Lohier : Sire , il me semble que le Roi votre père fait une grande folie d'entreprendre de détruire le Duc d'Aigremont , car il est très-puissant ; je crois qu'il aura bien autant de gens pour combattre que le Roi votre père , s'il venait l'attaquer ; il faudrait qu'ils fussent de bon accord ; mais je sais bien que si le Roi votre père le tenait , tout l'or du monde ne l'empêcherait pas de le faire pendre et écorcher tout vif. Je vous supplie de parler au Duc Beuves avec douceur , car il est bien orgueilleux ; il pourrait y avoir une difficulté entre vous et lui , qui tomberait sur nous , nous sommes trop peu. Lohier répondit qu'il parlait prudemment ; mais s'il nous dit quelque chose de désagréable , il en souffrira le premier. Ils arrivèrent à la porte du château d'Aigremont , où ils frappèrent ; le portier leur demanda : Seigneurs , qui êtes-vous ? Ami , dit Lohier , ouvrez-nous la porte , nous désirons parler au Duc Beuves , de la part du Roi. Attendez un instant , je vais parler à monseigneur le Duc ; alors il alla au palais , et dit au Duc qu'il y avait beaucoup de gens d'armes à la porte : Monseigneur , vous plaît-il que je les fasse entrer ? Oui , dit le Duc , car je ne les crains pas. Le portier leur ouvrit. Lohier et ses gens entrèrent et montèrent jusqu'au donjon du Château ; le Duc dit à ses Barons : je vois venir le fils aîné du Roi , s'il me parle honnêtement , il fera bien , car s'il dit quelque chose qui me déplaît , j'en aurai raison. Beuves était accompagné de deux cents Chevaliers , cependant Lohier entra avec ses gens bien armés dans la salle du palais ; elle était déjà bien remplie de noblesse ; le Duc était au milieu d'eux , auprès de lui était la Duchesse et son fils Mangis , qui n'avait pas son pareil dans l'art de la Nécromancie et dans les armes. Lohier entra donc à la tête de ses gens , il parla en cette manière : Que le Dieu tout-puissant garde et conserve le Roi , puisse-t il confondre le Duc d'Aigremont ! le Roi mon père vous mande que vous vous rendiez à Paris avec cinq cents Chevaliers , pour le secourir où il lui plaira de vous envoyer , et aussi pour lui rendre raison de ce que vous n'avez pas été avec lui en Lombardie contre les Sarrasins ; car c'est par votre faute que sont morts Beaudouin , Seigneur de Melun , Geoffroi de Bordeille et plusieurs autres combattans ; vous serez pris et conduit

en France comme traître, vous serez écorché tout vif, votre femme brûlée, et vos enfans exilés; faites ce que le roi vous commande, car vous êtes son sujet.

Quand le Duc Beuves eut ainsi entendu parler Lohier, fils du Roi Charlemagne, il commença à s'irriter, et dit à Lohier qu'il n'irait pas vers le Roi, et qu'il ne tenait de lui ni forteresse, ni château; et qu'il s'en irait contre lui avec toute sa puissance, pour détruire le Royaume de France. Alors Lohier lui dit: Vassal, comment osez-vous ainsi répondre? si le Roi savait vos menaces, il viendrait vous détruire; songez que vous êtes son sujet, et que vous devez lui obéir. Ainsi, venez servir le Roi et me croyez, car si vous ne le faites, il vous fera brûler et jeter vos cendres au vent. Quand le Duc Beuves l'entendit parler ainsi, il se leva, et dit: que malheureux était celui qui venait faire un pareil message de la part de Charlemagne, et qu'il n'en rendrait jamais nouvelles.

Il y eut un noble chevalier des gens du Duc Beuves, qui lui dit: Monseigneur, gardez-vous de faire cette folie, laissez dire à Lohier ce qu'il voudra, vous n'en valez ni plus ni moins, vous savez combien Charlemagne est puissant, car vous êtes sujet, et tenez de lui votre château d'Aigremont et votre terre; agissez ainsi, et vous ferez sagement; car de vous élever contre votre seigneur, il ne peut que vous en arriver mal. Le Duc l'entendant parler, lui dit: Taisez-vous, je ne tiendrai rien de lui tant que je pourrai porter les armes et monter à cheval; je manderai mes frères Gérard de Roussillon, le Duc de Nanteuil et Garnier son fils; nous irons ensuite attaquer le Roi Charlemagne, en tel lieu que je le rencontre, je lui ferai ce qu'il pense de moi. Tout l'or de Paris n'empêcherait pas que je fasse mourir le messenger qui me menace, dussé-je être mis en pièces. Lohier lui dit: je ne vous estime ni ne vous redoute. Le Duc Beuves, piqué de ces paroles, s'écria: Barons, saisissez-vous de lui, il faut qu'il perisse. Ils osèrent s'opposer à ses volontés, ils tirèrent tous leurs épées et se jetèrent sur les gens de Charlemagne. Lohier cria à son enseigne, et commença avec ses gens à se défendre. Ils se battirent dans la salle du palais, et le bruit s'en répandit bientôt par toute la ville; alors vous eussiez vu bourgeois et artisans avec des haches et des épées, d'autres avec des bâtons; ils étaient environ sept mille, mais l'entrée du palais était étroite, et les Français y étaient, et les empêchaient d'entrer facilement. Que ce jour fut terrible et malheureux! ceux qui avaient moins de forces furent obligés de combattre couragement. Lohier voyant que ses gens avaient le dessous, frappa un Chevalier si rudement, qu'il le renversa mort aux pieds de Beuves. Il dit ensuite: Dieu tout-puissant, qui naquîtes du sein d'une vierge, et souffrîtes la mort et passion pour racheter l'humanité, daignez me garantir de mort! je sais bien que, si vous ne me secourez, jamais le Roi mon père ne me reverra. Le Duc Beuves dit à Lohier: Dieu veuille que ce soit aujourd'hui votre fin? Non, dit Lohier, alors il donna un si grand coup d'épée au Duc, que le sang coalait dans la salle; il dit alors: je savais bien que vous n'en échapperiez pas. Le Duc, furieux, courut sur lui,

et le frappa si cruellement, qu'il le renversa mort à ses pieds. Ainsi périt malheureusement Lohier, fils aîné du Roi Charlemagne; le cruel Duc Beuves lui coupa la tête. Quand les gens de Lohier virent que leur maître était mort, ils perdirent courage; de cent qui étaient venus avec Lohier, il n'en restait plus que vingt; le Duc en fit tuer dix, et dit aux dix autres: promettez-moi sur votre foi de Chevaliers que vous porterez votre Seigneur Lohier à son père Charlemagne; vous lui direz que je lui renvoie son fils, qu'il m'a malheureusement pour lui envoyé, je vous laisserai aller à ce prix; vous lui direz que je ne lui avancerais pas un denier, qu'au contraire j'irai le trouver avec cent mille combattans, et ravagerai son pays. Sire, répondirent-ils, nous ferons ce qu'il vous plaira de nous commander; ils firent faire une bière pour y mettre le corps, ils le mirent sur une charette, et partirent de la ville.

Quand ils furent dans la campagne, ils se mirent à pleurer, en disant: Hélas! que dirons-nous au Roi quand il apprendra votre mort? il nous fera mourir: ainsi attristés, ils allèrent droit à Paris. Le Roi Charlemagne y étant, dit un jour à ses Barons: je suis inquiet de mon fils Lohier, que j'ai envoyé à Aigremont; j'ai peur qu'il n'ait eu du bruit avec le Duc Beuves, qui est un homme orgueilleux, je crains qu'il ne l'ait tué; mais je jure par ma couronne que, s'il l'a fait, j'irai contre lui avec cent mille hommes, et le ferai pendre. Sire, dit le Duc Aymon, s'il a mal agi, vous ferez bien d'en tirer vengeance; il est votre vassal, il doit vous respecter et vous servir; il tient sa terre de vous, je serais fâché qu'il vous eût manqué. J'ai ici mes quatre fils, savoir: Regnault, Alard, Guichard et Richard, qui sont fort courageux, et qui vous serviront à votre volonté. Je vous sais bon gré des offres que vous me faites. Je veux que vous les ameniez pour que je les fasse Chevaliers; je leur donnerai assez de villes. Le Duc Aymon envoya aussitôt chercher ses fils, et les fit présenter au Roi, qui à peine les eut vus, qu'il les trouva très-beaux. Regnault parla le premier, et dit au Roi: Sire, s'il vous plaît de nous faire Chevaliers, nous vous serons à jamais dévoués. Le Roi appela son Sénéchal, et lui dit: Apportez-moi les armes qui furent au Roi de Cypre, que j'ai tué à la bataille de Pampelune, je les donnerai à Regnault, comme au plus vaillant de tous; je donnerai d'autres armes à ses trois frères. Le Sénéchal apporta les armes qui étaient très-belles. Ains furent armés les quatre fils du Duc Aymon de Dordogne; et Oger le Danois, qui était de leur parentée, mit les éperons au Chevalier Regnault. Le Roi Charlemagne ceignit son épée, fit Regnault Chevalier, et lui dit: Dieu vous augmente en bonté, honneur et courage. Regnault monta ensuite sur le bon cheval Bayard, qui n'eut jamais son pareil, car il eût courut dix lieues sans être las. Il avait été nourri dans l'isle de Brescau, et Maugis, le fils du Duc Beuves d'Aigremont l'avait donné à son cousin. Le valeureux Regnault portait à son cou un écu peint, il faisait briller son épée, et était très-beau Chevalier. Le Roi fit dresser une quinzaine, à laquelle il fit jouter les nouveaux Chevaliers. Ils jouèrent vaillamment, mais Regnault remporta le prix. Les actions de Regnault

plurent infiniment au Roi, qui lui dit : Regnault dorénavant vous viendrez en bataille avec nous; je vous remercie, dit Regnault, je vous promets de vous servir fidèlement, et jamais vous ne manquerez. L'Empereur Charlemagne, après les joutes, retourna en son palais, et dit à ses Barons : je suis inquiet de ce que mon fils Lohier ne revient point, je crains qu'il ne lui soit arrivé quelq' accident, car la nuit dernière, j'ai songé que la foudre tombait sur lui, et que le Duc d'Aigremont vint et lui trancha la tête; mais je jure que si cela est ainsi, il n'aura jamais la paix avec moi. Sire, dit le Duc Naimés, je ne crois pas cela, et on ne doit point y ajouter foi. Le Roi répondit : si cependant cela est, je manderai Normand, Berruyers, Flamands, Allemands, Baravois, Anglais et Lombards, avec lesquels j'irai le détruire. Il arriva aussitôt un mesager bien fatigué et blessé. Charlemagne qui était aux fenêtres, descendit du palais avec le Duc Naimés de Bavière et Oger le Danois. Le mesager salua profondément le Roi, et lui dit : Sire, vous avez fait une grande folie d'envoyer votre fils demander l'obéissance au Duc Beuves d'Aigremont. Votre fils lui demanda hardiment; mais le Duc, qui est extrêmement fier, l'ayant entendu, le fit prendre, et dit qu'il ne vous rendrait jamais de réponse. Aussitôt il s'éleva un combat où votre fils a été tué par le Duc Beuves, avec presque tous vos gens, excepté moi et neuf autres qui apportent votre fils dans une bière et moi qui suis blessé; le mesager tomba alors en faiblesse; le Roi, saisi de douleur, commença à dire : Grand Dieu! quel malheur je viens d'apprendre, je n'y pourrai survivre. Le Duc Naimés le consola, et lui dit : Sire, ne vous abandonnez pas ainsi à la douleur, faites enterrer votre fils honorablement, vous irez ensuite attaquer le Duc, et le détruire lui et son pays. Le Roi se consola, et approuvant les avis du Duc Naimés, il dit à ses Barons de se préparer pour aller au-devant du corps de son fils; ils exécutèrent aussitôt ses ordres. Quand ils furent à dix lieues de Paris, ils rencontrèrent le Duc Naimés, Oger le Danois, Samson de Bourgogne, et d'autres grands Seigneurs, qui amenèrent le corps de Lohier dans une bière. Le Roi mit pied à terre et s'avança vers la bière; il leva le tapis, et voyant que son fils avait la tête tranchée, il s'écria : que je dois donc haïr le Duc Beuves, d'avoir ainsi défiguré mon fils; il l'embrassa tout sanglant, et dit : ah! mon fils, vous qui étiez si vaillant Chevalier, je prie Dieu qu'il mette votre ame en son saint Paradis. Alors Thierry l'Ardenois et Samson de Bourgogne, firent conduire la bière jusqu'à Saint-Germain-des-Près, où il fut enterré honorablement, comme fils de Roi. Nous allons parler maintenant du bon Duc Aymon et de ses quatre fils, qui étaient à Paris.

Mes enfans, dit le Duc Aymon, vous savez que le Roi Charlemagne est irrité à juste titre, parce que mon frère, votre oncle, a tué son fils Lohier, je sais bien qu'il ira contre lui, mais nous n'irons pas. Allons à Dordonne, et si le Roi veut lui faire la guerre, nous l'aiderons alors. Ils montèrent à cheval et partirent pour Laon, de là ils allèrent à Dordonne; quand la dame vit venir son seigneur avec ses quatre fils, elle en fut bien joyeuse, et vint au-devant, deman-

dant si Regnault et ses frères étaient Chevaliers, le Duc Aymon lui répondit qu'oui; elle lui demanda ensuite pourquoi ses fils ne restaient pas auprès du Roi; il lui raconta comment le Duc Beuves d'Aigremont avait tué le fils aîné du Roi; elle fut bien fâchée de cette nouvelle, car elle connaissait bien que c'était la perte de son mari, d'elle, de ses enfans et de toutes leurs terres; Regnault menaçait beaucoup le Roi; la dame voyant cela, lui dit : mon fils, je te prie de m'écouter : aime et respecte ton souverain Seigneur, tu seras aimé de Dieu; et vous, Mousigneur Aymon, je suis surprise que vous soyez sorti de la Cour sans congé, lui qui vous a fait tant de bien, et qui a donné de si riches armées à vos enfans et les a fait Chevaliers, plus grand honneur pouvait-il faire à vous et à vos enfans; je vous prie de ne vous en pas mêler, car cet été vous verrez que le Roi ira sur votre frère. Par mon conseil, servez le Roi notre Seigneur, car si autrement vous faites, vous serez déloyal. Dame, pour Dieu, je voudrais bien avoir perdu mon cheval et la moitié de ma terre, et que mon frère le Duc Beuves n'eût pas tué Lohier. Nous laisserons à parler du Duc Aymon et de ses fils, et parlerons du Roi, qui regrettait la perte de son fils.

Pendant que Charlemagne se désolait, il vint un mesager, qui lui dit qu'Aymon et ses quatre fils étaient retournés dans leur pays, dont le Roi fut irrité, et jura qu'avant qu'il mourût, Aymon et ses quatre fils le paieraient bien cher, et que le Duc Beuves d'Aigremont et toute sa famille ne pourraient s'y opposer. On prépara le dîner, auquel le Roi ne mangea presque point, tant il était triste. Salomon lui servit d'Echanson ce jour-là; après le dîner, le Roi dit à ses Barons : Seigneurs, le Duc Beuves m'a fait outrage d'avoir tué mon fils Lohier, mais s'il plaît à Dieu, je l'irai voir cet été, et détruirai toute sa terre; et si je puis l'atteindre, je m'en vengerai par rapport à Aymon et ses fils que j'ai fait Chevaliers, et dont je me repens. Sire, dit le Duc Naimés, votre fils est mort par malheur, mandez vos gens, allez vers Aigremont, et si le Duc Beuves se présente, vendez-lui chèrement la mort de votre fils. Naimés, dit le Roi, vous êtes prudent et sage, je suivrai votre avis. Alors il envoya plusieurs de ses Barons, leur recommandant d'aller se préparer dans leur pays, et de revenir au premier jour d'été. Ainsi fut fait comme le Roi l'avait ordonné, et pour lors le bruit courut à Rome que Charlemagne faisait recrue de gens d'armes, tant que le Duc Beuves en fut instruit, et de son côté il manda tous ses parens et amis, et principalement ses frères Gérard de Roussillon et le Duc de Nanteuil. Ils se trouvaient environ quatre-vingt mille combattans, qui se promettaient bien de défendre le château. Le Duc Beuves dit à son frère Gérard, ne craignez rien, j'espère remporter la victoire, allons vers Troyes, et là nous combattrons courageusement, avec l'aide de Dieu.

Ce fut au commencement du mois de Mai que Charlemagne attendait ses gens qui devaient venir. Il n'attendit pas long-temps, car Richard de Normandie arriva avec trente mille hommes; le Comte Guichard vint après avec un aussi grand nombre; Salomon de Bretagne arriva aussi avec beaucoup de Poitevins, Gascons, Normands,

Bernois et Bourguignons, qui logèrent tous auprès de Saint-Germain. Le Roi ayant appris que tous ses gens étaient arrivés, fit disposer son armée, et composa son avant-garde de quarante mille combattans, qui étaient conduits par Richard, Galeran de Bouillon, Guidelon de Bavière, Ysachar de Nemours, Oger le Danois, et Eston, fils d'Obdon. Ils partirent de Paris, et marchèrent vers Aigremont. Après quelques journées de marche, Oger le Danois, qui menait l'avant-garde, vit venir un messenger, qui lui demanda à qui appartenait ces gens. Oger répondit que c'était à Charlemagne; il lui dit qu'il voudrait bien lui parler, et Richard le mena vers lui. Le messenger salua respectueusement le Roi, et lui dit qu'il était de Troyes, que le Gouverneur le suppliait de lui envoyer du secours, parce qu'autrement il serait obligé de rendre la ville au Duc d'Aigremont et à ses deux frères.

Quand Charlemagne entendit que Troyes était assiégée par le Duc Beuves et ses frères, il fut fâché, et jura par Saint-Denis de France qu'il irait avec son armée, et que s'il pouvait tenir le Duc d'Aigremont, il le ferait mourir: il appela Naïmes de Bavière, Godefroi de Frise, le Duc Galeran, et leur dit: Barons, volons au secours de Troyes, avant qu'elle soit prise: ils répondirent tous que très-volontiers, et marchèrent vers Troyes. L'avant-garde arriva avec l'Oriflamme que portait Oger, Richard de Normandie, le Duc Galeran, et trente mille combattans avec eux, le messenger allait devant eux: quand ils furent près de la ville, il fut un autre Messenger dire à Gérard que le Roi venait pour secourir Auberti; il y a grande compagnie, dit Gérard de Roussillon à ses frères, étant tout le premier à l'avant-garde; ils marchèrent tous l'un contre l'autre. Quand Oger le Danois vit venir Gérard de Roussillon, il dit à Richard de Normandie: voyez comme Gérard de Roussillon nous pense mal mener. Or, pensons à nous bien défendre, afin que l'honneur en soit au Roi et à nous. Alors ils laissèrent courir les chevaux de part et d'autre.

Gérard frappa un Allemand de sa lance, tellement qu'il l'abattit mort, il prit son enseigne et cria Roussillon; alors commença une bataille terrible; Oger voyant que l'on tuait tous ses gens, devint furieux, et frappa un Chevalier à mort; Gérard de Roussillon voyant cela, renversa mort un des gens d'Oger; la bataille devint très-sanglante, on voyait de part et d'autre des lances brisées, des hauberts émaillés; le champ de bataille était jonché de mort et de mourans qui nageaient dans des ruisseaux de sang. Le Duc d'Aigremont vint à bride abattue et frappa si rudement Oger, Seigneur de Péronne et de Saint-Quentin, qu'il l'étendit mort à ses pieds; alors il cria Aigremont. Son frère de Nanteuil, et tous ses gens, vinrent vers lui, ils marchèrent aussitôt contre les gens du Roi; il y vint d'autre part des Poitevins, Allemands et Lombards, qui étaient du parti du Roi; ils se mêlèrent, et le combat devint plus terrible, car il y avait là de vaillans Chevaliers; Richard de Normandie y montra son courage, car il donna la mort à un Chevalier qui était aimé de Gérard de Roussillon, qui jura de venger la mort de ce Chevalier; alors il cria Roussillon: son frère, le Duc de Nanteuil, vint aussitôt le secourir, et lui

dit: frère, je serais d'avis de nous en retourner, car voici le Roi et ses gens, si nous les attendons, il nous ferons mauvais parti. Pendant qu'ils marchaient, Galeran de Bouillon tua devant eux un des neveux de Gérard; Gérard, comme étant insensé, envoya chercher le Duc Beuves, qui vint aussitôt le secourir. D'autre part le Roi assembla ses gens, et ce jour-là il périt environ quatre mille hommes, tant de part que d'autre. Le Duc Beuves frappa Messire Gauthier de Pierrette en son écu, tellement qu'il lui passa sa lance au travers du corps; il cria Aigremont. Le combat fut sanglant, et Richard de Normandie montra sa valeur, car il jouta contre le Duc d'Aigremont, tellement qu'il lui perça son écu et le blessa; puis il dit: votre perte est inévitable; malheureux le jour où vous fîtes périr Lohier; en disant ces mots, il le frappa sur son casque; comme la coiffe était d'acier, le coup tomba sur le col de son cheval et l'abattit, sans cela le Duc Beuves était mort. Alors le Duc Beuves se releva promptement, l'épée à la main, et frappa un Chevalier nommé Messire Simon, et il le tua. Vinrent ensuite Oger, Naïmes, Galeran de Bouillon, Noël du Mans, le Comte Salomon, Léon de Frise, l'Archevêque Turpin, et Estoc, fils d'Obdon, car à cette bataille il y avait beaucoup de noblesse.

Charlemagne vint dans ces entrefaites, criant: Barons, ne le laissez pas échapper, car il ne nous en resterait que la honte: alors il mit sa lance en arrêt, et frappa Gérard de Roussillon d'une telle force, qu'il le renversa par terre, il serait périt infailliblement si ses frères ne l'eussent secouru. D'autre part vint Oger le Danois, qui frappa un Chevalier des gens de Gérard de Roussillon; il le fendit, et tomba mort sur le champ. Quand Gérard vit périr ce Chevalier, il déclama Dieu et la Vierge, en disant: Hélas! j'ai perdu aujourd'hui de très-bons Chevaliers; le Duc Beuves, de son côté, pria Dieu de vouloir bien le garantir de la mort et de tomber entre les mains du Roi. Le soleil était prêt à se coucher, et les combattans de part et d'autre étaient fatigués; les trois frères s'en retournèrent fort irrités dans leurs tentes, principalement Gérard, qui, cette journée, avait perdu son cher cousin Aymon et cent autres de sa compagnie, il commença à dire: maudite l'heure où le fils du Roi est mort. Le Duc Beuves vint tout sanglant, comme s'il eût été bien blessé. Quand Gérard le vit, il se prit à soupirer tendrement, lui disant: beau-frère, vous êtes blessé à mort: non, dit-il, je serai bientôt guéri; alors Gérard jura qu'au soleil levant il commencerait un si grand combat avec le Roi, qu'il y périrait trente mille hommes. Ne le faites pas, dit le Duc de Nanteuil; mais si vous voulez me croire, nous enverrons au Roi trente des plus sages Chevaliers, nous lui demanderons trêve, lui promettant que votre frère, le Duc Beuves, lui récompensera la mort de son fils. Vous savez que nous sommes ses sujets, et que ce serait mal agir que de l'attaquer à main armée, car s'il avait perdu tous les gens qu'il a amenés, avant deux mois, il y en aurait deux fois autant, et nous ne pourrions long-temps lui résister.

Ses frères lui répondirent qu'ils s'en rapporteraient à ses avis, ils conclurent entre eux d'y envoyer quand le jour serait venu, ils firent

faire une bonne garde, ils firent ensuite préparer des messagers pour les envoyer au Roi. Quand ils furent prêts, Gérard de Roussillon leur dit : Seigneurs, remontez bien au Roi que nous sommes bien fâchés de la mort de son fils Lohier, et que notre frère, le Duc Beuves, s'en repeut ; s'il lui plaisait avoir pitié de nous, nous irions le servir où bon lui semblera nous envoyer, avec dix mille combattans ; vous priez le Duc de Naimés de vouloir bien s'employer pour nous.

Quand les messagers eurent appris ce qu'ils devaient exposer au Roi de la part des trois frères, ils montèrent à cheval, portant des rameaux d'oliviers en signe de paix, et vinrent auprès du Roi : ils le saluèrent humblement, et Messire Etienne lui porta la parole : Sire, je prie Dieu qu'il vous donne bonne et longue vie ; sachez que le Duc Gérard de Roussillon, le Duc Beuves d'Aigremont et le Duc Nantheuil, nous ont envoyés pour vous demander grâce, et vous supplier de leur pardonner la mort de votre fils, dont ils sont bien fâchés. Le Duc Beuves vous mande particulièrement que, si vous le voulez, il viendra vous servir, lui et ses frères, avec dix mille combattans. Sire, souvenez-vous que Dieu a pardonné sa mort à ses ennemis. Ainsi, il vous plaira leur pardonner. Quand le Roi eut entendu les messagers des trois frères, il fronça le sourcil, et se cachant le visage, il ne répondit rien ; un peu après, il leur parla en ces termes : il fallait que le Duc d'Aigremont eût perdu le sens commun quand il a fait périr si indignement mon fils Lohier, que j'aimais si tendrement ; il est mon vassal malgré lui. Sire, répondit Messire Etienne, je suis certain qu'il vous fera droit au rapport de votre conseil. Nous en consulterons, répondit le Roi. Il se retira et appela le Duc de Naimés de Bavière, Oger le Danois, Messire Salomon, Noël du Mans, Galeran de Bouillon, Oger de Langet, Léon de Frise, et leur dit : Seigneurs, voici les messagers du Duc Beuves d'Aigremont et de ses frères, qui mandent qu'ils me viendront servir où bon me semblera, avec dix mille combattans, si la mort de mon fils était à pardonner, ils resteront mes vassaux, et ne tiendront leurs Seigneuries que de nous. Sire, dit le Duc Naimés, je vous conseille de leur pardonner, car ils sont hardis et très-courageux. Le Roi suivit le conseil du Duc Naimés, et pardonna aux trois frères ; il appela les Ambassadeurs, et leur dit qu'il pardonnait la mort de son fils Lohier, à condition que le Duc Beuves d'Aigremont viendrait le servir à la Saint-Jean prochaine avec dix mille combattans, tous bien armés ; il leur dit de venir au plutôt prêter le serment de fidélité. Les messagers partirent et retournèrent vers le Duc, à qui ils racontèrent leur négociation, qui plut beaucoup aux trois frères. Gérard de Roussillon dit : il est trop juste de nous dépouiller de nos habits, et aller tous nus vers le Roi lui demander grâce d'avoir offensé sa Majesté. Ils se mirent tous nus en chemise, et partirent bien accompagnés de quatre mille Chevaliers.

Le Roi voyant venir les trois frères avec les Barons, appela le Duc Naimés et plusieurs Barons, et leur dit : Ne me sauriez-vous dire quels gens ce sont-là ? Sire, dit le Duc Naimés, c'est le Duc Beuves d'Aigremont avec ses gens, qui viennent demander grâce. Le Duc

Beuves parut aussitôt ; il se jeta aux pieds du Roi, et lui dit : Sire, je viens vous demander grâce ; nous nous sommes rendus à vos ordres, j'ai tué votre fils inconsidérément, mes frères et moi nous nous sommes rendus à vous ; nous vous servirons de toutes nos forces où il vous plaira nous envoyer, et de toute notre vie ne manquerons de vous être fidèles. Quand le Roi le vit devenu si humble, il en eut pitié, et lui pardonna la mort de son fils. Alors il leur fut permis de se réunir et de s'embrasser les uns et les autres. Ainsi furent apaisés les Rois et les Barons, par les conseils du Duc Naimés ; les trois frères jurèrent et promirent au Roi de le suivre quand il ordonnerait. Ils prirent congé du Roi, qui fit promettre au Duc Beuves qu'il reviendrait le servir à la Saint-Jean prochaine. Le Roi retourna vers Paris, et les trois frères retournèrent en leur hôtel, car ils pensaient être bien réconciliés avec le Roi.

Un peu avant que la Saint-Jean-Baptiste arrivât, le Roi tenait sa Cour à Paris, le Duc Beuves ne manqua pas de s'y trouver comme il l'avait promis ; il partit d'Aigremont avec deux cents Chevaliers, et se mit en chemin pour venir vers le Roi et le servir où il voudrait l'employer. Comme le Roi était à Paris, il vint vers lui le Comte Ganélon, Foulques de Morillon, Harare et Beranger ; ils dirent au Roi que le Duc Beuves d'Aigremont venait avec deux cents Chevaliers, et lui dirent aussi : comment pouvez-vous accepter les services d'un homme qui a tué votre fils votre cousin ? si vous voulez, je vous en vengerai. Ce serait trahison, dit le Roi, nous lui avons donné sauf-conduit : toute fois faites à votre volonté, mais je ne prends rien sur moi ; prenez bien garde que le Duc d'Aigremont est d'une grande famille, vous pourriez bien le payer cher. Sire, répondit Ganélon, ne vous inquiétez point, il n'y a personne assez hardi pour combattre contre ma famille et moi. Je vous promets de partir demain matin avec deux mille combattans, et nous vous vengerons. Le Roi répéta que c'était trahison : qu'importe, dit Ganélon, il a bien tué votre fils par trahison. Faites donc comme vous voudrez, pour moi je ne m'en mêle aucunement. Le lendemain matin, Ganélon et ses gens partirent de Paris avec quatre mille combattans ; ils s'arrêtèrent dans la vallée de Soissons, où ils rencontrèrent le Duc Beuves et ses gens. Quand Beuves le vit venir, il dit à ses gens : voici venir des Courtisans. Je ne sais ce que ce peut être, continua-t-il, car le Roi est vindicatif, et s'il a avec lui des traîtres, c'est sur-tout Foulques de Morillon. J'ai songé cette nuit qu'un Griffon venait d'en haut, et perçait mon écu et mes armes, il me déchirait les entrailles, et pas un de mes hommes ne lui échappa. Un des Chevaliers lui dit qu'il ne devait pas s'effrayer d'un pareil songe. Je ne sais, dit le Duc, ce que Dieu me réserve, mais je suis dans une inquiétude extrême. Il commanda aussitôt à chacun de s'armer, ce qui fut bientôt exécuté. Le Comte Ganélon et Foulques de Morillon s'avancèrent à grands pas, et vinrent droit au Duc Beuves, lui disant qu'il avait bien mal agi d'avoir tué Lohier, fils aîné du Roi ; mais qu'il en subirait la peine avant qu'il fût nuit. Quand le Duc l'entendit, il com-

mença à dire : Grand Dieu, qui pourrait se méfier des traîtres. Je croyais que le Roi n'était pas aussi traître, et je vois le contraire; mais je vous assure que je vendrai cher ma part à celui qui osera m'attaquer. Alors ils commencèrent un combat terrible, dans lequel Ganelon tua Régnier, cousin du Duc Beuves, et il s'écria : frappez, Chevaliers, ils ont bien mal fait d'avoir tué mon cousin Lohier. Ils se jetèrent à grande force sur les gens du Duc, qui se défendit vaillamment, et frappa un Chevalier, nommé Messire Faucon, tellement qu'il l'abatit mort à terre. Il se mit ensuite à regretter ses deux frères et ses neveux. Hélas, cher fils! où êtes-vous à présent? Que n'êtes-vous ici pour me secourir! si vous saviez ma situation, vous viendriez me défendre. Ah! Duc de Nanteuil et Gérard de Roussillon, vous ne me reverrez jamais. Que n'êtes-vous instruits de la malheureuse entreprise du Roi et du Comte Ganelon, qui veulent me faire mourir cruellement! et vous, mes chers neveux, Regnault, Allard, Guichard et Richard, j'ai grand besoin de vous. Ah! très-courageux Regnault, s'il plaisait à notre Seigneur que vous fussiez informé de la trahison à laquelle je suis livré, je suis bien persuadé que vous emploieriez toutes vos forces et votre courage pour m'en retirer.

Le combat fut terrible, mais le Duc Beuves d'Aigremont ne pouvait pas résister à tant de gens, car il n'avait avec lui que deux cents Chevaliers, et les autres étaient plus de quatre mille; on voyait des membres épars sur le champ de bataille, ce qui présentait un spectacle affreux. Ganelon vint ensuite frapper Tessaume de Blois, et le tua, et fit reculer les gens du Duc Beuves; le Duc d'Aigremont vit bien qu'il fallait périr, il frappa un Chevalier à mort, il se battait en désespéré. Grand Dieu! quel dommage de l'avoir trahi, car depuis il y eut plusieurs Villes et Châteaux ruinés, beaucoup de Nobles y perdirent la vie; le traître Ganelon fit une si grande destruction des gens du Duc Beuves, que de deux cents Barons qu'il avait amenés, il n'en restait plus que cinquante. Le Duc Beuves leur dit : vous voyez que, si nous ne nous défendons pas vaillamment, nous sommes tous mort, ainsi il faut que chacun de nous en vaille trois. Alors le Duc Beuves frappa un Chevalier nommé Messire Hélié, tellement qu'il le renversa mort à terre; puis cria à haute voix, frappons, Barons. La vallée était belle, on entendait le bruit des coups qui retombaient sur les casques; un nommé Griffon de Hautefeuille frappa le cheval du Duc à la poitrine, de manière que le cheval tomba sous lui; ensuite le Duc, croyant atteindre le Chevalier Griffon, laissa tomber le coup sur le cheval et le blessa. Le Comte Ganelon vint alors sur le Duc d'Aigremont, et lui passa sa lance au travers du corps; puis Griffon se jeta dans la foule, et lui passa son épée au travers du corps, en disant : voilà la mort de Lohier vengée entièrement. Le traître Ganelon et le Seigneur d'Hautefeuille remontèrent à cheval; ils allèrent contre les gens du Duc, qui se rendirent, car ils n'étaient plus restés que dix, et ils leur firent jurer et promettre qu'ils porteraient le Duc Beuves d'Aigremont, ainsi que l'on avait porté le corps de Lohier à Paris; lesdits Chevaliers promirent de le faire.

faire. Ils mirent le corps dans une bière, puis ils se mirent en chemin. Quand ils furent un peu éloignés de la place où l'action s'était passée, ils commencèrent à regretter la perte de leur maître, et maudire la noire trahison que le Roi leur avait faite. Ainsi partirent les Chevaliers dans la plus grande tristesse, faisant porter le corps du Duc Beuves d'Aigremont, qui ne cessa de saigner pendant l'espace de quatre lieues. Ils arrivèrent à Aigremont; les nouvelles parvinrent bientôt à la Duchesse, qui n'eut pas plutôt appris la nouvelle, qu'elle et son fils Maugis en eurent un chagrin très-considérable. Les gens de la ville et d'Eglise furent au-devant de leur Seigneur. Quand la Duchesse vit son Seigneur mort, elle tomba en faiblesse; les gens d'Eglise emportèrent le corps dans la maîtresse Eglise, où l'Evêque l'enterra honorablement et célébra son service. Son fils Maugis commença à dire : Grand Dieu! quel dommage que ce Seigneur ait été tué par une trahison aussi cruelle! si je vis longuement, le Roi et les traîtres qui ont agi ainsi le paieront cher; il consola ainsi sa mère, et lui dit : prenez patience, car mes oncles et mes cousins m'aideront à venger la mort de mon père. Nous laisserons à parler le Duc Beuves d'Aigremont, et retournerons au traître Griffon et Ganelon, son fils, qui avec leurs gens s'en retournèrent à Paris.

CHAPITRE II.

Comme Griffon et Ganelon, après avoir tué le Duc Beuves, s'en retournèrent à Paris; et comme Regnault tua Berthelot, neveu de Charlemagne. d'un Echiquier, en jouant aux échecs, et de la guerre qui en résulta.

Aux Fêtes de la Pentecôte, l'Empereur tint sa Cour à Paris, après avoir fait la paix avec les frères du Duc Beuves d'Aigremont; à cette Fête vinrent Guillaume l'Anglais, Galeran de Bouillon, quinze Rois, trente Ducs et quarante Comtes. Il y vint aussi le Duc Aymon de Dordonne, avec ses quatre fils, auxquels le Roi dit : je vous aime vous et vos enfans, et je veux que Regnault soit mon Sénéchal, les autres frères auront aussi mes faveurs. Sire, dit Aymon, je vous remercie du grand honneur que vous me faites, ainsi qu'à mes enfans. Sachez que nous vous servirons loyalement; mais vous m'avez bien fâché, quand, par trahison, vous avez fait mourir le Duc Beuves, mon frère, après lui avoir donné un sauf-conduit. Si je ne craignais votre puissance, nous nous en vengerions; mais d'autant que mon frère Gérard vous a pardonné, je vous pardonne aussi. Aymon, dit le Roi, vous pensez mieux que vous ne dites, car l'offense qu'il m'a faite d'avoir tué mon fils Lohier, méritait bien cela; ainsi c'est l'un pour l'autre, et qu'il n'en soit plus question. Soit, dit le Duc Aymon; alors Regnault, Allard, Guichard et Richard vinrent, et dirent au Roi : Sire, vous nous avez fait venir devant vous; mais sachez que nous ne vous aimons point, parce que vous avez fait mourir notre oncle, le Duc Beuves d'Aigremont. Le Roi les ayant

main.

Zeliska, alliance avec les Nubiens, deux royaumes.

Les rois de Nipritia et de Caffa.

entendus, rougit de colère, et dit à Regnault: malheureux, retire toi, car, sans la compagnie, je te ferais mettre dans une prison si obscure, que de long-temps tu ne verrais la lumière. Sire, dit Regnault, ce ne serait pas la raison qui peut vous en empêcher; mais puisque vous ne voulez pas nous entendre parler, nous nous tenons belle sur l'assemblée de quinze Rois, trente Ducs et quarante Comtes. Ils allèrent entendre la Messe, revinrent au Palais et se mirent à table, excepté le Roi Salomon et le Duc Godefroi, qui servirent ce jour-là. Regnault ne put manger, à cause de l'outrage qu'il avait reçu, et disait en lui-même: Hélas! je ne pourrai donc pas me venger de celui qui a fait mourir mon oncle si cruellement; mais ses frères le remirent un peu. Après le dîner, les Barons sortirent pour aller se divertir, et Berthelot, le neveu du Roi, appela Regnault pour jouer aux échecs, qui étaient d'ivoire et l'échiquier d'or massif; ils jouèrent ensemble, et il s'éleva une dispute si vive entre eux, que Berthelot insulta Regnault et lui fit sang. Regnault se sentant blessé, jura qu'il s'en vengerait; il prit aussitôt l'échiquier et en frappa si rudement Berthelot sur la tête, qu'il l'étendit mort à ses pieds. Alors il se fit un grand bruit dans le Palais au sujet de Berthelot, que Regnault, fils d'Aymon, avait tué. Le Roi s'écria aussitôt: Barons, prenez garde que Regnault ne vous échappe, car si je puis le tenir, je le ferai mourir cruellement, parce qu'il a tué mon cher neveu. Ils coururent tous sur lui, mais aidé de ses parens, il se défendit courageusement, et il y eut un combat sanglant dans tout le Palais. Maugis, cousin de Regnault, faisait grand carnage. Pendant que ces horreurs se passaient dans le Palais, Regnault, ses trois frères et Maugis se retirèrent, et étant montés à cheval, ils partirent de Paris et s'en retournèrent vers Dordogne. Quand l'Empereur sut que Regnault et ses frères étaient partis, il fit armer deux mille Chevaliers pour les poursuivre; mais Regnault et ses frères ne s'arrêtèrent point qu'ils ne fussent en lieu de sûreté, alors ils firent paître leurs chevaux. Regnault commença à dire: Grand Dieu! qui avez souffert la mort et passion pour nous, daignez aujourd'hui préserver mes frères et mon cousin de tomber entre les mains du Roi. Les Français les poursuivaient; et un Chevalier qui était monté sur un meilleur cheval que les autres, atteignit Regnault; et lui dit: Chevalier audacieux, vous vous rendez au pouvoir de Charlemagne. Regnault se retourna, et d'un coup de lance l'abattit à ses pieds; et prit ensuite le cheval, qu'il donna à son frère Allard; il vint à un autre, et il le tua d'un coup d'épée qu'il lui donna sur la tête; il donna le cheval à son frère Guichard. Un des Chevaliers du Roi vint et s'écria: Malheureux, je vous livrerai au Roi, qui vous fera tous pendre. Nous ne craignons rien, lui répondit Regnault; alors il le partagea d'un grand coup d'épée, et se saisit de son cheval, qu'il donna à son frère Richard, qui en avait besoin.

Les trois frères bien montés, et Regnault sur Bayard, ayant son cousin monté en croupe, étaient poursuivis par le Roi; mais en vain, car la nuit était si obscure, que les quatre frères et leur cousin

arriveront en assurance à Dordogne, où ils trouvèrent leur mère, qui courut les embrasser, et leur demanda où était leur père, et s'ils étaient sortis de la Cour avec disgrâce. Oui, Madame, lui répondit Regnault, car j'ai tué Berthelot, neveu du Roi, parce qu'il m'a maltraité jusqu'au sang. Quand la Dame l'eut entendu parler, elle tomba en faiblesse; mais Regnault la fit revenir, et elle lui dit: mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte? vous vous en repentirez un jour, et serez cause de la perte de votre père; ainsi je vous prie de prendre beaucoup d'or et d'argent dans mon trésor, et de vous en aller, car si votre père vous trouve, il vous rendra au Roi. Dame, lui dit Regnault, croyez-vous que notre père soit assez cruel pour nous livrer à notre ennemi?

Regnault, ses trois frères et Maugis ne voulurent pas rester plus long-temps; ils prirent beaucoup d'or au trésor de leur mère et partirent en l'embrassant les larmes aux yeux, car elle n'espérait jamais les revoir. Ils partirent tous avec leur cousin Maugis, et entrèrent dans la forêt des Ardennes, dans la vallée aux Fées, ils vinrent à la rivière de Meuse, où ils firent bâtir un beau Château, au pied duquel passait ladite rivière. Quand ce Château fut fini, ils l'appelèrent de Montfort; c'était le plus fort qu'il y eût depuis la jusqu'à Montpellier, car il était environné de trois murs et de profonds fossés, et ils n'appréhendaient pas le Roi, sinon par trahison. Le Roi était à Paris, qui regrettait la perte de son neveu Berthelot; il fit venir devant lui le bon Duc Aymon, et le fit jurer que jamais il n'aiderait ses enfans, et qu'en tel lieu qu'il les trouverait, s'il pouvait les prendre, il les livrerait. Aymon n'osa le contredire et lui jura tout, dont il fut surpris. Après cette promesse faite, il s'en alla fort irrité de Paris, et retourna à Dordogne. Quand la Duchesse le vit, elle se mit à pleurer; il devina bientôt le sujet, il lui demanda où étaient ses enfans? Sire, je n'en sais rien; mais pourquoi souffrites-vous que Regnault tuât Berthelot? Regnault est un des plus vaillans Chevaliers qu'il y ait eu depuis long-temps, car toute l'assemblée n'a pu l'empêcher de tuer Berthelot. Regnault avait dit auparavant au Roi de lui faire raison de la mort de son oncle, mais le Roi le traita outrageusement, ce qui, avec la dispute qu'ils eurent aux Echecs, fut cause de la mort de Berthelot. Le Roi m'a fait promettre que, si je puis tenir mes enfans, j'aie à les lui amener, et que de moi ils n'aient aucun secours, ce que je suis bien fâché d'avoir promis.

CHAPITRE III.

Comme Charlemagne assiégea Montfort, où il fut vaincu deux fois; comme Montfort fut brûlé, et de la vengeance de Regnault, qui détruisit la plus grande partie des gens de son père.

L'HISTOIRE du Roi Alexandre ne contient point de faits aussi mémorables qu'en firent les quatre fils Aymon, car après que Charlemagne les eût fait bannir du Royaume de France, on tint

Cour plénière à Paris, et les Barons y étant assemblés, il vint un messager qui, s'agenouillant devant lui, lui dit : Sire, je viens du grand bois des Ardennes, où j'ai trouvé les quatre fils Aymon dans un Château qu'ils ont fait faire. Quand le Roi l'entendit, il fut surpris, et dit à ses Barons : Seigneurs, je vous prie de m'aider à venger l'outrage que m'ont fait les quatre fils Aymon. Les Barons répondirent d'une voix unanime, qu'ils étaient prêts à le servir, et ils lui demandèrent la permission d'aller dans leur pays pour s'armer comme il convenait, ce qu'il leur accorda aussitôt. Ils partirent tous pour leurs terres, mais ils revinrent bientôt à Paris en bon équipage. Le Roi les recut honorablement, et peu de temps après ils partirent de Paris, et furent coucher à Mont-Lion; le lendemain le Roi se remit en route, et donna la conduite de son avant-garde au Comte Regnier de Montpellier, qui avait une grande haine contre Regnault. Quand ils furent en chemin, le Roi appela Regnier, Guyon d'Auffort, le Comte Garnier, Geoffroi, Longeon, Oger le Danois, Richard de Normandie et le Duc Naimés de Bavière, et leur dit : Seigneurs, je vous prie de faire diligence, afin que nous puissions prendre les quatre fils Aymon. Naimés lui répondit : nous le ferons; ils firent sonner les trompettes et rallier l'armée, ils vinrent ensuite à Molin, que l'on nommait Aspes. Quand ils furent arrivés, ils aperçurent le Château de Montfort; étant arrivés à Aspes, ils trouvèrent les trois frères de Regnault qui venaient de chasser au bois des Ardennes. Richard, le plus jeune, portait un cor que Regnault aimait beaucoup, ils étaient au nombre de vingt Chevaliers; comme ils retournaient à Montfort, Richard regarda du côté de la Meuse et aperçut l'armée du Roi; il appela Guichard, son frère, et lui dit : Quels sont ces gens que je vois-là? J'ai ouï dire à un messager que le Roi devait nous assiéger. Comme ils conversaient, Guichard vit que l'avant-garde était guidée par Regnier. Richard s'avança, et demanda au Comte Regnier qui étaient ces gens? Ce sont les gens du Roi qui viennent assiéger un Château que les quatre fils Aymon ont fait bâtir, je prie Dieu qu'ils puissent réussir. Richard lui répondit : Je suis ami de Regnault, ainsi je ne vous sais pas bon gré de ce que vous me dites, car je suis obligé de le défendre. Alors il piqua Regnier si vivement qu'il le renversa mort; il prit son cheval et le donna à un de ses écuyers. Les Français commencèrent à crier : Mont-joie S. Denis; et les frères de Regnault, Montfort. Il y eut un combat sanglant, car tous les gens de Regnier, qui faisaient l'avant-garde, furent mis en pièces. Un écuyer vint rapporter au Roi que son avant-garde était détruite, et que Richard, frère de Regnault, avait tué Regnier. O Dieu! dit le Roi, j'aurais pu perdre Regnier; il appela ensuite Oger le Danois, et lui dit : Allez avec le Duc Naimés au secours de notre avant-garde, que Richard a presque détruite, avec trois cents Chevaliers bien armés; mais ils se sont déjà retirés dans Montfort, avec tout le butin qu'ils ont fait. Quand Regnault vit ses frères revenir avec les dépouilles ennemies, il ne put s'empêcher de les embrasser et de leur demander où ils avaient

fait un butin si considérable? ils lui répondirent : sachez que le Roi vient vous assiéger avec toute son armée; nous venions de chasser, mes frères et moi dans le bois des Ardennes, nous avons rencontré l'avant-garde de Charloagne, sous la conduite du Comte Regnier; nous avons combattu ensemble, mais grâce à Dieu nous les avons vaincus; nous en avons tué une partie, et le reste a pris la fuite, et nous avons amené le butin que vous voyez; le Comte Regnier est mort, ainsi que plusieurs de ses gens.

Regnault leur dit : je suis bien charmé que vous ayez fait un pareil butin sur nos ennemis; il leur dit encore : Seigneurs le temps est venu de se montrer vaillant, que chacun songe à faire son devoir : montrons notre courage au Roi; quand Regnault eut dit cela, ils répondirent : Seigneur ne craignez rien, nous ne vous manquerons pas.

Ayant entendu la réponse de ses gens, il commença à faire fermer la porte et lever le pont; ils aperçurent de loin Oger avec trois cents Chevaliers qui suivaient Richard et qu'il vit entrer au Château; il s'en retourna raconter au Roi ce qu'il avait fait. Quand il entendit parler Oger, il fut bien irrité, et jura que jamais il ne retournerait en France que Regnault ne fût pris, et que, s'il le pouvait prendre, il le ferait pendre, et ferait traîner son frère à la queue d'un cheval. Sire, dit Oger, vous le devez, il nous a donné bien de la peine. Sire, dit Foulques de Morillon, nous nous en vengerons, faites investir le Château. Volontiers, dit le Roi, il fit sonner de la trompette et commanda d'environner le Château de Montfort. Ce Château était bâti sur un rocher, au pied duquel passait la Meuse; d'autre part, il y avait une grande forêt, et de l'autre côté de belles prairies. Quand les gens du Roi furent logés, il monta à cheval et fut avec peu de compagnie visiter le Château, et après l'avoir bien considéré, il dit en lui-même : Grand Dieu! que ce Château est fortifié; il dit ensuite à ses gens de penser à bien combattre, car nous ne sommes pas à la fin de cette guerre. Il fit arborer son pavillon sur une riche escarboucle, qui brillait comme une torche ardente, et une pomme d'or de très-grand prix au-dessus. Quand les tentes furent dressées, il entra et fit appeler le Duc Naimés, et lui dit de ne pas monter à cheval de huit jours, sinon pour s'amuser, car je vais demander du secours par tout le Royaume, et faire venir des vivres en abondance avant que le Château soit assailli. Le Duc Naimés lui répondit : Sire, vous pouvez mieux faire, si c'est votre plaisir, envoyez un messager à Regnault, qui lui dira qu'il vous rende son frère Richard, et vous abandonnerez son pays : s'il vous le rend, faites-lui trancher la tête, et s'il le refuse, il faudra soutenir la guerre. Le Roi lui répondit : je ne puis m'assurer d'un messager fidèle. Sire, dit le Duc Naimés, Oger et moi ferons le message. Je le veux bien, dit le Roi, et vous en sais bon gré, car jamais vous ne m'avez abandonné. Le Duc Naimés et Oger se préparèrent, et ils prirent un rameau vert pour montrer qu'ils étaient messagers, et ils s'en allèrent seuls. Quand Allard vit venir les Chevaliers, il leur demanda qui ils étaient? Seigneurs, nous sommes messagers du Roi, qui nous a en-

voyés vers Regnault. Allard vint dire à son frère qu'il y avoit deux messagers du Roi qui voulaient lui parler ; on les conduisit devant Regnault, qui les reçut favorablement, il les fit assoir sur un banc ; le Duc Naimés lui dit ensuite : Le Roi vous mande que vous envoyez votre frère Richard pour en faire son plaisir, et si vous ne le faites, il vous défie, et dit que jamais il ne vous laissera qu'il ne vous ait pris, et s'il peut vous tenir, il vous fera tous mourir.

Quand Regnault entendit ces paroles, il rougit de colère, et lui dit : Naimés, par la foi que je dois à Dieu, si ce n'était que je vous aime, je vous ferais couper les bras, car vous m'avez bien desservi ; vu que vous êtes mon parent, vous auriez dû me défendre. Dites au Roi qu'il n'aura pas mon frère Richard, qu'il laisse ses menaces, et que nous ne le craignons pas ; partez, car votre présence nous devient à charge. Le Duc Naimés de Bavière et Oger ne firent aucune demeure, mais partirent sans plus tarder et retournèrent vers le Roi, auquel ils contèrent tout ce que Regnault leur avait dit.

Quand Charlemagne entendit cette réponse, il fut si irrité qu'il commanda l'attaque du Château. Il n'y avoit que trois portes ; à la première, Gui et Foulques de Morillon, le Comte de Nevres et Oger le Danois furent mis ; le Duc de Bourgogne et le Comte Albundes étaient à la seconde ; à la troisième étoit le vieux Aymon, qui étoit venu pour combattre contre ses enfans. Le Château fut assiégé par un grand nombre de gens ; mais Regnault fit une chose dont il eut grand honneur. Il dit à ses gens : Seigneurs, je vous prie, que vous montiez à cheval, jusqu'à ce que vous entendiez sonner de la trompette, car je vois les gens du Roi qui sont fort occupés, et nous n'aurions pas d'honneur de faire une sortie sur eux, mais quand ils seront un peu reposés, nous leur montrerons notre prouesse.

Au Château de Montfort, il y avoit une fausse porte sur le rocher, par laquelle Regnault et ses frères sortaient à couvert, quand bon leur semblaient. Regnault connut bien qu'il étoit temps de sortir sur ses ennemis ; il appela Samson le Bordelais, qui étoit venu à son secours et avait amené avec lui cent Chevaliers, et leur dit : Seigneurs, il est temps que nos ennemis sachent qui nous sommes ; si nous demeurons davantage, le Roi pourra dire que nous sommes lâches. Après que Regnault eut dit ses paroles, il vint vers son frère Richard et lui dit : je ne vous manquerai jamais, car je vous aime autant que moi-même ; je vous regarde comme le meilleur de tous les Chevaliers ; alors il l'embrassa et dit à ses frères, faites sonner de la trompette pour préparer la sortie, pour montrer au Roi qui nous sommes. Si Dieu vouloit que nous puissions prendre le Comte d'Estampes, j'en serais fort joyeux, car de tous nos ennemis c'est celui que je crains le plus ; il ne pourra nous échapper, il est toujours à l'avant-garde ; alors les quatre frères et tous ceux de leur compagnie s'armèrent et sortirent tous par la fausse porte du Château, sans faire de bruit : ils tombèrent avec précipitation sur l'armée du Roi, avec tant de fureur, qu'ils renversèrent soldats, tentes et pavillons. Il eût fallu voir Regnault monté sur Bayard, et

les armes qu'il faisoit, car celui qu'il rencontrait pouvoit se regarder comme malheureux : il n'atteignait personne qu'il ne le renversât. Quand les gens du Roi virent leurs ennemis, ils coururent aux armes et vinrent contre les gens de Regnault. Le vieux Aymon entendit le bruit, il monta à cheval lui et ses gens et se mit en bataille contre ses enfans, Regnault, voyant son père, fut bien fâché, et dit à ses frères : voici notre père, cédonz-lui la place, je ne voudrais pas qu'aucun de nous le frappât ; ils se tournèrent d'autre part, mais leur père vint sur eux et les maltraita cruellement. Regnault voyant que son père les attaquait si vivement, lui dit : mon père, vous faites mal, vous qui devriez nous secourir, vous nous faites pis que les autres : il me paraît bien que vous ne nous aimez pas ; il vous déplaît que nous sommes si courageux contre le Roi, car vous nous avez déshérités. Nous avons fait faire ce petit Château pour notre retraite, et vous-même venez le détruire, ce n'est pas même bien agir ; si vous ne nous faites pas de bien, ne nous faites pas de mal. Je vous jure que, si vous avancez, je vous donnerai un tel coup d'épée, que vous aurez lieu de vous en repentir.

Aymon fut très-irrité d'entendre son fils lui parler ainsi, car il connoissait bien Regnault, mais il ne pouvoit faire autrement, tant il redoutait le Roi ; ainsi il se retira sans rien dire à son fils.

Pendant que Regnault faisoit des reproches à son père, le Roi Charlemagne, Auhry, Oger, le Comte Henri et Foulques de Morillon arrivèrent. Quand Regnault les aperçut, il fit sonner la trompette pour rallier ses gens ; quand ils furent réunis, un Chevalier, nommé Thierry, fit courir son cheval contre les gens de Regnault ; mais quand Allard le vit, il piqua son cheval et courut sur Thierry, qu'il frappa si rudement, qu'il lui passa son épée au travers du corps. Quand le Roi vit tomber le Chevalier Thierry, il fut si irrité, qu'il commença à dire : Seigneurs, prenez vengeance de ces malheureux, qui nous maltraitent. Quand le vieux Aymon entendit ainsi parler le Roi, crainte d'en être blâmé, il piqua son cheval et frappa si cruellement un des Chevaliers de ses gens, qu'il lui abattit la tête. Père, lui dit son fils Regnault, vous agissez bien mal de tuer ainsi mes gens ; mais si ce n'étoit pas la crainte d'être blâmés, nous nous en vengerions. Il dit ensuite : ah ! ma mère, quel chagrin pour vous d'apprendre tous les maux que mon père nous fait aujourd'hui. Quand Foulques de Morillon vit que les gens de Regnault se défendaient courageusement, il s'écria : Sire, que vois-je ! je pense qu'on vous oublie, faites arrêter les traîtres, et qu'ils soient pendus aussitôt.

Les Français ayant entendu ce que disoit Foulques de Morillon, piquèrent leurs chevaux et frappèrent sur les gens de Regnault avec tant de fureur, qu'ils les firent reculer. Allard voyant reculer ses gens, en fut si irrité, qu'il mit l'épée à la main et repoussa les ennemis avec tant de fureur, que les Français en furent surpris ; il y eut beaucoup de Chevaliers de tués, personne n'osa se trouver devant Regnault, car il renversait tout ce qui se trouvoit à son

passage ; les parens n'épargnèrent pas leur famille , car ils se tuaient comme des bêtes. Yon de Saint-Omer, qui montait un fort bon cheval, renversa mort à ses pieds un Chevalier nommé Guyon. Regnault en fut irrité, il prit son enseigne et dit à ses gens : faites ensuite que j'aie ce cheval, je serais très-fâché de ne pas l'avoir, car je le mettrais avec Bayard. Quand Guichard aperçut le désir de son frère, il piqua son cheval, tua Yon, et emmena le cheval vers son frère Regnault, lui disant : voici le cheval que vous avez tant désiré. Regnault le remercia de ce présent, et lui dit : Nous avons maintenant deux chevaux auxquels nous pouvons nous fier ; montons dessus promptement. Guichard entendant son frère, monta sur ce cheval, et donna le sien en garde à un écuyer. Quand Regnault revint à la bataille et vit son père, il fut si irrité, que peu s'en fallut qu'il ne perdit le sens, et lui dit par reproche : mon père, vous ne vous faites pas estimer d'agir aussi mal contre nous que vous le faites. A Noël et Pâques, on doit se réconcilier avec ses ennemis, mais vous ne le faites pas ; au contraire, vous venez nous attaquer à force ouverte, et nous faites du mal autant qu'il est en votre pouvoir ; vous ne nous traitez pas comme vos enfans. Le Duc Aymon alors dit à Regnault : prenez bien garde, car si Charlemagne peut vous tenir, tout le monde ne vous garderait d'être pendu. Père, dit Regnault, laissez cela et venez nous aider, et le Roi sera bientôt détruit. Va, malheureux ! Dieu te maudisse, dit le père, je suis trop vieux pour commettre une trahison. Père, dit Regnault, je vois bien que vous ne nous aimez pas ; prenez garde à moi ; après avoir dit ces paroles, il piqua Bayard et frappa un nommé Guymard et le tua. Aymon voyant que ce Chevalier était tué, piqua son cheval, et armé d'un bâton de fer, il ordonna le combat, car il voyait bien que ses gens avaient le dessous. Il commanda aux Français de se retirer, il était temps de commencer ; et comme on se préparait à le faire, Bérard le Bourguignon frappa si rudement Simon le Bernois, qu'il le renversa mort à ses pieds.

Quand les quatre fils Aymon virent que Simon était mort, ils en furent bien fâchés ; ils piquèrent leurs chevaux et fondirent à travers les rangs pour se venger de leurs ennemis. Regnault fit bien ressentir sa présence, car il fit périr trois cents Chevaliers, que le Roi regretta beaucoup. Allard fendit la presse et vint jouter contre le Comte d'Estampes, et lui passa sa lance au travers du corps, dont il mourut sur le champ. Quand Regnault vit cela, il vint auprès d'Allard et l'embrassa, en lui disant : Beau frère, bénie soit l'heure à laquelle vous êtes né, car vous nous avez vengé d'un grand ennemi ; il fit sonner la trompette pour rallier ses gens. Quand le Roi vit le grand dommage que les quatre fils Aymon lui faisaient, il s'écria : Seigneurs, retirez-vous, et retournons à nos tentes, car je vois bien que nous ne pourrions prendre ce Château que par famine, car ils sont très-courageux. Quand les Barons entendirent son commandement, ils lui dirent qu'ils étaient prêts à obéir ; et comme ils voulaient partir, Regnault vint à bride abattue, et fit reculer les

gens du Roi jusqu'à leurs tentes ; il fit prisonniers Ansoine, Guenereux, le Comte de Nevers et Thierry l'Ardenois, car personne ne pouvait résister à Regnault ni à ses frères. Dès qu'il vit les gens du Roi prendre la fuite, il fit sonner la retraite, et ses gens se retirèrent joyeusement au Château ; pour lui, et ses frères, ils marchèrent derrière eux. Aymon leur père voulut s'opposer à leur marche ; mais Regnault frappa si rudement le cheval de son père, qu'il le renversa mort, car il ne voulut pas tuer son père. Quand Aymon vit son cheval tué, il mit l'épée à la main pour se défendre ; mais sa défense aurait été de bien peu de valeur, car ses enfans l'auraient fait prisonnier, si Oger ne l'eût secouru. Que vous semble de vos fils, lui dit-il ? Ils sont trop courageux. Quand Aymon fut remonté à cheval, il dit à ses gens : poursuivons ces misérables, car s'ils vivent long-temps, ils nous feront du tort. Regnault, voyant son père qui pressait ainsi ses gens, tourna Bayard, et secouru de ses frères, ils firent fuir les gens de leur père, car personne ne pouvait endurer le courage de Regnault. Le Roi voyant le grand courage de Regnault, fit le signe de la croix, piqua son cheval et alla vers Regnault, et lui dit : je vous défends d'aller plus avant. Quand il vit le Roi, il se retira, et dit à ses gens : retirez-vous, voici le Roi, je ne voudrais pas que personne de nous mit la main sur lui. Quand les gens de Regnault entendirent ces paroles, ils retournèrent dans leur château, bien contents de leur journée. Quand ils furent tous entrés, ils firent lever les ponts, ils se désarmèrent, puis s'assirent à table ; il y avait avec eux grand nombre de prisonniers. Après le souper, Regnault remercia son frère de ce qu'il avait tué le Comte d'Estampes.

Charlemagne voyant que Regnault était rentré dans le Château, il s'en retourna dans sa tente, et jura que jamais il ne partirait de là qu'il n'eût pris le Château et les quatre fils Aymon. Ils furent treize mois au siège de Montfort ; ils ne passaient pas une semaine sans combattre, et quand ils ne combattaient pas, ils allaient à la chasse. Regnault parlait aux Français pour avoir la paix, et disait à Oger : Sire, je vous prie de dire à Charlemagne que personne ne nous prendra jamais, parce que notre Château est bien muni de vivres : dites-lui qu'il ne cherche point à prendre par force ce qu'il peut avoir de bonne volonté ; il peut avoir le Château et nous aussi ; je lui remettrai le Château de Montfort, pourvu que mes frères, nos gens et moi sortions sains et saufs, et que la guerre finisse, car il y a trop long-temps qu'elle dure. Oger lui répondit : je vous promets que je le dirai au Roi, et s'il veut me croire, je vous promets qu'il le fera. Comme Regnault et Oger parlaient ensemble, Foulques de Morillon arriva, et dit à Regnault : vous êtes un insensé, je vous ai entendu, vous nous laisserez Montfort, car il n'est point à vous. Foulques, dit Regnault, vous m'avez souvent desservi, je vois bien que la mort de Berthelot est l'unique sujet de la haine de Charlemagne contre moi ; vous savez bien que c'était à mon corps défendant ; je vous prie de dire au Roi qu'il nous fasse grâce.

Si vous le faites, vous n'en pourrez retirer que de l'honneur. Foulques lui répondit : toutes vos propositions ne pourront vous sauver la vie et à vos frères. Foulques, lui dit Regnault, vous nous menacez trop, sachez que nous valons mieux que vous, ainsi agissez comme vous voudrez.

Charlemagne fit battre l'arrière-ban dans tout son royaume pour rassembler ses troupes ; quand ce fut fait, il dit à ses Barons : Seigneurs, je suis bien irrité contre les quatre fils Aymon, qui ont détruit mon pays. Leur Château est si bien fortifié, qu'on ne peut le prendre que par famine : or, je vous demande avis sur ce que je dois faire, et suivrai ce que vous me direz. Les Barons ne répondirent rien à cette plainte du Roi ; mais le Duc Naimès lui dit : Sire, voulez-vous me croire ? Je vous donnerai un bon avis ; retournons en France, et dans un meilleur temps nous reviendrons assiéger ce Château. Je vous assure que Regnault n'est pas si enfermé qu'il ne puisse aller chasser quand bon lui semble ; homme qui peut entrer et sortir n'est pas bien assiégé ; Regnault et ses frères sont des Chevaliers si courageux, que l'on ne peut pas facilement les détruire, tel est mon conseil. Hernier de la Seine dit ensuite, Seigneur, voici mon conseil : donnez-moi le Château et cinq lieues de terrain aux environs, je vous promets qu'avant un mois, je vous rendrai Regnault et ses frères prisonniers. Le Roi lui répondit : j'y consens, si vous faites ce que vous me proposez. Sire, répondit Hernier, je vous promets de réussir.

Hernier de la Seine dit au Roi : Sire, il me faut un bon Capitaine, avec mille Chevaliers courageux ; je les ferai passer sans bruit sous la montagne ; et je les menerai devant le Château. Le Roi envoya chercher aussi ôl Guyon de Bretagne, et lui commanda de choisir mille combattans, et de faire tout ce que dirait Hernier. Quand Hernier fut armé de tout point, il monta à cheval, alla jusqu'à la porte du Château de Montfort, et dit à ceux qui gardaient la porte : Seigneurs, je vous prie d'avoir pitié de moi et de me faire entrer, autrement je suis mort ; car Charlemagne me poursuit pour me faire pendre, à cause que je lui ai dit beaucoup de bien de Regnault, et j'ai quelque chose à lui dire, s'il veut m'entendre. Quand les gardes des portes l'eurent entendu s'exprimer ainsi, ils baissèrent le pont et le laissèrent entrer, en le saluant humblement ; mais ce traître les trompait ornement. Le Roi fit préparer Guyon de Bretagne, et mille Chevaliers avec lui, et l'envoya passer sans bruit sous la montagne ; il les fit embusquer près du Château, en attendant les ordres.

Hernier fut introduit dans le Château de Montfort ; Regnault n'eut pas plutôt appris qu'il était arrivé un Chevalier de Charlemagne, qu'il l'envoya chercher : quand on l'eut amené devant lui, il lui demanda qui il était ; il lui répondit : Sire, j'ai nom Hernier de la Seine, j'ai attiré l'indignation du Roi rapport à vous, c'est pour cela que je me suis réfugié ici. Ami, dit Regnault, puisque vous êtes de mon parti, soyez le bienvenu : dites-moi, je vous prie, comme est disposé le camp du Roi. Sire, dit Hernier, ils souffrent beaucoup, ce qui est cause que bien des Barons n'y peuvent rester, dont le Roi est

bien fâché ; je vous promets que, si l'armée s'éloigne, vous pourrez gagner. Ami, dit Regnault, si cela est ainsi, je suis content.

Quand l'heure du souper fut venue, Regnault et ses frères se mirent à table, et soupèrent joyeusement avec le traître Hernier. Après le souper, les Chevaliers allèrent se coucher, car ils étaient très-fatigués, parce qu'il n'avaient cessé de batailler. Hernier, pour cette nuit, fut très-bien traité, car Regnault l'avait recommandé. Quand tous les Chevaliers furent endormis, Hernier ne dormait pas, mais il se leva et s'arma ; il alla ensuite au pont, coupa les cordes qui le soutenaient, monta sur la muraille, et trouva celui qui faisait le guet ; il lui coupa la gorge après lui avoir ôté les clefs, et alla ensuite ouvrir la porte. Alors Guyon de Bretagne voyant le Château ouvert, entra dedans, lui et ses gens, et firent main-basse sur tout ce qu'ils rencontraient. Dieu sauva Regnault et ses frères de cette cruelle trahison ; les valets d'écurie qui s'étaient enivrés allèrent se coucher. Quand ils furent tous endormis, le cheval d'Allard, qui était extrêmement orgueilleux, commença à faire noise aux autres ; Richard et Allard entendant le bruit des chevaux, se levèrent aussitôt et aperçurent reluire les armes au clair de la lune ; ils allèrent au lit où était couché le traître Hernier, mais ne le trouvèrent pas, ce qui les surprit beaucoup. Alors Regnault s'éveilla et demanda : qui êtes-vous ? laissez dormir les Chevaliers. Allard s'écria : Regnault, nous sommes trahis, car Hernier introduit les gens de Charlemagne ici et ils détruisent les nôtres. Quand Regnault l'eut entendu, il se leva promptement, s'arma et cria fort haut : mes amis, du courage, nous en avons besoin plus que jamais. Regnault n'avait avec lui que trente Chevaliers dans le donjon, car tous les autres étaient à la basse-cour, qui ressemblait à une petite ville, dans laquelle Guyon, à la tête de ses gens, faisait un grand carnage.

Regnault voyant venir Hernier avec cent Chevaliers, s'écria : mes frères, avancez, car si Dieu ne veut nous secourir, nous sommes perdus : alors ils se mirent à combattre avec tant de fureur, que personne n'en approchait qu'il ne lui en coûtât la vie : la basse-cour commençait à s'émouvoir, et le combat devint très-opiniâtre. Quand les gens de Charlemagne virent que ceux du donjon se défendaient fort bien, ils mirent le feu à la basse-cour, et commencèrent à abattre les maisons ; le feu, en peu de temps, atteignit le donjon. Regnault se voyant ainsi surpris, dit à ses frères : que ferons-nous ici ? si nous y restons, nous périrons, car le feu augmente ; il dit ensuite à ses frères de le suivre. Ils sortirent par la fausse porte, mais ils furent plus embarrassés qu'auparavant, car ils ne savaient de quel côté se retourner. Voyant que le Château était tout en flammes, ils se retirèrent dans un souterrain, et ils défendirent courageusement leur vie. Hernier les aperçut, et vint avec ses gens les assaillir ; Regnault se défendit courageusement ; mais il pensa qu'il devait aller secourir leurs gens, et ils sortirent du souterrain.

Le combat recommença plus fort, car Regnault mettait en pièces tout ce qui se trouvait devant lui ; il avait mis son écu derrière lui,

et à grands coups d'épée, il fit une telle destruction des gens de Charlemagne, que la terre était toute couverte de sang. Quand Regnault vit ses ennemis ainsi détruits, il dit à ses frères : nous avons bien tort de nous cacher ainsi, pensons à bien combattre, les traîtres seront bientôt vaincus. Il parvint jusqu'à la porte du Château, qu'il ferma, et leva le pont, il revint ensuite dans la mêlée, où ses frères détruisaient les Chevaliers.

CHAPITRE IV.

Comme Regnault, après avoir détruit les gens de Charlemagne, fit pendre les douze qui étaient restés, et tirer Hernier à quatre chevaux, brûler ensuite ses membres, et jeter les cendres au vent.

Le traître Hernier était en la mêlée du donjon, dont Regnault avait fermé la porte et levé le pont, c'était pourquoi il ne craignait plus l'armée du Roi; il se mit dans la mêlée si vivement, qu'avec l'aide de ses frères, il ne resta que le traître Hernier et douze autres. Quand Regnault vit qu'ils étaient tous détruits, ils prirent le traître Hernier, et lui lièrent chaque membre à la queue d'un cheval; on fit monter chaque cheval par un page, ils le firent tirer à quatre chevaux, ainsi il fut demembré; après qu'il fut mort, Regnault fit faire un grand feu, fit jeter ses membres dedans, et fit jeter les cendres au vent.

Charlemagne eut bientôt appris que Regnault avait détruit tous les gens d'Hernier, et l'avait fait tirer à quatre chevaux, et fait pendre plusieurs de ses gens. Charlemagne dit en lui-même, que je suis maltraité par ces quatre Chevaliers! J'ai bien mal fait quand je leur ai donné l'ordre de Chevalerie. On a bien raison de dire que l'on donne souvent des armes contre soi; je suis désespéré. Leur oncle a tué mon fils Lohier, Regnault, mon neveu Berthelot, que j'aimais si chèrement, et ils viennent de pendre mes gens et faire mourir les autres. Je ne pourrai donc pas me venger de quatre simples Chevaliers; mais je ne partirai point d'ici que je ne sois vengé, ou je perdrai tout. Sire, dit Foulques de Morillon, vous avez raison; cependant Regnault ne vous craint point, car il n'eût point fait pendre vos gens en dépit de vous. Le Duc Naimés lui dit : Sire Empereur, si vous m'eussiez cru, vous n'eussiez pas perdu les meilleurs de vos gens; mais vous avez voulu croire Hernier, et vous voyez ce qu'il vous est arrivé. L'Empereur entendant ce que Naimés disait, reconnut la vérité, et ne sut que répondre; mais il baissa la tête de honte. Regnault et ses frères montèrent sur les murs, et regardèrent autour du Château; ils virent que la basse-cour où étaient tous les vivres de la garnison, était en proie aux flammes. Regnault dit alors à ses frères : Nous allons perdre nos vivres, nous sommes heureux d'avoir sauvé nos jours; il est impossible que nous restions davantage ici. Frère, dit Allard, vous parlez sagement, nous suivrons votre avis, nous ne vous quitterons jamais.

Quand les trois frères se furent accordés, ils préparèrent leurs meilleures affaires, et attendirent jusqu'à la nuit; quand tout fut préparé, ils montèrent à cheval, et Regnault leur dit : Seigneurs, combien sommes-nous? Nous sommes, répondit Allard, environ cinq cents. C'est assez, dit Regnault; mais que ferons-nous? Tenons-nous toujours bien ensemble sans rien craindre, nous gagnerons l'Allemagne; et si les gens de Charlemagne nous attaquent, il faudra nous défendre courageusement, et tâchons de l'emporter sur eux. Quand il fut temps de monter à cheval, Regnault monta sur Bayard, et les autres chacun sur le leur; ils firent ouvrir la porte et ils sortirent sans bruit. Quand ils furent sortis, Regnault regarda tristement le Château, et dit, adieu, beau Château, quel dommage de te voir ainsi détruit! il fut bâti il n'y a que quatre ans. Nous sommes forcés d'y laisser nos richesses.

Quand Allard vit Regnault si triste, il lui dit : Frère, vous avez tort de vous attrister ainsi, vous qui êtes un des plus vaillans Chevaliers que je connaisse; consolez-vous, je vous jure, au nom de tous les Saints, qu'avant qu'il soit deux ans, vous aurez votre Château, qui en vaudra plus de quatre. Partous, car nous n'avons plus affaire ici. Frère, dit Regnault, j'ai toujours trouvé de la prudence dans vos avis. Prenez l'avant-garde entre vous et Guichard, Richard et moi seront derrière. Sire, dit Allard, soit fait comme il vous plaira; alors Allard et Guichard se mirent à la tête avec cent Chevaliers; ils mirent les chariots au milieu; Regnault et Richard venaient après, avec le reste de leurs gens; mais les gens de Charlemagne les aperçurent. Quand le Roi sut que Regnault se sauvait, il fut très-irrité, et fit crier aux armes : alors l'armée se mit en mouvement. Quand Allard et Guichard, qui allaient devant, virent qu'ils ne pouvaient passer sans combattre, ils piquèrent leurs chevaux contre Charlemagne. Regnault prit avec lui vingt des plus vaillans Chevaliers, et leur dit : prenez ces sommiers, et passez devant sans vous arrêter, j'irai aider à mes frères. Sire, lui répondirent-ils, nous ferons vos commandemens. Regnault piqua Bayard, et courut dans la mêlée, où il montra toute sa valeur, et fit trembler les gens de Charlemagne : ceux de Regnault passèrent au-delà de l'armée, et Charlemagne perdit plusieurs de ses gens dans cette journée. Quand Regnault eut passé, il trouva ses sommiers et ses Chevaliers qui les conduisaient; il en fut bien charmé, et dit à ses frères : marchons. Il suivait ses gens avec son frère Guichard. Charlemagne ayant appris que Regnault s'en allait, fut bien joyeux de ce qu'il avait laissé le Château; mais il le fit poursuivre par son armée. Regnault fit marcher ses gens devant lui, et en donna la conduite à Allard et à Guichard, à qui il dit : Si les gens du Roi vous attaquent, défendez-vous. Sire, dit Allard, nous ne manquerons pas de le faire. Charlemagne s'avança, suivi de Oger le Danois, le Duc Naimés de Bavières, Foulques de Morillon et plusieurs autres. Charlemagne, qui était bien monté, apercevant les quatre frères, leur cria : avec l'aide de Dieu, vous périrez, malheureux que vous êtes; c'est aujourd'hui que je vous fais tous pendre.

Sire, dit Regnault, il n'en sera pas ainsi que vous le dites, s'il plaît à Dieu; car si Dieu me donne la force, nous nous défendrons courageusement: alors il vint comme un furieux pour frapper Charlemagne; mais il manqua son coup. Hugues se mit entre Charlemagne et lui, et eut le cœur percé du coup de lance que Regnault voulait donner à Charlemagne, qui cria à ses gens: Seigneurs, saisissez-vous de ces malheureux; s'ils nous échappent, je ne serai jamais content. Regnault revint vers ses gens, et leur dit: Seigneurs, ne craignez rien tant que je serai en vie, marchez hardiment et sans rien craindre. Pendant treize lieues, ils furent poursuivis par les gens de Charlemagne, mais ils ne perdirent pas un seul homme, et ils vinrent jusqu'à la rivière. Le Roi appela tous ses Barons, et leur dit: Seigneurs, laissons la poursuite, ce serait folie de les poursuivre; car nos chevaux sont très-fatigués. Je crois que ce Regnault a le diable à son commandement, pour en agir comme il le fait. Restons auprès de cette rivière. Sire, lui répondirent les Barons, nous nous conformerons à vos ordres; alors on déchargea les sommiers et l'on dressa les tentes. Le Roi fit ôter ses armes et préparer à manger, car de toute la journée ils n'avaient pu le faire.

Quand Regnault fut éloigné de l'armée de Charlemagne, il trouva une belle fontaine bordée de verdure; il trouva cet endroit délicieux, et dit à ses frères: voici un endroit propre à faire paître nos chevaux. Sire, dit Allard, vous avez raison; alors ils déchargèrent leurs sommiers et les firent paître; mais les Chevaliers ne se trouvèrent pas à leur aise, car ils n'avaient rien à manger.

Jusqu'ici Charlemagne ne pouvait se flatter de s'être vengé des quatre fils Aymon. Il avait campé vers la rivière, où il s'était lassé de poursuivre Regnault. Le lendemain, à la pointe du jour, Charlemagne dit au Duc Naimmes: que ferons-nous? Sire, dit Naimmes, si vous voulez me croire, nous retournerons en France; je crois qu'il est inutile d'aller plus avant, parce que le bois est épais et la rivière trop périlleuse. Comme le Roi et le Duc Naimmes parlaient ensemble, il vit venir plusieurs Chevaliers, et dès qu'ils se furent approchés, il appela Bridelon, Regnier, Oger, et leur dit: Seigneurs, je veux que vous retourniez à Paris avec moi. Ils furent tous bien contents, et dirent au Roi: Sire, c'est le meilleur avis que vous puissiez suivre. Charlemagne fit publier dans le camp que chacun pliât bagage pour s'en retourner. Sire, dirent les Barons, nous sommes à vos ordres; chacun alors se mit en route. Le roi retourna à Paris, et les Barons chacun dans leur pays. Quand Charlemagne fut arrivé à Paris, il fit venir ses Barons devant lui, et leur dit: Seigneurs, mon pouvoir est donc de bien peu de valeur, puisque je n'ai pu me venger des quatre fils Aymon. Je pense qu'ils retourneront en leur pays ou en leur Château: s'ils y retournent, nous irons les assiéger de nouveau. Sire, dit le Duc Naimmes, ils ne le feront pas: Ils sont dans la forêt des Ardennes; mais elle est si grande que je pense, qu'ils y mourront de misère. Cela pourrait bien être, dit Charlemagne; que mille maux puissent leur arriver; alors il se tourna vers Oger, et lui dit: Prenez

avec vous Gérard, Foulques l'Allemand, et aussi Dion de Montdidier, puis vous donnerez le congé aux autres. Sire, dit Oger, vos ordres seront exécutés. Les Barons firent ce que le Roi avait ordonné; ils donnèrent congé à tous les Chevaliers, qui retournèrent chacun dans leur pays. Comme le Duc Aymon s'en retournait, il arriva vers la fontaine où ses fils se reposaient. Quand il les aperçut, il dit à ses gens: Seigneurs, conseillez-moi comme je dois agir contre mes enfans; si je les attaque, leur perte est certaine, et j'en serais fâché; si je ne les attaque point, je serai un parjure; mais à Dieu ne plaise que je passe jamais pour un traître. Sire, dit Emofroid, si vous attaquez vos enfans, vous ne ferez point mal, puisque vous l'avez promis au Roi; prenez garde d'être parjure. Vous parlez juste, lui répondit Aymon; je ferai si bien que je ne serai point blâmé. Alors il appela deux de ses Chevaliers, et leur dit: Allez vers Regnault et ses frères, et les défiez de ma part. Sire, dirent les Chevaliers, vous nous commandez une chose qui nous répugne; mais puisque vous le voulez, nous le ferons. Alors ils allèrent vers Regnault, qui fut bien fâché de voir des messagers de son père. Il dit à ses frères: Seigneurs, armons-nous, sans cela nous serons bientôt vaincus; car je connais toute la colère de mon père contre nous. Frère, dit Richard, vous avez raison; cependant les deux Chevaliers arrivèrent auprès de Regnault, qui alla au-devant d'eux, et leur demanda: Seigneurs, qui êtes-vous, et quel sujet vous amène ici? Alors un des Chevaliers lui dit: Nous venons vous défier de la part de votre père. Seigneurs, dit Regnault, je m'en suis douté quand je vous ai aperçu venir; retournez, et dites à mon père de vouloir bien nous accorder trêve; il ne serait pas naturel de voir un père qui combattrait ses propres enfans. Sire, dit le Chevalier, préparez-vous toujours à vous défendre, car il vous attaquera. Les Chevaliers s'en retournèrent, et dirent à Aymon qu'ils avaient fait leur message. Quand le vieil Aymon les eut entendu, il ne resta pas long-temps, il piqua son cheval, et courut sur ses enfans. Regnault voyant venir son père au-devant de lui, lui dit: Hélas! mon père, que faites-vous? Nous n'avons pas de plus cruel ennemi que vous; si vous ne voulez pas nous défendre, du moins ne nous faites pas de mal.

Malheureux, dit Aymon, voulez-vous donc toujours demeurer dans les bois? Vous ne valez pas un fêtu; peasez à vous défendre, car si vous êtes pris, vous périrez dans les tourmens. Père, dit Regnault, vous avez tort; je me défendrai donc, puisqu'il le faut, je ne puis faire autrement. Quand Aymon entendit cela, il courut sur ses enfans, la lance baissée, comme si c'eût été sur des étrangers. Regnault cria à ses frères, et leur dit: Seigneurs, peisons à nous défendre, le danger est pressant. Il piqua Bayard, et se mit dans la mêlée, où il combattit avec tant de courage, que les gens de son père en furent surpris. Le combat s'anima, mais Regnault fut obligé d'abandonner; parce que son père avait plus de monde que lui.

Regnault voyant que de cinq cents hommes, il ne lui en restait plus que cinquante, dont plusieurs étaient blessés, le Duc Aymon ayant

bien perdu des siens, se sauva sur une montagne, toujours poursuivi par son père, qui pensait bien se saisir d'eux. Quand Regnault se vit sur cette montagne, il dit à ses frères : ne quittons pas ce lieu, il est très-propre pour nous défendre. Il eut quantité de Chevaliers de tués, et le bon cheval d'Allard y périt : son maître le voyant mort, mit aussitôt l'épée à la main, et se défendit vaillamment ; Richard courut auprès de lui pour le secourir ; Aymon et ses gens s'efforçaient de le prendre. Le combat devint encore plus terrible qu'auparavant, et Allard aurait été pris si Regnault ne l'eût secouru en se jetant dans la mêlée et renversant son père. Vous avez mal agi contre mon frère, lui dit-il ; et il retira Allard et le fit monter en croupe. Quand Bayard se sentit chargé de deux écuyers, il se tint la tête haute, et se redressa tellement, que Regnault en fut surpris ; il combattit long-temps ayant son frère en croupe, et il se retira. Les quatre fils Aymon, excepté Regnault, étaient harassés par la fatigue : de temps en temps Regnault retournait sur ses ennemis. Quand il vit cependant que ces gens étaient bien éloignés, il piqua Bayard et vint les rejoindre : son cheval volait avec une vitesse incroyable.

Pendant que Regnault s'en retournait, Emofroid, qui était un des vaillans Chevaliers de Charlemagne, vint monté sur un cheval dont le Roi lui avait fait présent. Quand il fut près de Regnault, il lui dit : traître, vous allez périr ou être pris ; je vous remettrai entre les mains de Charlemagne. Il donna un coup dans l'écu de Regnault, et lui, comme un désespéré, le frappa si rudement qu'il le renversa par terre mort à ses pieds ; il prit ensuite le cheval par la bride, et dit à Allard : mon frère, montez sur ce cheval, je vous le donne. Allard le remercia du beau présent qu'il lui faisait. Alors il descendit de dessus Bayard, et monta sur le cheval d'Emofroid ; il le piqua et vint jouter contre un des Chevaliers de son père, nommé Allroid, si rudement qu'il le tua. La bataille recommença plus fort qu'auparavant ; car à ce moment il y eut de tué un des meilleurs Chevaliers d'Aymon, qui s'écria : Seigneurs, vengeons la mort d'Emofroid, le bon Chevalier que le Roi m'avait donné. Quand ses gens l'entendirent ainsi parler, ils se jetèrent comme des furieux sur Allard, lui firent abandonner la place, et si ce n'eût été une petite rivière, Regnault et ses frères eussent eu beaucoup d'affaire. Si Regnault eût eu seulement cinquante Chevaliers au passage de la rivière, il eût détruit tous les gens de son père ; mais faute de gens, il fut obligé de quitter la place, et ne put sauver avec lui que quatorze Chevaliers ; ce qui le chagrina beaucoup, de voir que de cinq cents hommes, il ne lui en restait si peu ; ils auraient peut-être bien été pris, si ce n'eût été la rivière. Regnault voyant tant de gens périr dans cette affaire, ne put retenir ses larmes : l'histoire rapporte qu'Aymon, son père, pleurait aussi. Après avoir versé un torrent de larmes, il dit : hélas ! mes enfans, que j'ai de douleur d'avoir causé votre perte ; vous vivrez donc désormais errans et fugitifs, et vous manquerez de tout, et je ne puis vous secourir. Après avoir donné un libre cours à ses larmes, il ordonna d'enterrer tous les

morts ;

morts ; il fit mettre Emofroid sur une litière et s'en alla à Dordogne, où il ne coucha qu'une nuit. Le lendemain il fit porter la litière par deux mules, et alla à Paris devant le Roi, auquel il dit : Sire, comme je m'en retournais dans mon pays, j'ai trouvé mes enfans avec cinq cents Chevaliers dans les bois des Ardennes ; j'ai voulu les prendre prisonniers, mais je n'ai pu, car ils m'ont fait beaucoup de mal.

Je les ai tous détruits, à la réserve de quatorze, qui se sont échappés avec eux ; mais avant que je les eusses tués, ils ont tué votre Chevalier Emofroid, et nous les aurions pris, si ce n'eût été la rivière. Quand le Roi entendit ces paroles, il en fut si irrité, qu'il devint furieux, et dit à Aymon : Parbleu, votre excuse est bien mauvaise ; car jamais corbeau ne mangea ses petits, ce n'est pas à moi à qui vous en pourrez imposer. Quand Aymon entendit le Roi lui parler avec tant de colère, il lui dit : Sire, sachez que ce que je vous dis est la pure vérité ; je suis prêt de l'affirmer à la face du ciel et des hommes. Aymon, dit le Roi, je vous connais ; car s'il ne dépendait que de vous, vos fils seraient Seigneurs de France. Sire, dit Aymon, si vous êtes irrité, je n'en suis point cause ; de plus, s'il se trouve un Chevalier qui veuille soutenir ce que vous avancez, je lui prouverai que c'est un fourbe. Vous n'avez jamais aimé vos plus fidèles Chevaliers, vous avez toujours préféré des flatteurs, et il n'en est jamais résulté que du mal. Il remonta à cheval, et retourna dans son pays sans prendre congé du Roi ; peu s'en fallut qu'il ne lui remit son service. Il arriva à Dordogne, où il trouva la Duchesse qui venait au-devant de lui, et lui demanda comme il avait agi.

Le Duc Aymon répondit qu'il avait bien mal agi, car, dit-il, j'ai trouvé nos enfans au bois des Ardennes, je les attaquaï cruellement pour tâcher de les prendre, ce que je n'ai pu faire ; au contraire, ils ont endommagé mes gens, et en ont tué un grand nombre. Il est vrai que, sans la valeur de Regnault, j'aurais pris Allard ; mais il le retira de la bataille, et le fit monter en croupe sur Bayard ; il fit ensuite un si grand carnage, que personne n'osait aller à sa rencontre : Il a tué Emofroid, un Chevalier du Roi ; il a même emmené son cheval malgré nous. Je retournai à Paris, je racontai au Roi ce qui s'était passé. La Duchesse l'interrompit, en lui disant : Vous avez agi cruellement de leur avoir fait tant de maux, vous qui devriez les défendre, vous leur faites pis que les autres. Ne sont-ils pas vos enfans ? Hélas ! vous devriez avoir pour eux l'amitié d'un père ; bénie soit l'heure où ils sont nés, je voudrais qu'ils vous eussent fait prisonnier, afin de leur faire rendre ce qu'ils ont perdu. Je suis bien aise de ce que le Roi est irrité contre vous ; car il ne pourra faire de mal ni à vous, ni à vos enfans. Le Duc Aymon dit : Dame, vous avez raison, je vous promets dorénavant de ne leur plus faire aucun mal.

C

CHAPITRE V.

Comme après que le Duc Aymon eut vaincu ses enfans, ils se retirèrent dans la forêt des Ardennes, comme des bêtes sauvages; comme ils allèrent ensuite trouver leur mère, qui leur donna de l'argent pour combattre Charlemagne.

Après que Regnault et ses frères eurent été long-temps dans la forêt des Ardennes, ils commencèrent à marcher; ils n'osaient aller dans les villes pour acheter des vivres; ils étaient cependant bien pressés par la faim et le froid, à cause des neiges; la plupart des gens mouraient. Regnault et ses frères en échappèrent, et ils n'avaient que quatre chevaux, Bayard et trois autres. Ils n'avaient ni bled ni avoine à leur donner, et ils ne vivaient que de racines, pourquoi les chevaux étaient si maigres, qu'à peine pouvaient-ils aller, excepté Bayard qui se portait bien, car il vivait mieux avec des racines que les trois autres avec de l'avoine. Les quatre vaillans fils Aymon menèrent long-temps cette vie malheureuse; leurs harnois étaient rouillés, leurs selles et leurs brides pourries; ils étaient devenus tous noirs et velus. Regnault avait un air si terrible, qu'aucun homme n'osait en approcher. Quand il se vit si malheureux, il dit à ses frères: Je suis fort surpris que nous ne prenions aucun avis sur notre malheur, je crois que nous avons perdu courage, nous ne serions pas si malheureux que nous sommes; nos harnois et nos chevaux ne valent plus rien, et nous n'avons plus d'argent pour en acheter; prenons donc conseil sur ce qu'il nous reste à faire.

Quand Allard eut entendu Regnault parler ainsi, il lui dit: Beau-frère, il y a long-temps que je m'en suis aperçu, mais je craignais de le dire, appréhendant que vous n'en fussiez pas content; mais si vous le voulez, je vous donnerai un bon conseil. Nous avons souffert ici bien des peines et ne pouvons aller en aucun pays; car vous savez que tous les Barons de France, notre père et même tous nos parens, nous haïssent mortellement. Si vous voulez me croire, nous irons tout droit auprès de notre mère, à Dordogne. J'espère qu'elle ne nous abandonnera pas. Nous y prendrons un peu de repos, ensuite nous irons servir un grand Seigneur, et nous acquerrons de la gloire. Frère, dit Regnault, vous avez raison, je vous promets qu'ainsi sera fait. Quand les autres frères entendirent le conseil qu'Allard avait donné, ils commencèrent à dire: Frère, nous savons que vous donnez un bon conseil à Regnault, et nous sommes tout prêts à le suivre. Les quatre frères entendirent que la nuit fut venue, puis montèrent à cheval et se mirent en chemin; ils marchèrent tant qu'ils arrivèrent à Dordogne. Ce fut alors qu'ils sentirent toute la pauvreté et la misère qu'ils avaient endurée. Regnault dit à ses frères: nous avons mal fait de n'avoir pas demandé de sûreté à notre père; car vous savez bien qu'il est si cruel, que, s'il

peut nous prendre, il nous fera prisonniers: Frère, dit Richard, vous avez bien dit; mais ne pensez pas que notre père le fit ainsi que vous le dites; si toutefois il le fait, j'aime mieux mourir dans Dordogne, que de mourir de faim dans un bois. Marchez toujours, je vous jure que personne ne nous reconnaîtra; et si nous ne pouvons entrer à Dordogne, nous ne risquons toujours rien, car nous y sommes trop aimés, et notre mère nous soutiendrait.

Frères, dit Regnault, vous parlez sagement et me rassurez, marchons maintenant. Tout le monde qui les regardait était étonné, car on ne les connaissait pas, et ils disaient: Ces gens ne sont pas de notre religion. Quand ils furent au palais, ils mirent pied à terre, et donnèrent leurs chevaux à garder à trois valets qu'ils trouvèrent. Ils montèrent au palais, et ne rencontrèrent personne, car Aymon leur père était à la chasse; la Duchesse était dans sa chambre, où elle était bien inquiète de n'avoir point reçu de nouvelles de ses enfans. Ils entrèrent dans la salle, et ne trouvèrent personne à qui parler; ils s'assirent et restèrent quelque temps pour se reposer. Leur mère, qui descendait de sa chambre, les aperçut dans la salle, et elle ne les reconnut point, tant ils étaient défaits; mais elle désira savoir qui ils étaient. Allard voyant venir sa mère, dit à Regnault et ses frères: Voici notre mère, allons au-devant d'elle, et lui racontons notre pauvreté. Frère, dit Regnault, attendons qu'elle nous parle, pour savoir si elle nous reconnaîtra. Elle entra dans la salle, et leur dit: Seigneurs, que Dieu vous garde; puis-je savoir qui vous êtes, et de quel pays vous êtes? si vous êtes chrétiens ou païens, ou gens qui font pénitence; ne demandez-vous point l'aumône? Je vois que vous avez besoin; je me ferai un vrai plaisir de vous aider pour l'amour de Dieu, le priant d'avoir pitié de mes enfans et les préserver de tout dangers. Il y a bien sept ans que je ne les ai vus. Hélas! quand aurai-je le bonheur de les voir? Elle témoigna tant de douleur, qu'ils en eurent pitié.

Quand Regnault vit sa mère si désolée, il ne put retenir ses larmes, et allait se faire reconnaître; mais la Duchesse l'ayant regardé, tomba en faiblesse, et demeura long-temps sans proférer une parole; enfin, étant revenue à elle, elle le reconnut à une cicatrice qu'il avait au front dès son enfance. Elle lui dit alors: mon cher fils, vous qui êtes un des plus vaillans Chevaliers, qu'est devenu votre beauté? je vous aime plus que moi-même. Pendant qu'elle disait ces paroles, elle reconnut tous ses enfans; quand elle les eut reconnus, elle les embrassa tendrement, et les fit asseoir auprès d'elle, et leur dit: Mes enfans, comme je vous vois pauvres et défaits, vous n'avez donc point de Chevaliers avec vous. Dame, répondit Regnault, nous n'avons plus de Chevaliers, car notre père les a tous tués, et voulait nous tuer aussi. Alors elle appella un domestique, et lui recommanda de penser leurs chevaux. Son écuyer vint, et lui dit que le dîner était prêt; elle emmena ses enfans dîner avec elle; et comme ils mangeaient, le Duc Aymon, leur père, revint de la chasse; il avait tué quatre cerfs et deux sangliers; il entra dans la salle, et

trouva ses enfans qui étaient à table avec la Duchesse, leur mère, qui les servait; il ne les connut point, et demanda à la Duchesse: qui sont ces gens si mal en ordre? Elle se mit à pleurer, et dit: Sire, ce sont mes enfans et les vôtres, que vous avez poursuivis comme des bêtes sauvages, qui ont resté si long-temps dans la forêt des Ardennes, qu'ils sont devenus dans la triste situation où vous les voyez. Ils sont venus vers moi, dans l'espérance d'avoir du renfort.

Aymon fut bien fâché, et se tourna vers ses enfans, et leur dit: Malheureux, vous ne valez pas une obole. Père, dit Regnault, par le respect que je vous dois, notre pays est tranquille, mais les autres ne le sont pas; car d'ici à quatre-vingt lieues, la plupart des gens se sont retirés dans les bois: vous avez eu grand tort de nous faire du mal. Dernièrement vous nous avez ôté notre bon château de Montfort: vous nous avez ensuite tellement détruits dans la forêt des Ardennes, que de cinq cents Chevaliers, il ne nous en est resté que quatorze; mais puisque vous nous voulez tant de mal, faites-nous trancher la tête, vous serez ami de Charlemagne et ennemi de Dieu. Le Duc Aymon sentit bien la valeur des paroles de Regnault, il se mit à soupirer, et dit à ses enfans: Songez à partir promptement d'ici. Regnault lui dit: Vous parlez bien durement, nous avons tué tant de gens, que nous ne pouvons aller ailleurs que dans votre pays. Aymon n'y voulut point consentir, et son fils Regnault lui dit: Je découvre maintenant toute votre mauvaise volonté, et je sens que vous ne désirez que notre perte. Je vous assure que, s'il faut absolument que nous quittions ces lieux, vous me le paierez cher. Comment! nous chasser de notre pays; j'aimerais mieux tomber sous vos coups, que de mourir de faim dans d'autres lieux; mais puisque cela ne peut être autrement, nous verrons. Il changea de couleur et tira son épée moitié hors du fourreau. Allard voyant son frère irrité, courut l'embrasser au plus vite, et lui dit: Calmez, je vous prie, votre colère, notre père est notre maître, ainsi il peut faire ce que bon lui semblera, c'est à nous de lui obéir humblement; prenez bien garde de mettre la main sur lui, car ce serait contre le commandement de Dieu. Frère, dit Regnault, peut s'en faut que je n'éclate en invectives, quand je vois que celui qui devrait nous défendre et nous secourir, nous maltraite, au contraire. Il a fait accord avec Charlemagne pour nous détruire, je n'ai jamais vu un père si cruel; car il nous a traité comme des misérables. Il nous a fait tant de mal, que nous sommes tombés dans une extrême indigence. Si mon père eût bien agi à notre égard, j'aurais été le premier à le secourir, mais au contraire je ravagerai son pays.

Quand Aymon entendit ainsi parler Regnault, il se mit à pleurer, et dit: Grand Dieu! que je suis malheureux de ne pouvoir jouir du bien que Dieu m'a donné; que je serais heureux si mes enfans avaient la paix avec Charlemagne; jamais le Roi Priam n'eut des enfans plus courageux. Devrais-je donc leur causer tant de chagrin et m'en faire détester, moi qui devrait les aimer plus que moi-même. Après qu'il eut prononcé ces paroles, il dit à Regnault: vous êtes généreux

autant qu'Hector, ainsi je m'en rapporte à vous. Il dit ensuite à la Duchesse: je pars, car je ne veux plus être avec Charlemagne; donnez de l'or et de l'argent à mes enfans, donnez-leur aussi des chevaux et des sommiers, autant qu'ils en auront besoin. Père, dit Regnault, nous vous remercions de votre bonne volonté, nous partirons demain. Je puis vous dire que nous ne serions jamais revenus sans l'amitié que nous avons pour notre mère. Aymon lui dit ensuite: Vous savez ce que le Roi m'a fait par rapport à vous; je suis bien fâché d'avoir combattu contre vous dans la forêt des Ardennes, mais j'y étais contraint pour mon honneur et pour maintenir la paix avec Charlemagne; votre mère peut vous donner tout ce qui vous est nécessaire, pour moi je m'en retourne dans les bois.

La Duchesse fut bien satisfaite de ce que le Duc Aymon lui avait donné permission d'agir à sa volonté; elle appela ses enfans, et leur dit: Puisque votre père n'est plus ici, vous serez bien traités. Elle fit préparer un bain où ils se lavèrent, et leur donna à chacun un manteau d'écarlate fourré d'hermine. Quand elle les eut bien rétablis, elle les conduisit dans une chambre où était le trésor de son mari, et le leur montra. Regnault voyant un si riche trésor, ne put contenir sa joie, et dit à sa mère: Nous vous avons bien des obligations, vous nous secourez à propos, car nous en avions besoin. Alors il prit le trésor, et paya un messenger et plusieurs autres à son service pour un an. Regnault et ses gens couchèrent cette nuit au Château; le lendemain ils partirent, et emmenèrent avec eux environ cinq cents hommes bien armés. La Duchesse dit alors à ses enfans: je voudrais que vous alliez en Espagne, car le pays est fort bon. Ils lui répondirent: nous sommes prêts à vous obéir. Ils se mirent en chemin; mais à peine étaient-ils partis, qu'ils rencontrèrent leur cousin Maugis, qui venait de France: il courut aussitôt embrasser Regnault et ses autres cousins. Regnault lui dit: où avez-vous été, que nous ne vous avons pas vu? Cousin, dit Maugis, je viens de Paris, où j'ai vu le Roi, qui était bien armé. Regnault partit de Dordogne, et rencontra son père; il vit aussi sa mère, qui était triste du départ de ses enfans. Aymon la rassura, et lui dit: Ne vous chagrinez pas, vos enfans sont en bonne santé.

CHAPITRE VI.

Comme Regnault, ses frères et leur cousin Maugis arrivèrent dans le Royaume de Gascogne, et firent beaucoup de ravage en passant en France, et comme le Roi Yon les retint à son service.

Après que les quatre fils Aymon et leur cousin Maugis furent sortis de Dordogne, au nombre de sept cents, tous bien armés et en ordre, ils passèrent par la Brie, le Gatinois, l'Orléanais et la rivière de Loire. Ils ravagèrent le pays par où ils passèrent, jusqu'à Poitiers, où ils apprirent que le Roi Yon était attaqué par les Sar-

rasins. Maugis dit à Regnault : cousin, allons défendre ce roi, car il le mérite. Volontiers, dit Regnault : ils prirent le chemin de la Gascogne, et arrivèrent à Bordeaux, où ils trouvèrent le Roi Yon, avec grand nombre de Chevaliers. Quand ils furent arrivés, Regnault dit à ses gens : cherchons promptement des logemens. Maugis dit à Regnault : allons parler au Roi Yon ; s'il veut nous retenir à son service, nous soutiendrons ses droits ; si au contraire il ne le veut pas, nous irons servir Bourgons le Sarrasin, qui a déjà conquis Toulouse, Montpellier, St-Gilles, Tarrascon et Arles. Cousin, dit Regnault, vous avez raison, nous ferons comme vous avez dit. Alors Regnault, ses frères et Maugis se désarmèrent, et s'habillèrent fort honorablement, ayant avec eux un grand nombre de Chevaliers ; ils allèrent à la cour du Roi Yon. Comme Regnault se promenait dans la ville de Bordeaux, tout le monde courait après lui pour le voir, tant il avait bonne grâce ; quand ils furent à la porte du Palais, Regnault descendit, et trouva le Roi en son Conseil. Le Sénéchal voyant Regnault si bel homme et si bien accompagné de tous ses gens, alla vers lui, et lui dit : Monseigneur, soyez le bienvenu. Regnault lui répondit : Dieu vous donne bonne aventure ; dites-moi, s'il vous plaît, où est le Roi ? Monseigneur, il tient son Conseil pour Bourgons le Sarrasin, qui est entré dans son pays, et a fait brûler Villes ; Châteaux et Abbayes, et qui est maintenant dans Toulouse avec des forces supérieures. Regnault lui dit : Ce Bourgons est-il donc aussi puissant qu'on le dit ? Comme ils parlaient ensemble, le Roi arriva. Quand Regnault le vit, il appela ses frères, ils allèrent à la rencontre du Roi ; Regnault le salua honorablement, et lui dit : Sire, mes frères et moi sommes Chevaliers étrangers ; nous venons avec nos soldats vous offrir nos services. Si vous nous agréez, promettez-nous, foi de Roi, que vous ne nous manquerez en rien. Ami, dit le Roi Yon, soyez le bienvenu, puisque vous m'offrez vos services, je vous en remercie de bon cœur ; mais auparavant, je veux savoir qui vous êtes, car je pourrais être votre ennemi. Sire, dit Regnault, puisqu'il vous plaît savoir qui nous sommes, je vais vous l'apprendre : sachez que je suis Regnault, fils du Duc Aymon de Dordogne, et ces trois Chevaliers sont mes frères ; voici notre cousin Maugis, un des meilleurs Chevaliers du monde. Charlemagne nous a bannis de France, et nous a déshérité ; il nous a fait désavouer notre père ; ainsi nous cherchons un Seigneur qui nous soit fidèle, il nous aidera à nous défendre, et nous le servirons fidèlement. Quand le Roi Yon eut entendu ce que Regnault lui disait, il en fut joyeux ; car il connut que c'était les quatre meilleurs Chevaliers du monde, et qu'il pourrait faire la guerre par leur valeur. Il regarda vers le Ciel, et remercia Dieu de l'arrivée de ces Chevaliers ; il leur dit ensuite : Je vous retiens volontiers à mon service ; je vous promets, parole de Roi, que je vous secourrai de toutes mes forces, envers et contre tous. Vous êtes déshérité et moi aussi, il est bien juste que nous nous vengions de tout notre pouvoir. Sire, dit Regnault, je vous rends grâce, et vous promets que nous mourrons à votre service, et votre terre vous

sera rendue. Le Roi appela son Sénéchal, et commanda que Regnault et sa compagnie fussent bien logés ; ses ordres furent exécutés sur-le-champ.

CHAPITRE VII.

Comme Regnault, ses frères et Maugis vainquirent Bourgons le Sarrasin, qui avait conquis le Royaume de Gascogne et chassé de Bordeaux le Roi Yon.

QUAND Bourgons eut pris Toulouse, il dit à ses gens : Seigneurs, vous savez qu'il faut battre le fer quand il est chaud ; ainsi marchons vers Bordeaux, pendant que les bleds sont épais, car nos ennemis ont assez à manger. Le lendemain Bourgons partit de Toulouse avec vingt mille combattans, et vint camper devant Bordeaux. Il envoya quatre cents Sarrasins bien équipés, pour ravager le plat pays just'au près de la ville. Quand la sentinelle les entendit, il cria aux armes ; tous ceux de la ville furent bien étonnés. Quand Regnault vit qu'il était temps d'armer, il dit à ses frères : allez tous vous préparer, et faites armer vos gens. Quand ils furent prêts, Regnault monta sur Bayard, et alla au devant du Roi Yon, auquel il dit : Sire, ne soyez point surpris, ayez confiance en Dieu, il nous secourra tous aujourd'hui ; j'ai bon augure que nous remporterons la victoire contre les Sarrasins. Ami, dit le Roi, nous suivrons vos avis. Regnault sortit le premier de Bordeaux, étant monté sur Bayard, et courut sur les Païens ; il s'avança, et frappa un Païen de telle force, qu'il l'étendit mort. Il se mit à détruire les Sarrasins comme s'ils eussent été désarmés.

Quand les gens de Regnault furent tous prêts à combattre, ils donnèrent avec tant de fureur sur les Sarrasins, qu'ils les forcèrent de fuir vers l'embuscade. Quand Bourgons vit que ses gens prenaient la fuite, il fit sonner la trompette et marcher ses troupes, et se mit en route. Regnault ne fut point surpris à l'approche de cette nombreuse armée. Il dit à ses frères : Seigneurs, ne craignons rien, c'est aujourd'hui qu'il faut acquérir de la gloire ; pensons à montrer du courage. Comme il encourageait ainsi ses gens, Bourgons vint l'épée à la main, et la passa au travers du corps d'un des gens de Regnault. Allard, irrité de cela, piqua son cheval contre un Sarrasin, auquel il fit mordre la poussière. Alors le combat devint terrible ; le Roi Yon, qui venait au secours, surpris de la valeur de Regnault et de ses frères, dit à ses gens : Allons secourir ces généreux Chevaliers. Il piqua son cheval, et se mit dans la mêlée avec tant de fureur, qu'il rompit les bataillons, et vint se mettre à côté de Regnault, qui lui dit : Sire, soyez certain que les Païens sont vaincus. On assembla de part et d'autre les bataillons ; mais quand le Roi Bourgons vit le mal que Regnault lui faisait, il dit à ses gens : Ces cinq Chevaliers nous causent bien du dommage, il est temps de nous sauver ; ils prirent la fuite aussitôt. Regnault voyant que Bourgons fuyait, pi-

qua Bayard, et le poursuivit, en le menaçant de le tuer. Il fut bientôt éloigné de ses frères et de la compagnie du Roi Yon; ils ne savaient pas ce qu'il était devenu. Alors Allard commença à dire: Hélas! qu'est devenu mon frère? Le Roi Yon vint aussitôt, et leur dit: Seigneurs, il ne faut pas trop pousser nos ennemis; retirons-nous, je vous prie. Sire, dit Allard, que dites-vous? nous avons perdu notre frère Regnault, et nous ne savons s'il est mort ou vivant. Le Roi en fut bien fâché, et fit chercher Regnault parmi les morts, mais on le ne trouva point. Quand Allard, ses frères et Maugis virent qu'on ne le trouvait point, ils commencèrent à le regretter. Hélas! dit Allard, que ferons-nous? nous sommes sortis de notre pays avec le meilleur Chevalier du monde; mes frères et moi nous pensions qu'il recouvrerait nos malheurs passés par son courage. Le Roi Yon, voyant les regrets qu'ils faisaient sur Regnault, leur dit: Pourquoi êtes-vous si tristes? il n'est peut-être pas mort; s'il est pris, nous le rachèterons: d'ailleurs, nous avons fait de leurs gens prisonniers, et nous ne leur ferons point de mal. Sire, dit Allard, allons après, et sachons ce qu'il est devenu. Ami, dit le Roi, volontiers. Ils se mirent tous à la poursuite. Regnault poursuivait Bourgons avec tant de précipitation, qu'il l'atteignit en peu de temps, en lui criant: Retourne contre moi, il te serait honteux de mourir en fuyant.

Quand Bourgons entendit Regnault parler ainsi, il regarda derrière lui, et l'ayant aperçu, il reconnut que c'était le Chevalier qui avait détruit une partie de ses gens, et lui dit: Chevalier, ne vous hasardez point à perdre votre cheval, car vous n'en trouverez jamais un pareil. Il disait cela pour l'épouvanter, car il n'osait pas jouter contre lui; mais Regnault n'était pas homme à pouvoir s'étourdir. Il dit à Bourgons: il s'agit maintenant de vous défendre. Bourgons voyant qu'il ne pouvait se délivrer de Regnault que par joutes, piqua son cheval, courut sur Regnault, qui le jeta par terre, brisa sa lance et lui fit une plaie considérable. Bourgons se releva, et mit l'épée à la main. Regnault, voyant qu'il avait mit pied à terre, lui dit: on ne me reprochera point d'avoir agi indignement, il descendit de dessus Bayard, et mit l'épée à la main. Ils avancèrent l'un contre l'autre: le combat fut opiniâtre. Quand le cheval du Païen se sentit déchargé de son maître, il prit la fuite; mais Bayard courut après, le prit par la crinière, et le ramena au champ de bataille. Regnault frappa si rudement Bourgons, qu'il lui fit une large blessure dans le côté. Bourgons, se sentant blessé et inférieur à Regnault, lui dit: Généreux Chevalier, faites-moi grâce, je vous remettrai tout ce que je possède. Non, dit Regnault, car j'ai promis au Roi Yon de le défendre envers et contre tous; mais si vous voulez vous rendre à la religion chrétienne, je vous ferai grâce. Bourgons lui dit: je me rends à vous, dans l'espérance que vous me ferez grâce. Regnault lui répondit: si vous vous rendez à moi, je ne vous ferai aucun mal. Vous me le promettez, dit Bourgons; oui, lui répondit Regnault, je vous le promets, foi de Chevalier. Alors ils remontèrent à cheval, et prirent le chemin pour retourner à Bordeaux.

Comme ils s'en retournaient, ils rencontrèrent le Roi Yon qui venait avec ses gens. Quand Regnault le vit, il lui présenta Bourgons, et lui dit: Sire, je vous prie de ne faire aucun mal à Bourgons, car je le lui ai promis. Ami, dit le Roi Yon, il ne recevra aucun mal, à votre considération. Quand les trois frères et Maugis virent que Bourgons était pris par Regnault, ils firent bien charmés, et coururent l'embrasser, en lui disant: Vous nous avez mis bien en peine, car nous croyions que vous étiez pris; au contraire, la guerre doit se terminer. Après qu'il se fussent complimentés de part et d'autre, ils allèrent à Bordeaux. Le Roi monta au palais avec les quatre fils Aymon et Maugis leur cousin; il trouva des gens qui se divertissaient, et leur dit: Seigneurs, faites hommage à ces Chevaliers plus qu'à moi-même; car c'est par leur valeur que j'ai remporté la victoire et terminé la guerre. Le Roi donna la partie la plus considérable du butin à Regnault et à ses frères; mais Regnault donna tout à ses gens. Le Roi voyant cette libéralité, s'attacha encore plus à Regnault qu'auparavant, et voulait le rendre Seigneur de toute sa terre. Le Roi Yon avait une sœur qui était très-belle; quand elle eut entendu dire tant de bien de Regnault, elle appela un Chevalier, nommé Gauthier, et lui demanda: dites-moi, je vous prie, qui a eu l'honneur de la bataille? Dame, lui répondit Gauthier, sachez que Regnault est le plus vaillant du monde; car il a pris Bourgons le Sarrasin, et par lui la guerre est terminée. La sœur du Roi fut charmée d'apprendre ces nouvelles. Bourgons se voyant prisonnier, manda au Roi Yon qu'il désirait lui parler, et lui dit: Sire, vous me tenez prisonnier avec la plus grande partie de mes gens; je vous donnerai pour notre rançon, six sommiers chargés d'or. Le Roi lui répondit, que si Regnault le voulait, il y consentirait; ensuite il prit conseil de Regnault, de ses frères et de tous les Barons. Ils lui conseillèrent de recevoir les offres que lui faisaient Bourgons; mais à condition que Toulouse lui serait rendu. Regnault ne voulut rien recevoir.

Un jour Regnault et ses frères étant dans une forêt, prirent quatre bêtes sauvages, et comme ils s'en retournaient, ils se trouvèrent auprès de la rivière de la Gironde. Allard aperçut une montagne au-delà, et dit à Regnault: il me semble qu'il y avait autrefois un château dans cette endroit; si nous pouvions le fermer, Charlemagne ne pourrait venir le prendre; vous pourrez demander au Roi Yon, et nous y ferions bâtir une forteresse. Cousin, dit Maugis, Allard vous donne un bon avis; je le suivrai, leur répondit Regnault.

Ils traversèrent la Gironde, et revinrent vers le Roi; ils lui présentèrent les bêtes sauvages qu'ils avaient prises. Le Roi les reçut honorablement, et le lendemain, après qu'il eut entendu la Messe, Regnault le tira à part, et lui dit: Sire, nous avons resté déjà un peu de temps à votre service. Vous avez raison, répondit le Roi, et je dois vous en récompenser; s'il y a dans mon royaume quelque Ville ou Château qui puisse vous faire plaisir, je vous l'accorde. Sire, dit Regnault, je vous remercie, faites-moi le plaisir de m'entendre: nous venons de chasser, et comme nous revenions, j'ai aperçu une

montagne au-delà de la rivière de la Gironde, si vous voulez, j'y ferai bâtir une forteresse. Je vous l'accorde de bon cœur, dit le Roi, et Regnault le remercia, il lui promit de l'aider en toutes ses entreprises.

Sire, dit Regnault, Dieu vous récompensera de vos bienfaits. Le lendemain matin, le Roi fit venir Regnault; ils prirent vingt Chevaliers, se mirent sur la rivière de Gironde, qu'ils traversèrent; ils montèrent sur le rocher, et trouvèrent l'endroit fort propice. Regnault en fut bien content, et dit en soi-même, que s'il pouvait faire bâtir une forteresse, il n'appréhenderait point Charlemagne, pourvu qu'il ne manquât pas de vivres; il y avait une belle fontaine au sommet du rocher. Quand ils eurent examiné l'endroit, un des Chevaliers tira le Roi à l'écart, et lui dit: Sire, que voulez-vous faire, voulez-vous avoir un Seigneur sur vos terres? S'il bâtit une forteresse, je vous assure qu'il ne craindra ni vous, ni les Barons de Gascogne; considérez que Regnault et ses frères sont Chevaliers étrangers, et qu'ils pourraient vous causer beaucoup de dommage: si vous voulez m'en croire, donnez-leur autre chose, car il pourrait nous en arriver bien du mal. Quand le Roi Yon entendit ce que lui avait dit le Chevalier, il fut surpris, car il sentait bien que ce qu'il disait était vrai, peu s'en fallut que le château ne demeurât imparfait: il réfléchit un peu, puis il lui dit qu'il avait donné sa parole à Regnault; il l'appela, et lui dit: Ami, vous pouvez faire bâtir votre forteresse; mais j'espère que si je vous l'accorde, ce ne sera pas pour me faire la guerre. Sire, dit Regnault, je vous donne ma parole de Chevalier, que j'aimerais mieux mourir que de commettre une trahison aussi noire; d'ailleurs, je suis ennemi de Charlemagne, qui est mon souverain Seigneur, non pas que j'aie commis aucune trahison contre lui. Sachez que c'était à mon corps défendant que j'ai tué son neveu Berthelot, il m'avait frappé sans que je lui en eusse donné le sujet. Je vous jure, sur mon honneur, que si quelqu'un vient pour vous attaquer, je vous vengerai de tout mon pouvoir, et si vous avez quelque soupçon, ne me le cachez point. Ami, dit le Roi, je me suis fié à vous, ainsi je veux que vous soyez Seigneur de tout mon pays. Regnault remercia le Roi de toutes ses bontés, et fit venir les meilleurs maçons et charpentiers du pays; il leur donna son idée pour la distribution de la forteresse; il leur recommanda de bâtir une grande tour: quand le donjon fut fini, il fit enfermer la forteresse de murs d'une épaisseur considérable. Regnault fut très-satisfait quand la forteresse fut finie: le Roi vint la voir, et Regnault alla au-devant de lui; il le fit monter dans la tour, où il y avait une belle fontaine. Le Roi, après avoir examiné tout cela, dit à Regnault: Ami, quel nom donnerez-vous à cette forteresse? Il me semble qu'il faut lui en donner un beau. Sire, répondit Regnault, vous voudrez bien lui en donner un. Je la nommerai donc Montauban. Le Roi fit publier dans tout le pays, que tous ceux qui voudraient venir habiter la forteresse de Montauban, se aient quittes de tous droits pendant dix ans.

Quand les gens du pays apprirent la franchise, les Chevaliers,

Gentilshommes, Bourgeois et Marchands, y vinrent en si grand nombre, que la forteresse fut bientôt peuplée. Les Barons furent bientôt jaloux de l'amitié que le Roi Yon portait à Regnault, à cause de sa valeur. Ils dirent au Roi: Sire, prenez garde à ce que vous allez faire; Montauban est bien fortifié, Regnault est courageux, et vous pourrez vous en repentir. Il est vrai, répondit le Roi, mais Regnault est franc, et il ne me trahira pas. Sire, dit un ancien Chevalier, si vous voulez me croire, je vous donnerai un moyen pour être toujours votre maître, et ne rien appréhender de la part de Regnault. Quel est ce moyen, lui demanda le Roi? C'est de lui donner votre sœur en mariage; elle sera très-bien avec lui, car c'est un honnête Chevalier. Ami, répondit le Roi, vous me donnez un bon conseil, je le suivrai certainement. Le roi Yon s'en retourna à Bordeaux fort content, et le premier jour du mois de Mai, Regnault alla de Montauban à Bordeaux, pour voir son frère Allard, qui vint au-devant de lui. Quand ils furent montés au Palais, le Roi demanda des échecs pour jouer contre Regnault; et comme ils jouaient, un ancien Chevalier, qui était chargé de faire le mariage de Regnault avec la sœur du Roi, et qui avait nom Godefroi de Moulins, vint dans la salle, et dit: Seigneurs, écoutez-moi; je songeais la nuit passée que Regnault, fils du Duc Aymon, était monté sur un puits, que tout le peuple de ce Royaume s'inclinait devant lui, et le Roi lui donna un épervier; puis il passa devant Gironde un si affreux sanglier, que personne n'osait l'approcher; mais Regnault vint et le tua. Alors je m'éveillai. Il vint ensuite un clerc, nommé Bernard, qui dit: Seigneur, si vous daignez m'écouter, je vous ferai l'explication de ce songe: le puits où Regnault était monté, est la forteresse qu'il a fait bâtir; le peuple qui s'inclinait devant lui, sont les habitans de ce Royaume; le don du Roi, c'est sa sœur qu'il lui donne en mariage; le sanglier, c'est un Prince Chrétien ou Païen qui viendra attaquer le Roi, et Regnault le défendra. Voici le songe de Godefroy; pour moi, je serais d'avis qu'on célébrât le mariage de Regnault et de la sœur du Roi. Vous avez raison, dit le Roi, ce mariage me plairait beaucoup. Le courageux Regnault remercia le Roi de ce beau présent, et le pria d'attendre qu'il en eût parlé à ses frères et à son cousin Maugis. Frère, dit Allard, vous auriez tort de refuser le présent que le Roi vous fait; si vous voulez m'en croire, vous accomplirez sa volonté, nous en sommes tous bien contents. Frère, dit Regnault, je le ferai, puisque vous en êtes d'accord. Il retourna vers le Roi, et lui dit: Sire, je suis prêt de faire votre volonté. Le Roi les prit par la main, et les fit fiancer.

CHAPITRE VIII.

Comme le Roi Yon, après avoir reçu plusieurs services de Regnault, lui donna Dame Clarice, sa sœur, en mariage, dont il eut deux beaux-enfants, qui furent conduits à Charlemagne, qui les reçut honorablement.

QUAND le mariage de Regnault fut accordé, le Roi Yon alla à la chambre de sa sœur, et la salua; elle lui fit la révérence. Belle sœur, dit le Roi, je vous ai mariée. Et quand elle l'eut entendu, elle lui répondit: Sire, à qui m'avez-vous donnée? Au meilleur Chevalier du monde, c'est Regnault, fils d'Aymon. Quand elle eut appris que c'était avec Regnault, elle dit à son frère: vous ferez comme il vous plaira. Le Roi la prit par la main, et la conduisit au palais; il dit ensuite à Regnault: Généreux Chevalier, je vous donne ma sœur en mariage. Sire, dit Regnault, je vous remercie de ce présent, il n'appartient pas à un Chevalier tel que moi. Regnault prit cependant la dame par la main, et la conduisit à l'Eglise, où l'Evêque de Bordeaux leur donna la bénédiction nuptiale.

Quand il furent mariés, Regnault manda ses frères, qui étaient à Montauban. Ils arrivèrent et assistèrent aux fêtes, qui durèrent huit jours. Le Roi Yon fut bien charmé du mariage de Regnault; car il pensait bien que ce vaillant Chevalier le défendrait de tout son pouvoir.

CHAPITRE IX.

Comme Charlemagne ayant appris que Regnault et ses frères étaient au fort de Montauban, somma le Roi Yon de lui livrer ses ennemis, savoir: Regnault et ses frères, sous peine d'être assiégé; le Roi Yon répondit qu'il n'en ferait rien.

LE Roi Charlemagne étant à Paris, eut un jour envie d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice. Il partit de Paris, et mena avec lui Oger le Danois, Naimés de Bavière et plusieurs autres Seigneurs. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent à Saint-Jacques. Quand ils y furent, le Roi entra dans l'Eglise, et offrit deux mares d'or sur l'autel. Après avoir fait sa dévotion, il se mit en marche pour passer à Bordeaux. Comme il était en chemin, il aperçut le Château de Montauban, au-delà de la Gironde. Il dit alors: Seigneurs, voici une forteresse considérable, je sais que le Roi Yon l'a fait faire pour nous faire la guerre. Il demanda à un homme du pays, à qui était ce Château. Sire, il se nomme Montauban; c'est Regnault, le fils d'Aymon, qui l'a fait. Charlemagne fut fâché d'apprendre ces nouvelles, et dit à ses Barons qu'il venait de trouver ses ennemis, qui étaient les quatre fils Aymon. Oger et vous, Duc Naimés, montez à cheval et allez trouver le Roi Yon, et vous lui direz qu'il

me livre les quatre fils Aymon, qui sont mes ennemis, et qu'il me donne des Chevaliers pour les conduire jusque dans mon pays, afin de les faire pendre. S'il me les refuse, dites-lui que d'ici à trois mois je serai dans la Gascogne avec une armée, et que je viendrai mettre le siège devant la ville de Bordeaux; si je puis le prendre, je le punirai certainement. Oger fit le message que le Roi lui avait ordonné, et dit au Roi Yon tout ce qui lui avait été recommandé. Oger, dit le Roi Yon, ils est vrai que j'ai les quatre fils Aymon, qui sont très-vaillans; ils m'ont secouru au besoin; j'étais déshérité sans eux. En récompense des services qu'ils m'ont rendus, j'ai donné en mariage ma propre sœur à Regnault, ainsi je serais un traître si je les livrais entre les mains de leurs ennemis mortels, puisqu'ils m'ont si bien servi: j'aime mieux mourir ou être déshérité, que de leur causer aucun déshonneur, car Charlemagne lui-même m'en blâmerait. Vous pouvez dire à l'Empereur, de ma part, que j'abandonnerai plutôt mon bien que de les rendre. Quand le Roi Yon eut parlé, Regnault dit à Oger: je ne sais pourquoi Charlemagne ne veut pas nous laisser en repos; il nous a chassé de France; il a pris notre château de Montfort, et nous a rendu errans et fugitifs, et il veut encore nous chasser de Gascogne: s'il veut, nous sommes encore prêts de faire à sa volonté; mais s'il le refuse, apprenez-lui que nous sommes en état de nous défendre. Oger, je veux que Charlemagne sache que le Roi nous a fait faire un Château, qui s'appelle Montauban, qui est bien fortifié. Oger lui dit: Vous parlez comme un insensé; croyez-vous nous inspirer de la terreur par vos discours? Vous savez que Charlemagne vous fit Chevalier; vous avez tué son neveu Berthelot, ainsi ne pensez pas avoir jamais la paix avec lui. Croyez-vous être bien sûrs, parce que vous avez une forteresse? Sachez qu'avant deux mois d'ici nous détruirons le pays. Oger, dit Regnault, je vous jure que, quand Charlemagne sera en Gascogne, il désirera n'y être jamais venu, et nous verrons qui de lui ou de nous remportera la victoire; et tel qui parle bien haut, baissera alors d'un ton. Faites à votre volonté, lui dit Oger, j'ai accompli le message; je m'en retourne vers l'Empereur, auquel je rendrai vos intentions.

CHAPITRE X.

Comme Roland, neveu de Charlemagne, arriva à Paris, avec trente Ecuyers bien armés, et du bon accueil que leur fit l'Empereur.

QUAND Charlemagne entendit ce que Oger et le Duc Naimés lui rapportèrent de leur message, il rougit de colère, et dit: Nous verrons comme le Roi Yon et Regnault défendront la Gascogne contre moi. Alors il se mit en chemin, passa la Garonne, et revint à Paris. Le lendemain le Roi appela tous ses Barons; et quand ils furent arrivés, le Roi tint un Conseil, et leur dit: Seigneurs, je

vous ai demandé pour vous faire savoir la honte que m'a fait le Roi de Gascogne, car il garde les quatre fils Aymon en dépit de moi. Vous savez quel tort ils m'ont fait d'avoir tué mon neveu Berthelot. Je les ai chassés de mon Royaume; ils ont fait faire le château de Montfort, d'où je les ai chassés; maintenant ils sont en Gascogne avec le Roi, qui a dit qu'il les défendrait contre moi; il a fait même épouser sa sœur à Regnault.

Pas un d'eux ne répondit, car ils étaient fâchés d'aller contre Regnault et ses frères. Charlemagne, voyant qu'ils ne répondaient rien, appela le Duc Naimés, Oger le Danois et le Comte Guidelon, et leur dit : Seigneurs, quel conseil me donnez-vous? Sire, dit le Duc Naimés, si vous voulez m'en croire, vous retarderez jusqu'au printemps, vos gens sont encore fatigués de la dernière guerre; quand ils seront un peu reposés, vous recommencerez, et nous marcherons de bon cœur. Le Roi fut irrité de ce conseil, et comme il se disposait à y répondre, il arriva un beau jeune homme à la tête de trente Chevaliers. Il fit une profonde révérence. Mon ami, lui dit le Roi, soyez le bien venu : pourrais-je savoir qui vous êtes? Sire, je suis le fils de votre sœur et du Duc Milon; je m'appelle Roland. Le Roi en fut bien satisfait, il l'embrassa plusieurs fois, et lui dit : demain matin je vous ferai Chevalier, et vous pourrez combattre contre Regnault, fils d'Aymon. Sire, dit Roland, je marcherai sous vos ordres, et je vous promets de ne point épargner Regnault; il a tué mon cousin Berthelot, et je vengerai sa mort.

Le lendemain matin Charlemagne fit Chevalier son neveu; pendant ce temps il arriva un messager, qui dit à Charlemagne : Sire, vos gens de Cologne vous saluent, et vous font savoir que les Sarrasins ont brûlé et détruit votre pays, ils vous supplient de venir les secourir. Le Roi resta un moment à réfléchir. Roland voyant son oncle embarrassé, lui dit : Sire, à quoi pensez-vous? Mettez-moi à la tête de vos gens, j'irai faire lever le siège que les Sarrasins ont mis devant Cologne. Le Roi dit à son neveu : Heureux le moment où vous êtes né, vous serez mon appui, et je veux que vous y alliez. Il lui donna bien vingt mille hommes armés, et lui dit : Je vous mets à la tête de mes gens, ainsi tâchez de vous retirer avec honneur. Sire, répondit Roland, ne craignez rien, il se mit en marche.

Les Français, voyant leurs ennemis, commencèrent à dire : enfonçons leurs rangs, et ils seront vaincus. Ils coururent sur les Sarrasins, qu'ils désirèrent en peu de temps, et reprirent tous leurs prisonniers. Dès que les Sarrasins entendirent venir les Français, ils montèrent aussitôt à cheval et coururent sur eux, qui, les ayant aperçus, retournèrent à leur embuscade. Quand Roland vit qu'il était temps de frapper, il sortit de son embuscade avec ses gens, et attaqua vivement les Sarrasins. Le combat fut cruel, la terre était couverte de tant de corps morts, que l'on pouvait à peine passer sur le champ de bataille. Roland frappa sur un Roi Sarrasin, le renversa par terre et le fit prisonnier; ensuite il le fit monter sur son cheval et l'emmena. Quand les Sarrasins virent leur Seigneur pri-

sonnier, et la valeur de Roland et des Français, ils prirent la fuite. Roland dit alors à ses gens : poursuivons ces lâches, et si nous les rejoignons, ils seront bientôt vaincus, puisque nous tenons leur Seigneur prisonnier; nous les prendrons morts ou vifs, lui répondirent ses gens. Seigneurs, dit le Roi des Sarrasins, nommé Escoursaut, je vous prie de ne point tuer mes gens, ils sont assez malheureux de me voir prisonnier. Donnez leur trêve, et conduisez-moi vers le Roi Charlemagne. Si vous pouvez obtenir mon pardon, je deviendrai son vassal, ainsi que ma postérité. Vous parlez juste, lui dit Roland, et le Duc Naimés approuva sa raison. Ils firent trêve aux Sarrasins, et conduirent Escoursaut auprès de Charlemagne. Quand le Roi apprit que son neveu était revenu, qu'il avait vaincu les Sarrasins et fait leur Roi prisonnier, il monta à cheval et vint au-devant de lui. Quand Roland vit son oncle, il descendit de cheval et salua respectueusement le Roi, et lui dit : Sire, nous amenons Escoursaut que nous avons pris; il nous a promis de se faire chrétien, si vous voulez lui pardonner; il reconnaîtra aussi que c'est de vous que lui et sa postérité tiendront leurs terres. Neveu, dit Charlemagne, c'est un traître, je m'en défie. Alors il ordonna qu'Escoursaut fût mis en prison, bien gardé; mais qu'on lui donnât à boire et à manger à sa volonté. Quand ses ordres furent exécutés, il appela le Duc Naimés, et lui dit : Que pensez-vous de tout ceci? Sire, répondit le Duc Naimés, il faut avouer que Roland est un bon Chevalier, et que c'est par son courage que les Sarrasins sont vaincus; s'il avait un bon cheval, il n'y aurait aucun ennemi qu'il ne soumit par les armes. Charlemagne en témoigna toute sa satisfaction, et dit au Duc Naimés : comment ferons-nous pour lui trouver un cheval? Sire, lui répondit le Duc, si vous voulez m'en croire, je vous donnerai un bon avis : c'est de faire publier à son de trompette que vous voulez voir courir tous les chevaux de votre armée, et que celui à qui appartiendra le cheval qui courra le mieux, aura pour récompense une couronne d'or, cinq marcs d'argent et cent pièces de drap de soie; par ce moyen, vous pourriez connaître le meilleur cheval de votre Royaume; ensuite vous l'acheterez pour votre neveu Roland, après quoi vous donnerez congé à tous vos Barons, jusqu'à la Saint-Jean prochaine. Duc Naimés, dit Charlemagne, votre avis est bon, et je le suivrai. Le Roi ordonna que l'on fit des lices pour la course des chevaux, et fit mettre au bout des lices le prix de la course. Un valet qui allait en Gascogne, passa à Montauban, et raconta à Regnault ce qui devait se faire à Paris, comme Roland avait vaincu Escoursaut, et comme Charlemagne voulait avoir le meilleur cheval pour donner à son neveu. Ce valet raconta encore que le Roi avait fixé la course des chevaux à la Saint-Jean prochaine. Regnault ayant entendu cela, se mit à rire, et dit à Maugis : Charlemagne verra le meilleur tour du monde; et je lui gagnerai sa couronne; je veux monter sur Bayard pour l'éprouver. Ne le faites pas, lui dit Maugis; mais si vous y voulez aller, souffrez que je vous ac-

compagne, vous serez plus en sûreté, et nous menerons avec nous des Chevaliers bien armés. Volontiers, répondit Regnault, puisque cela vous fait plaisir. Quand il fut temps de partir pour Paris, Regnault dit à ses frères: il est temps d'aller à Paris; choisissons des chevaux et partons. Comme ils étaient prêts, Regnault vint auprès de sa femme, et lui dit: Je vous prie de bien garder mon Château; je reviendrai sous peu de temps. Sire, lui répondit-elle, commandez à vos Chevaliers de n'en point sortir, et je vous réponds, que quand le Roi, mon frère, y viendrait, il n'y entrerait point. Allez à la garde de Dieu: Regnault embrassa sa femme et partit avec ses gens; quand ils furent à Orléans et eurent passé Loiron, on lui demanda d'où il était? Maugis, qui parlait pour tous, répondit: Seigneur, nous sommes Bernois, et nous allons à Paris pour le prix que le Roi a proposé à la course des chevaux.

Ils continuèrent leur route et arrivèrent à Melun, où ils logèrent dans le bourg. La veille de la Saint-Jean, Regnault appela Maugis, et lui dit: Cousin, que ferons-nous demain? On fera la course des chevaux, ainsi il faut aller coucher à Paris. Vous avez raison, lui répondit Maugis; mais laissez-moi faire: alors il prit une certaine herbe qu'il pila et détrempa avec un peu d'eau; puis en froitta Bayard, de manière qu'il devint tout blanc, et que l'on ne pouvait le reconnaître; il oignit ensuite Regnault avec un élixir, qui le fit paraître aussi jeune qu'à quinze ans.

Quand Maugis eut ainsi métamorphosé Regnault et son cheval, il dit à ses frères: Seigneurs, que vous en semble? Je pense qu'on ne pourra pas les reconnaître; voyez comme Bayard est devenu vieux, il ne pourra pas gagner le prix; ils furent tous bien surpris. Regnault étant monté à cheval avec ses frères, leur dit: ne soyez pas en peine à mon égard, on ne me reconnaîtra point. Allard dit à Maugis: cousin, nous vous recommandons notre frère, car sans vous, nous ne souffririons pas qu'il aille à Paris.

Charlemagne voyant que ses Barons étaient arrivés, appela le Duc Naimés, Oger le Danois, Foulques de Morillon, et leur dit: Seigneurs, prenez avec vous cent Chevaliers bien armés, et allez sur le chemin d'Orléans, afin que personne ne puisse passer, que vous ne sachiez qui il est; j'ai idée que Regnault pourra venir, si l'idée l'en prenait, il serait bientôt venu. Sire, répondirent les Barons, nous ferons vos commandemens; et si Regnault est assez insensé, il ne pourra échapper d'être pris. Il partirent sur le chemin d'Orléans, et s'arrêtèrent à deux lieues de Paris. Ils furent longtemps sans que personne passât. Quand le Duc Naimés vit que personne ne passait, il dit à Oger: Ma foi, le Roi nous fait ressembler à des fous de rester ici à attendre. Sire, dit Oger, vous avez raison, pour moi je n'y resterai pas davantage. Comme ils voulaient s'en retourner, le Duc Naimés vit venir de loin Regnault et Maugis. Foulques s'écria aussitôt: voici Regnault, il ne pourra nous échapper. Vous avez raison, dit le Duc Naimés, ce cheval ressemble à Bayard; s'il était de la couleur, Foulques mit
alors

alors l'épée à la main et vint au-devant de Regnault; mais il fut bien surpris de ne pas le reconnaître. Regnault et Maugis passèrent. Le Duc Naimés les voyant passer, appela Maugis, et lui dit: Qui êtes-vous? où allez-vous? Sire, répondit Maugis, je suis de Péronne, j'ai nom Josuare. Naimés lui dit ensuite: ne pourriez vous pas me donner des nouvelles de Regnault, fils d'Aymon? Oui, dit Maugis, il a marché deux jours avec nous. Naimés voyant que Regnault ne disait rien, dit: Je crois que celui qui est là sans rien dire, a de mauvaises pensées. Sire, dit Maugis, c'est mon fils, qui ne sait pas parler le Français. Alors le Duc Naimés dit à Regnault: pourriez-vous me donner quelques nouvelles de Regnault? Il lui répondit: *Imi scavius prena Franches en prenant par cheval à Paris couronne Ri non Draphonis gagner mi.*

Naimés se prit à rire, et lui dit: Qui donc vous a appris à parler? je n'entends pas un mot de ce que vous dites. Regnault et Maugis continuèrent leur chemin et arrivèrent enfin à Paris. Comme ils y entraient, Regnault fut reconnu par un homme qu'ils rencontrèrent. Il vint beaucoup de monde auprès d'eux; quand cet homme vit une si grande foule, il devint encore plus hardi et prit Bayard par la bride; mais le cheval lui donna un si grand coup de pied, qu'il lui brisa le cœur. Les gens voyant cela, se retirèrent promptement. Regnault et Maugis poursuivirent leur chemin et ne furent point reconnus: ils allèrent jusqu'au Vieux-Marché, et n'ayant pas trouvé d'auberge, ils furent loger chez un cordonnier. Quand ils eurent mis pied à terre, Maugis lia le pied de Bayard avec de la soie, qu'il cira: l'hôte, qui le regardait, lui demanda pourquoi il liait le pied de ce cheval, et lui dit aussi: qui est le chevalier qui le monte? Sire, dit Maugis, j'ai lié le pied de ce cheval, parce qu'il est boiteux, et celui qui le monte est mon fils. Comme Maugis parlait, le nom de Regnault lui échappa. Ah! dit l'hôte, vous en avez assez dit; c'est sans doute Regnault qui a tué Berthelot, neveu du Roi; il en sera averti avant ce soir. Regnault, tout irrité, lui dit: Vous vous méprenez, car je ne jamais vu Regnault, je ne sais point qui il est. Taisez-vous, dit l'hôte, je vous reconnais bien. Alors il voulut sortir de la maison, mais Regnault le poursuivit et le tua d'un coup d'épée. Maugis voyant ce meurtre, dit à Regnault: Ah! cousin, qu'avez-vous fait? nous sommes perdus, si Dieu ne nous secoure. Maugis alla à l'écurie, sella Bayard et fit monter Regnault. Ils partirent de cet endroit. Quand la femme et les enfans virent ce que Regnault avait fait, ils commencèrent à crier; mais Regnault et Maugis s'en allèrent, et on ne put savoir ce qu'ils étaient devenus, car ils se mirent dans la mêlée avec les autres, Bayard s'en allant clochant à la porte Saint-Martin, où ils restèrent toute la nuit. Le lendemain ils entendirent la messe avec les autres Barons, puis ils allèrent dans la prairie de Seine. Maugis et Regnault suivirent le Roi, Bayard marchait toujours. Le Roi commanda que sa couronne fût mise au bout de la lice, avec les cinq marcs d'argent et les draps de soie. Aussitôt le Duc Naimés et Oger firent ce que

le Roi avait commandé. Quand tout fut préparé, les Chevaliers monterent à cheval; chacun d'eux pensait gagner le prix. Le Roi dit au Duc Naimés, à Oger, à Guidelon de Bourgogne et à Richard de Normandie, qu'ils prissent cent Chevaliers bien armés pour gardes de la course, afin qu'il ne se fit aucun bruit. Les Chevaliers qui devaient courir commencèrent; ils se moquaient de Regnault, qui allait clochant, et se disant l'un à l'autre: ce sera celui-ci qui gagnera le prix et la couronne. Un d'entr'eux dit à Regnault: vous avez bien fait, vaillant Chevalier, d'avoir amené votre bon cheval, vous gagnerez sûrement le prix. Regnault entendant toutes les paroles qu'on disait de lui, en était fâché; et s'il n'eût craint de perdre le prix, il aurait commencé la course; mais il se tint sans rien dire. Quand le Roi entendit ce que les Chevaliers disaient à Regnault, il en fut bien irrité, et dit assez haut:

Je vous recommande, sur peine d'encourir ma disgrâce, que personne ne fasse de reproches à ces Chevaliers. Regnault ne se souciait guère de ce qu'on disait de lui. Quand le Duc Naimés et Oger virent qu'il était temps de courir, ils firent sonner la trompette; alors chacun se mit à courir. Quand Maugis vit qu'il était temps de partir, il délia le pied de Bayard; mais avant qu'il fût délié, les autres étaient déjà bien loin. Quand Regnault vit qu'il était temps de partir, il dit à Bayard: Nous sommes en arrière, et si vous n'êtes le premier, vous en serez blâmé. Quand Bayard entendit Regnault, il fronça les narines, allongea le col et partit avec tant de vivacité, que la terre semblait fondre sous ses pieds; et en peu de temps il les eut bientôt passés: quand ceux qui gardaient les lices le virent courir, ils en furent tous surpris, se disant l'un à l'autre: Voyez comme ce cheval blanc court rapidement; il n'y a pas long-temps qu'il boitait, et maintenant c'est le meilleur de tous. L'Empereur Charlemagne appela Richard de Normandie, et lui dit: Vites-vous jamais tant de beaux chevaux courir ensemble? et Richard lui répondit: Non, Sire, mais le blanc les a tous passés. Grand Dieu! qu'il ressemble bien à Bayard, s'il était de son poil; et celui qui le monte est plus léger encore. Sachez que Regnault fit tant que Bayard passa tous les autres chevaux. Quand Regnault fut au bout des lices, il prit la couronne et la mit dans son bras; quand à l'argent et aux draps, il les laissa. Quand il eut pris la couronne, il retourna vers le Roi, toujours au petit pas. Le Roi le voyant venir, lui dit en riant: Ami, je vous prie, arrêtez un peu, si vous voulez ma couronne, vous l'aurez, et je donnerai tant de votre cheval, qu'en votre vie ne serez jamais pauvre. Parbleu, dit Regnault, ces paroles ne servent de rien, je m'appelle Regnault, et j'emporte votre couronne; cherchez un autre cheval pour Roland, car vous n'aurez ni votre couronne ni Bayard; alors il partit comme la foudre. Quand Charlemagne eut entendu ce que Regnault lui avait dit, il en fut si irrité, que de long-temps il n'en put dire un mot. Peu de temps après, il s'écria: Seigneurs, mon ennemi Regnault, le fils Aymon. Les Chevaliers ayant entendu ce que le

Roi avait dit, piquèrent leurs chevaux pour poursuivre Regnault; mais il ne purent en venir à bout. Regnault les voyant bien éloignés, passa la Seine à la nage. Quand il fut passé, il mit pied à terre. Le Roi, qui était aussi à sa poursuite, appela Regnault, et lui dit: fils de prud'homme, rends ma couronne, je t'en donnerai la valeur et trêve pour deux ans. Regnault lui répondit: Je n'en ferai rien, vous n'aurez jamais votre couronne; je la vendrai et en payerai mes Chevaliers. Je ferai mettre l'escarboucle au-dessus de mon Château, afin que ceux qui iront à St-Jacques la puissent mieux voir. Charlemagne entendant Regnault, ne sut que lui répondre. Regnault se mit dans un sentier par lequel il avait déjà passé. Maugis partit de Paris, et dit à Regnault, marchons un peu vite, car il ne fait pas bon ici. Cousin, dit Regnault, vous avez raison. Ils se mirent en chemin pour aller à Melun. Allard les voyant venir, dit à ses gens: Seigneurs, préparons-nous à sortir, montons à cheval; s'ils ont besoin de secours, nous en donnerons. Comme ils sortaient de l'embuscade. Regnault et Maugis arrivèrent, qui leur dirent: Seigneurs, pensez à vous dépêcher, il ne faut pas rester ici; j'emporte avec moi la couronne du Roi, que Bayard m'a fait gagner par sa course. Ils se mirent en chemin pour aller à Montauban, où ils furent très-bien reçus par leurs gens, qui tous étaient bien charmés de voir leur Seigneur. Regnault leur raconta comme il avait gagné la couronne du Roi, de quoi ils furent bien réjouis.

CHAPITRE XI.

Comme Charlemagne assiégea Montauban, et comme Regnault remporta la première bataille.

Après que Regnault eut la couronne, Charlemagne appela ses Barons, et leur dit: Seigneurs, je vous prie de me conseiller comme je pourrai me venger de Regnault; vous savez comme il m'a irrité; il faut faire en sorte de reprendre ma couronne. Je crains bien qu'il ne mette l'escarboucle sur son Château. Sire, dit Roland, si vous voulez vous venger de Regnault, il faut aller détruire son pays; et si nous pouvons prendre le Roi Yon de Gascogne, vous en ferez telle justice qu'il vous plaira. Neveu, dit le Roi, vous avez raison, car je désire bien de me venger. Sire, dit le Duc Naimés, calmez votre colère: si vous voulez me croire, vous aurez bientôt détruit Regnault et ses frères; faites assembler tous vos Barons, afin que chacun soit prêt à la Chandeleur prochaine; il faudra faire provision de vivres pour sept ans; nous tiendrons alors le siège devant Montauban, jusqu'à ce qu'il soit pris; ensuite vous le rangerez sous votre obéissance. Charlemagne approuva ce conseil. Il envoya des lettres circulaires dans tout son Royaume, par lesquelles il était porté que tout homme qui voulait aller à la guerre, eût à se trouver à la Cour du Roi, vers la Chandeleur prochaine, avec des vivres pour sept ans. Quand les Barons surent la volonté du Roi, ils se préparèrent et

vinrent à Paris, où ils se présentèrent au Roi et à Roland, son neveu, Il y en arriva tant, qu'ils ne purent loger tous dans Paris.

Le Roi fit assembler tous ses Barons, et leur dit : Seigneurs, vous savez que j'ai vaincu quatre Rois, qui sont sous mon obéissance, excepté le Roi de Gascogne, qui a retiré mes ennemis mortels, les quatre fils Aymon; ainsi je vous invite à venir en Gascogne, me venger des torts qu'ils m'ont faits.

Alors le Comte de Nanteuil dit : Sire, nous n'irons pas pour cette fois, car il n'est pas possible, vous savez qu'il n'y a pas long-temps que nous sommes revenus d'Allemagne, et nous sommes encore bien fatigués. Il y a encore ici plusieurs Barons, qui ne sont point encore retournés dans leur pays, et qui désireraient y retourner; attendez à la Pentecôte; donnez congé à vos Barons, afin qu'ils puissent se reposer, et quand il sera temps, vous les ferez venir pour vous suivre en Gascogne ou ailleurs. Le Roi fut très-mécontent de cette proposition, et dit que, quand il devrait tout perdre, il voulait aller en Gascogne. J'y menerai tous les jeunes gens de mon armée, et vous serez déçus Sire, dit Naimès, vous ferez bien, car ces jeunes gens seront bien aise d'en essayer. Charlemagne dit : j'espère qu'il détruiront le Roi Yon, et quand j'aurai pris Regnault et ses frères, je donnerai toute la Gascogne aux jeunes Chevaliers. Un espion de Regnault, qui avait entendu tout ce que le Roi avait dit, se mit aussitôt en chemin; et arrivant à Montauban, il alla trouver Regnault, ses frères et Maugis. Quand Regnault le vit, il lui demanda quelles nouvelles il apportait de la cour de Charlemagne? Monseigneur, dit l'espion, sachez qu'il est très-irrité contre le Roi Yon, contre vous, vos frères et Maugis; il a commandé tous ses sujets, mais personne n'a voulu venir.

Alors il a juré qu'il n'emmènerait avec lui que des jeunes gens, auxquels il donnerait toute la Gascogne. Regnault dit alors : ne vous découragez point, je verrai comme Roland et Olivier se comporteront contre moi et mes gens : alors il s'en vint dans la salle, et trouva Maugis avec les Chevaliers, et leur dit : Seigneurs, je vous dirai que Charlemagne vient nous assiéger, et amène avec lui une armée nombreuse; mettons-nous bien en défense, et tâchons de leur résister. Frère, dit Allard, ne craignez rien, ils seront bien reçus; car tant que nous vivrons et que nous vous verrons monté sur Bayard, nous ne craignons ni Charlemagne ni sa puissance. Charlemagne fit des réflexions, et pensa au conseil que le Comte de Nanteuil lui avait donné; il dit à ses Barons qu'ils se trouvaient dans le temps de Pâques, et qu'il tiendrait un conseil général. Quand il fut temps, chacun se prépara de son mieux. Richard de Normandie amena avec lui plusieurs nobles Chevaliers, et se présenta devant Charlemagne; Salomon de Bretagne vint ensuite, et amena grande compagnie avec lui.

Dizier d'Espagne vint ensuite à la tête de dix mille Chevaliers bien armés. Geoffroi, Comte d'Avignon, amena aussi avec lui beaucoup de gens et des vivres à foison; Bertrand d'Allemagne amena aussi

avec lui beaucoup de Chevaliers, tant d'Irlande que d'Afrique. L'Archevêque Turpin y vint aussi, et le Roi avait beaucoup d'attachement pour lui. Tous ces grands Seigneurs furent bien reçus par le Roi. Lorsque toute l'armée fut assemblée, les vivres devinrent d'une cherté excessive dans Paris. Le Roi voyant cela, passa toute son armée en revue; il trouva qu'elle était composée de trente mille Chevaliers, sans compter les anciens. Il appela Roland, et lui dit : Je vous recommande la conduite de mon armée. Je ferai de mon mieux, lui répondit Roland. Le Roi lui fit donner l'Oriflamme : ils allèrent coucher à Blois la première journée. Charlemagne fit publier que chacun eût soin de faire porter des vivres après l'armée. Ils passèrent la Gironde, puis mirent toute l'armée en bataillons. Quand toute son armée fut disposée autour de Montauban, Roland dit à Charlemagne : il me semble que vous devez donner l'assaut à Montauban. Le Roi lui répondit : Je ne veux pas endommager mes gens; il faut savoir si le Château se voudra rendre, car je finirais aussitôt la bataille. Il envoya alors un messenger au Château; les sentinelles qui le gardaient lui ouvrirent aussitôt. Quand il fut entré, il trouva un Sénéchal, auquel il dit : Je suis Chevalier de Charlemagne, et je désirerais parler à Regnault. Le Sénéchal le conduisit auprès de Regnault. Quand ce Chevalier fut auprès de Regnault, il le salua humblement, et lui dit : L'Empereur Charlemagne vous demande si vous voulez vous rendre à merci, et lui livrer votre frère Richard pour en faire à sa volonté; autrement il assiègera votre Château, et s'il peut vous prendre, il vous fera mourir dans les tourmens. Regnault se mit à rire, et lui dit : Dites à Charlemagne que je ne suis point un traître; si j'en agissais ainsi, il m'en blâmerait lui-même; mais, s'il lui plaît, nous sommes à son commandement, mes frères et moi; nous lui rendrons le Château de bon cœur, pourvu que nous ayons la vie sauve. Si le Roi nous refuse, nous tâcherons de nous défendre. Le messenger s'en retourna, et raconta à Charlemagne tout ce que Regnault lui avait dit. Le Roi se mit à réfléchir; car il sentait bien que Regnault avait raison. Il appela le Duc Naimès et Oger le Danois, auxquels il dit : Seigneurs, Regnault me mande qu'il ne fera rien de ma volonté, ainsi je veux que le Château soit assiégé. Sire, lui dit Naimès, il me semble, comme je l'ai entendu, que Regnault vous fait une belle offre, et si vous voulez m'en croire, vous l'accepterez; vous savez que ce sont des gens dont vous pourriez recevoir de grands services; et d'ailleurs, si Regnault était à la tête de vos troupes, vous seriez craint et révééré partout; mais si vous voulez, nous n'y pouvons que faire. Je ne serais cependant pas d'avis d'assiéger le Château, car il est bien fort, et Regnault a beaucoup de gens pour le défendre. Si vous les assiégez, ils sortiront par de fausses portes, autrement il faudra le serrer de près, qu'ils ne puissent sortir.

CHAPITRE XII.

Comme, après que Charlemagne eut assiégé Montauban, Roland alla camper vis-à-vis la porte, dans un lieu nommé Balançon.

CHARLEMAGNE sentit bien que le Duc Naimés avait raison ; il lui dit : Je veux me conformer à vos avis. Aussitôt il fit publier que l'on approchât du Château le plus près qu'il serait possible : il ordonna que l'on plaçât sa tente vis-à-vis la porte. On vit bientôt plus de dix mille tentes autour de Montauban. Quand l'armée fut campée, Roland prit dix mille Chevaliers tous jeunes, et alla camper dans un lieu nommé Balançon, vis-à-vis l'autre porte, et au bord d'une très-grande et profonde rivière. Il fit mettre sa tente dans cet endroit, avec un dragon au-dessus. Ce lieu était tellement situé, qu'on pouvait découvrir tout le pays ; Montauban était environné de deux rivières, la Dordogne et la Gironde. Roland voyant cet endroit si bien fortifié, en fut surpris, et dit à ses jeunes Seigneurs : je ne suis pas surpris si les quatre fils Aymon font la guerre à mon oncle, puisqu'ils ont un Château si bien fortifié ; jamais nous ne viendrons à bout de prendre Montauban. Vous avez tort, dit Olivier, nous avons Lausanne, et avons abattu la grande tour et le don de Constantinople, ainsi nous pourrions bien avoir Montauban ; et si Regnault et ses frères ne viennent se rendre, leur vie est en grand danger. Je vous promets, dit Roland, qu'ils n'en feront rien ; mais je vous jure que Regnault nous fera telle peur, que le plus hardi voudrait être à Paris. Il est courageux et ses frères aussi ; ils ont de vaillans Chevaliers, pourquoi je suis d'avis que, tant qu'ils auront des vivres, ils ne seront jamais pris. Quand le pavillon de Roland fut tendu, il aperçut un grand nombre d'oiseaux entre les deux rivières ; alors il dit à l'Archevêque Turpin et autres Barons : Voyez que nous sommes bien logés ; allons chasser avec nos faucons. Sire, dit l'Archevêque Turpin, très-volontiers. Roland monta à cheval, et prit avec lui une trentaine de Barons, qui emportèrent leurs faucons et montèrent sur des mulets ; ils prirent seulement leurs épées, et partirent à la chasse, où ils prirent beaucoup d'oiseaux de rivière. L'Archevêque Turpin et Oger n'y furent point ; mais ils restèrent dans leurs tentes, à la tête de l'armée, et interrogeaient un vieux Chevalier sur la manière dont on s'était servi pour prendre la grande ville de Troyes. Il y avait un espion de Regnault qui s'était glissé dans l'armée du Roi, pour savoir ce qui s'y passait : il partit aussitôt, et alla raconter à Regnault que Roland et Olivier étaient allés à la chasse avec trente Chevaliers bien armés. Regnault en fut bien aise ; il appela ses frères et Maugis, et leur dit que Roland et Olivier étaient allés chasser avec trente Chevaliers dans les plaines de Balançon. Que devons-nous faire, dit Regnault ? Cousin, dit Maugis, il faut les détruire si nous pouvons. Vous devez vous souvenir que Charlemagne a dit qu'il laisserait les anciens Chevaliers dans son Royaume, et n'emmènerait avec lui que des jeunes gens, à

qui il donnerait toute la Gascogne. Roland et Olivier sont si bien prévenus de la puissance de Charlemagne, qu'ils pensent que personne ne peut lui résister ; mais si vous voulez m'en croire, je vous dirai un moyen de les embarrasser. Regnault, ses frères et Maugis s'armèrent ; Regnault monta sur Bayard, et le fit caracoler ; il dit ensuite : tâchons de prendre les meilleurs Chevaliers de Charlemagne. Ils sortirent tous bien armés par la fausse porte, au nombre d'environ quatre mille, avec Forestier, qui les conduisait par l'endroit le plus épais de la forêt. Regnault lui dit de les conduire droit à Balançon. Quand Regnault vit les tentes, il dit à ses gens : Seigneurs, voyez la belle capture que nous avons à faire. Sire, lui répondirent-ils, avançons hardiment ; tant que vous serez à notre tête, nous irons attaquer l'enfer. L'Archevêque Turpin, qui était à la tête du camp, leva la tête, et vit des corbeaux qui menaient un grand bruit au-dessus de Montauban ; il regarda ensuite du côté de la forêt, et aperçut ses ennemis ; alors la terreur s'empara de lui, il appela Oger le Danois, et dit : allez promptement vous armer, voici nos ennemis qui s'avancent ; Roland et Olivier ont eu grand tort de s'amuser à chasser et de laisser l'armée en danger. Oger alla aussitôt s'armer, et fit sonner les trompettes, afin que toute l'armée fût prête. Oger monta sur son cheval, et vit que toute l'armée était sur pied. Alors il dit à ses gens : Seigneurs, on vient nous attaquer, pensons à nous défendre. Regnault fut bien surpris de voir toute l'armée en mouvement ; il dit à ses gens : nous sommes découverts, ne laissons pas cependant de les attaquer. Il dit à son cousin Maugis : restez dans la forêt avec mille Chevaliers, et, si vous voyez que nous ayons besoin de secours, vous y viendrez aussitôt. Maugis fit ce qui lui était prescrit. Regnault piqua Bayard, et passa Balançon : le premier qu'il rencontra fut Aymérie, le Comte de Nicol, qu'il renversa mort. Il mit l'épée à la main, et il poursuivait les Chevaliers avec tant de fureur, qu'ils fuyaient tous devant lui ; et se mit à crier : où sont Roland et Olivier ; ils nous ont menacés et traités de traîtres, je veux leur prouver le contraire. Quand l'Archevêque Turpin entendit Regnault, il courut contre lui, et il combattirent long-temps l'un contre l'autre, et brisèrent leurs lances ; mais ils ne tombèrent pas. Regnault lui appliqua un grand coup d'épée sur la tête, en lui criant : Vous feriez mieux d'avoir resté dans votre Eglise. L'Archevêque Turpin entendant le reproche que lui faisait Regnault, il courut sur lui, et alors toute l'armée se mit en mouvement de part et d'autre ; il y eut un très-grand carnage. Oger arriva monté sur Brouard ; il frappa Richard si rudement, qu'il renversa son cheval ; Richard se voyant démonté, mit l'épée à la main et se prépara à se défendre ; mais Oger passa outre, et commença à crier à l'enseigne, Saint-Denis. Regnault voyant que son frère Richard était démonté, piqua Bayard et courut contre Oger ; alors ils se donnèrent de grands coups sur leur écu. Regnault frappa Oger avec tant de force, qu'il ne put s'empêcher de tomber par terre ; Regnault le voyant à terre, prit Brouard par la crinière, et dit à Oger : vous avez eu tort de renverser mon frère ; vous qui êtes notre

parent, ne devriez-vous pas nous défendre ? au contraire, vous êtes notre plus cruel ennemi, ce n'est pas bien agir. Reprenez cependant votre cheval ; mais j'espère que vous ne nous ferez aucun mal. Cousin, dit Oger, vous avez bien raison. Quand il fut remonté, il mit l'épée à la main, et se mit à frapper si rudement, qu'il faisait trembler tout devant lui. Maugis, voyant que tous les bataillons étaient en ordre, sortit de son embuscade, et vint à Balançon : il passa le gué, et se mit en la mêlée. Les Français étaient très-fatigués, ils se mirent en fuite ; les Gascons les chassèrent environ une lieue, puis retournèrent au camp, où ils prirent tout ce qu'ils y trouvèrent. Maugis alla à la tente de Roland, et prit le dragon qui était au-dessus. Ils repassèrent le gué de Balançon, et s'en retournèrent à Montauban avec grande joie. Maugis fit distribuer le butin à ses gens, après quoi il monta sur la tour de Montauban, et y mit le dragon de Roland au-dessus, de manière que toute l'armée de Charlemagne pouvait l'apercevoir. Le Roi l'ayant aperçu, pensa que Roland avait pris le Château.

CHAPITRE XIII.

Comme le Roi de Gascogne rendit Regnault et ses frères à Charlemagne.

Nous parlerons dans ce chapitre de Roland et Olivier, qui revenaient de la chasse, fort contents d'avoir pris beaucoup d'oiseaux. Comme ils s'en retournaient, Damprambaut s'en alla au-devant, et leur dit : vous avez pris beaucoup d'oiseaux, mais il vous coûteront bien cher. Si vous avez pris des oiseaux, Regnault et ses frères ont pris des hommes et des chevaux ; car vous pouvez voir votre dragon sur la tour de Montauban, c'est l'ouvrage des quatre fils Aymon, et chacun pense que vous avez pris Montauban. Roland l'ayant entendu parler, se mit sur une pierre, et fit quelques réflexions ; il appela ensuite l'Archevêque Turpin, et lui dit : Que me direz-vous ? Je n'oserai jamais me trouver devant mon oncle, car je crains les mauvais rapports. Sire, dit l'Archevêque Turpin, ne craignez rien, vous n'êtes pas le premier à qui cela sera arrivé. Je vous promets qu'avant qu'il soit trois jours, vous aurez des gens de Regnault comme il en a des vôtres. Sire, dit Roland, je m'en rapporte à votre prudence. Ils remontèrent tous à cheval, et allèrent vers Charlemagne, après eux allaient à pied plus de deux cents Gentilshommes, qui avaient perdu leurs chevaux. Ils entrèrent dans la tente du Duc Naimés. Roland y demeura deux jours sans sortir, tant il était honteux. Pendant que Roland était dans la tente du Duc Naimés, l'Archevêque Turpin alla à la tente de Charlemagne, salua le Roi, et lui dit : Sire, je viens vous annoncer une nouvelle désagréable, vous saurez que les quatre fils Aymon nous ont battu : ils ont pris ce qui était dans nos tentes, nos chevaux, nos harnois, le dragon de Roland et plusieurs de nos gens ; l'Empereur Charlemagne fut bien irrité, et jura par Saint Denis qu'il s'en vengerait. Il manda alors ses Barons ; ils vinrent vers lui, et il

leur dit : Seigneurs, je vous ai fait venir pour vous dire tout ce qui est arrivé. Sachez que les quatre fils Aymon ont vaincu les Chevaliers que mon neveu Roland avait menés à Balançon ; ce dont je suis bien fâché, car j'aimerais mieux avoir perdu autre chose, et que cela ne fût pas arrivé ; mais il faut bien souffrir, puisqu'on ne peut faire autrement. Dites-moi, je vous prie, comment je pourrai prendre Montauban ? Quand il eut achevé, personne n'osa parler ; le Duc Naimés dit : Sire, vous demandez conseil pour assiéger Montauban ; on ne vous le conseillera certainement pas, il y a trop de danger ; mais si vous me croyez, demandez au Roi Yon qu'il ne retire point vos ennemis dans son pays, qu'il vous les rende ; qu'autrement vous lui retirerez ses terres, et ne lui ferez point de grâce. Naimés, dit le Roi, votre conseil est sage et prudent. Le Roi fit venir un messenger, auquel il dit : allez à Toulouse, et dites au Roi Yon, de ma part, que je suis entré en Gascogne avec les douze Pairs de France et cent mille combattans ; dites-lui que, s'il ne me rend pas mes ennemis, les quatre fils Aymon, je l'exilerai de toute sa terre et lui ôterai sa couronne, et on le nommera le Roi détroné. Sire, dit le messenger, vos ordres seront exécutés avec exactitude. Alors il partit de l'armée, alla à Toulouse, où il trouva le Roi Yon en son Palais ; il le salua de la part de l'Empereur, puis il lui raconta le sujet de son message. Le Roi Yon, après avoir entendu ce que lui annonçait le messenger, se mit à penser en lui-même ; puis il dit au messenger : ami, il faudrait rester ici huit jours, après quoi je vous rendrai réponse. J'attendrai volontiers, répondit le messenger. Le Roi Yon, accompagné de huit Comtes, entra dans sa chambre, dont il commanda que la porte fût bien fermée ; il leur dit ensuite : Seigneurs, je vous prie de me conseiller raisonnablement ce que je dois faire. Charlemagne est entré dans mon pays avec cent mille combattans ; il me mande que je lui rende les quatre fils Aymon, qu'autrement il ne me laissera ni Ville ni Château sur pied ; et que, s'il peut s'emparer de moi, il m'ôtera la couronne que je porte, mais j'aime mieux mourir que de vivre honteusement.

Quand le Roi Yon eut parlé, un Chevalier, nommé Godefroi, qui était son neveu, se leva, et lui dit : Sire, je suis surpris que vous demandiez conseil pour trahir des Chevaliers tels que les quatre fils Aymon. Regnault est votre frère, et vous lui avez donné votre sœur en mariage ; vous savez quel bien il a fait à votre pays, vous lui avez promis et juré de le servir envers et contre tous ; ainsi il faut leur tenir parole, ou les laisser aller à l'aventure ; ils pourraient au moins offrir leurs armes à quelque grand Seigneur, qui leur fera plus de bien que vous ne leur en avez fait. Je vous prie de ne rien faire qui puisse tourner à votre déshonneur. Le vieux Comte d'Anjou dit ensuite : Sire, vous nous avez demandé des avis, si vous voulez les suivre, nous vous en donnerons. Parlez, dit le Roi, je suivrai votre conseil. Sire, dit le Comte, j'ai bien entendu dire, il est vrai, que le Duc Beuves d'Aigremont tua Lohier, dont Charlemagne fut bien fâché ; Regnault et ses frères étaient bien jeunes alors, et quand ils furent grands, Charlemagne voulut leur en faire porter la folle-

enchère; mais ils eurent tant de courage, qu'ils ne voulurent se rendre. Regnault, depuis, a tué Berthelot, le neveu du Roi. Sire, je ne vous déguise rien. Vous savez que Charlemagne est puissant, que je n'ai jamais réussi contre lui, ainsi je vous conseille de lui rendre Regnault et ses frères, vous serez délivré d'un grand danger. Le Conseil dit ensuite: nous serions tous des traîtres; vous lui avez donné votre sœur en mariage; il vous a averti qu'il avait guerre avec Charlemagne; il a gagné bien des batailles, et vous a délivré de vos ennemis; et vous ne seriez pas digne de porter la couronne, si, pour sauver votre vie, vous trahissez des Chevaliers tels que les quatre fils Aymon. Vous n'avez encore rien perdu avec eux, et vous seriez un traître de les livrer à Charlemagne. Le vieux Antoine parla ensuite, et dit: Sire, ne recevez pas de conseil, vous pourrez être trahi, je sais mieux que qui que ce soit les intentions de Regnault; il est fils d'un Seigneur qui n'avait qu'une ville, et il n'a jamais voulu se soumettre au Roi de France; il a tué Berthelot, et Charlemagne le chassa du Royaume de France; il est venu en Gascogne, vous lui avez donné votre sœur en mariage avec beaucoup de bien, et il en est devenu si orgueilleux, que personne ne peut vivre avec lui; s'il peut vous ôter la vie, il le fera pour posséder votre Royaume, pourquoi je vous conseille de le rendre avec ses frères et Maugis au Roi Charlemagne, pour apaiser sa colère. Le Duc Guichard de Bayonne dit: Sire, je vous dis que le Comte Antoine a tort de parler ainsi. Regnault est le fils du Duc Aymon de Dordogne. Charlemagne fit tuer leur oncle le Duc Beuves d'Aigremont; Regnault, il est vrai, a tué Berthelot; mais c'était à son corps défendant. Je dis qu'un Roi qui commet une trahison par la crainte qu'il a d'un autre Roi, n'est pas digne de porter la couronne. Le Comte Hector parla ensuite, et dit: Sire, vous demandez un conseil à qui n'est pas en état de vous en donner. Sachez que Regnault est un vaillant Chevalier, et qu'il a fait la guerre contre Charlemagne; il vint en Gascogne, vous lui avez donné votre sœur en mariage, vous avez eu grand tort, ainsi que de lui permettre de bâtir le Château de Montauban, au plus fort endroit de votre Royaume. Charlemagne est venu, qui l'a assiégé; je vous conseille de rendre Regnault le plutôt que vous pourrez, il vaut mieux perdre quatre Chevaliers que votre Royaume. Donnez votre sœur à un autre, car vous ne pouvez avoir un plus grand ennemi que Charlemagne. Vous ne serez point blâmé, si vous suivez mes avis. Amis, dit le Roi Yon, je suis prêt de faire ce que vous me conseillerez, je sens bien que votre avis est le meilleur de tous, et le plus utile. Quand le Roi Yon aperçut que les Barons de son Conseil étaient d'accord pour qu'il rendit Regnault et ses frères au Roi Charlemagne, il poussa un grand soupir, et dit en lui-même: Hélas! Regnault, je suis bien changé pour vous et vos frères, il faudra nous quitter; vous y perdrez peut-être la vie, et moi l'honneur, mais je ne puis faire autrement; il dit ensuite: Seigneurs, je vois bien qu'il faut que je rende les quatre fils Aymon au Roi Charlemagne, car la plus grande partie de mes amis en sont d'accord, mais je serai réputé pour un traître tant que je vivrai. Les Barons sortirent du Conseil, et retour-

nèrent chacun dans leur Hôtel. Le Roi Yon étant sorti de la chambre, alla s'asseoir sur un banc et se mit à penser. Pendant qu'il réfléchissait, des larmes coulaient de ses yeux, tant il regrettait ces vaillans Chevaliers; il appela son Chapelain, et lui dit: écrivez une lettre de ma part au Roi Charlemagne; vous lui marquerez que je lui mande santé et honneur; que s'il veut laisser mon pays en paix, je lui promets qu'avant qu'il soit huit jours, il trouvera les quatre fils Aymon dans les plaines de Vaucouleurs, revêtus de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine, montés sur des mulets, et portant en leurs mains des roses; je les ferai accompagner par huit Comtes de mon Royaume; s'ils lui échappent, qu'il ne m'en blâme point. Le Chapelain monta dans sa chambre, et écrivit la lettre telle que le Roi lui avait dictée. Quand elle fut écrite et scellée, le Roi appela son Sénéchal, et lui dit: montez à cheval, allez à la tente du Roi qui est devant Montauban, saluez-le de ma part, et lui remettez cette lettre; vous lui direz que, s'il veut vivre en paix, j'agirai selon ses intentions, et que, s'il ne veut pas, je me défendrai. Le Sénéchal s'en retourna à son Hôtel, et monta à cheval; il passa à Toulouse, et emmena le Héraut du Roi Charlemagne avec lui; et quand ils fusent auprès de Montauban, ils trouvèrent le Roi Charlemagne dans sa tente: le Sénéchal y entra, et le salua de la part du Roi Yon; il lui présenta la lettre, en lui disant: Sire, le Roi Yon vous mande que, si vous voulez laisser son pays en paix, il tiendra toutes les promesses qu'il fait dans cette lettre. Charlemagne fut satisfait, quand, après avoir lu la lettre, il vit qu'elle contenait la trahison qu'il désirait le plus au monde, il dit au Sénéchal: votre Seigneur le Roi Yon parle bien: s'il fait ce qu'il mande, il sera mon ami, et je le défendrai contre tous ceux qui viendront l'attaquer. Sire, faites serment de ce que vous me dites: je vous le jure au nom de la Ste-Vierge et de St-Denis. Cela suffit, répondit le Sénéchal; alors Charlemagne appela son Chambellan, et lui dit: écrivez une lettre au Roi Yon, et marquez lui que s'il veut tenir sa parole, j'augmenterai sa Seigneurie de quatorze bons Châteaux. Je lui envoie quatre beaux manteaux d'écarlate pour les Chevaliers; quand ils seront dans les plaines de Vaucouleurs, c'est là que je les ferai tous pendre. Sire, dit le Chambellan, je vais exécuter vos ordres; alors il écrivit la lettre, que le Roi scella et remit au Sénéchal, en lui disant: vous remettrez cette lettre au Roi Yon, et vous le saluerez de ma part; ensuite il lui fit donner des marcs d'or et l'anneau qu'il avait au doigt. Quand le Sénéchal fut parti, le Roi fit venir Foulques de Morillon et Oger le Danois, et leur dit: Seigneurs, je vous ai fait venir pour vous dire mon secret; mais je veux que personne ne le sache que nous trois, jusqu'à ce qu'il soit accompli.

Sire, lui répondirent les Chevaliers, nous vous en feront notre serment auparavant. Seigneurs, dit le Roi, je l'accepte. Vous irez dans les plaines de Vaucouleurs, avec trois cents Chevaliers bien armés, vous y trouverez les quatre fils Aymon, et vous me les amènerez morts ou vifs. Sire, dit Oger le Danois, nous ne les avons jamais vus qu'en armes, comment pourrions-nous les reconnaître? Vous pourrez les reconnaître facilement, car chacun d'eux aura un

manteau d'écarlate fourré d'hermine, et aura une rose à la main. Sire, dit Oger, ces marques sont suffisantes, et nous ferons votre commandement. Ils sortirent secrètement de l'armée, et allèrent aux plaines de Vaucouleurs. Ils se mirent en embuscade dans un bois de sapins, en attendant que les quatre fils Aymon vinrent à Vaucouleurs. Grand Dieu! que Regnault et ses frères ne sont-ils instruits de cette trahison; au lieu de mulets, ils auraient monté de bons chevaux, et seraient armés de tous points. Quand Oger et Foulques furent embusqués, Foulques appela ses gens, et leur dit: Seigneurs, je déteste Regnault, qui a tué mon oncle, vous saurez que je suis venu avec vous pour m'en venger; le Roi Yon les a trahis, et il doit les livrer à Charlemagne, ils viendront ici sans autres armes que leurs épées; quand vous les verrez, il faudra montrer toute votre valeur et votre zèle à me servir. Quand le Roi Yon, qui était à Toulouse, eut reçu la lettre de Charlemagne, il appela son secrétaire Gendard, et lui dit: ouvrez cette lettre et lisez-la. Il l'ouvrit, et lut la trahison qu'elle contenait contre Regnault et ses frères.

Quand le secrétaire eut lu la lettre, il versa des larmes; le Roi Yon le voyant pleurer, lui dit de ne rien cacher du contenu de la lettre; alors il lui dit que Charlemagne lui mandait que, s'il voulait tenir sa parole, il augmenterait son hief de quatorze beaux Châteaux; il vous envoie quatre manteaux d'écarlate fourrés d'hermine, que vous donnerez aux quatre fils Aymon, ce qui servira à les faire reconnaître; car Charlemagne veut qu'on ne fasse mal qu'à eux, et il vous mande que ses gens sont en embuscade pour attendre les quatre fils Aymon, que vous devez leur livrer. Quand le Roi Yon eut entendu le contenu de la lettre, il manda aussitôt cent Chevaliers bien armés, monta à cheval, et partit pour Montauban; il fit loger ses gens dans le bourg, et alla au Palais. Quand sa sœur, épouse de Regnault, sut son arrivée, elle alla au-devant de lui; et le prenant par la main, elle voulut l'embrasser; mais il détourna son visage, lui disant qu'il avait mal aux dents: il commanda qu'on lui préparât un lit, parce qu'il avait besoin de repos. Il se coucha, et dit en lui-même: grand Dieu! que je suis malheureux de trahir si indignement des Chevaliers aussi généreux; leur perte est décidée si Dieu ne les secoure; je suis un véritable Judas: c'était ainsi qu'il formait des regrets. Regnault et ses frères revinrent de la chasse, où ils avaient pris quatre grands sangliers. Quand Regnault fut devant Montauban, il entendit le bruit des chevaux; il demanda à son domestique, sont-ce les gens du Roi Yon? Il était inutile qu'il vint, j'aurais bien été le trouver. Il appela son neveu, et lui dit de lui apporter son cor, puis dit à ses frères, prenez chacun le vôtre, et faisons fête à l'arrivée du Roi Yon; alors ils se mirent à sonner tous ensemble, et firent retentir le Château de Montauban. Le Roi se leva, et dit en lui-même: que j'ai donc bien mal agi contre ces Chevaliers, puis il s'en retourna coucher. Regnault et ses frères montèrent au Palais; quand il les vit venir, il leur tendit la main, et dit à Regnault: ne soyez pas surpris si je ne vous embrasse pas, c'est que je suis incommodé. Regnault lui dit:

Sire, on peut bien vous soulager ici, mes frères et moi nous vous procurerons tous les secours nécessaires. Je vous remercie, leur dit le Roi; il appela son Sénéchal, et lui dit: apportez-moi les manteaux d'écarlate; il les apporta aussitôt, et le Roi les leur fit remettre, et les pria de les porter à sa considération. Sire, dit Allard, nous les porterons; mais s'ils eussent su la trahison, ils ne les auraient pas mis. Quand chacun d'eux eut mis son manteau, le Roi les regarda, et se mit à pleurer: son Sénéchal était là, qui savait toute la trahison; mais il n'osait rien dire à cause du Roi. Regnault pria le Roi de manger, car il désirait bien le servir. Après le repas, le Roi prit Regnault par la main, et lui dit: Beau-frère et ami, j'ai un secret à vous dire; vous saurez que j'ai été à Monbodel, où j'ai parlé à Charlemagne, qui m'accusait de trahison, parce que vous êtes dans mon Royaume, dont j'ai présenté gage devant toute la compagnie; mais personne n'a été assez hardi pour me dédire. Nous avons eu plusieurs paroles ensemble, et à la fin nous avons déclaré la paix aux conditions suivantes; savoir: que vous irez demain aux plaines de Vaucouleurs, vous n'aurez pour armes que votre épée; vous monterez sur des mulets, et vous serez revêtus des manteaux que je vous ai donnés, et porterez chacun une rose à la main; je vous ferai accompagner par huit de mes Comtes, le plus honnêtement qu'il me sera possible. Vous y trouverez le Roi, le Duc de Bavière, Oger et les douze pairs de France: vous saluerez Charlemagne, lui baiserez les pieds, et il vous rendra toutes vos Seigneuries. Sire, répondit Regnault, je me méfie de Charlemagne, car il nous déteste. Ne craignez rien, lui répondit Yon, il en a fait serment en présence de toute sa baronnie. Sire, lui dit Regnault, nous suivrons votre conseil. Que dites-vous, reprit Allard? vous savez que Charlemagne a juré notre perte s'il pouvait nous prendre, et je suis surpris que vous accordiez à aller tout désarmé vous remettre entre ses mains; pour moi je n'irai pas sans armes. A Dieu ne plaise que je ne m'en rapporte pas au Roi Yon; alors il se tourna vers le Roi, et lui dit: Sire, nous irons, quoiqu'il en arrive, j'espère faire notre paix avec Charlemagne. Alors il prit congé du Roi, et alla dans sa chambre avec ses frères; l'épouse de Regnault voyant venir son mari, courut au-devant de lui, et l'embrassa. Regnault lui dit: je vous aime beaucoup, votre frère fait tout son possible pour nous procurer la paix avec Charlemagne: ce que n'ont pu faire Roland, Olivier et les douze Pairs de France. Alors la Dame lui dit: j'en remercie Dieu; mais dites-moi, je vous prie, où sera fait l'accord? Demain nous partons tous quatre aux plaines de Vaucouleurs, et là on fera la paix; mais il faut que nous y allions sans armes que nos épées, montés sur des mulets, et chacun une rose à la main, en signe de paix, et nous devons y trouver le Duc Naimes et les douze pairs de France, pour y recevoir nos sermens.

Quand son épouse l'eut entendu, elle lui dit: mon ami, si vous voulez m'en croire, vous n'irez pas, car les plaines de Vaucouleurs sont dangereuses, tâchez plutôt de parler à Charlemagne près de Montauban; vous paraîtrez devant lui, monté sur Bayard; vous di-

rez à Maugis de prendre avec lui trois mille Chevaliers bien armés, qui seront en embuscade sur le rivage, pour vous secourir dans le besoin, car je crains bien la trahison : ainsi je vous prie de prendre bien garde. Cette nuit j'ai songé que j'étais aux fenêtres d'un Palais, et j'ai vu sortir du bois mille sangliers qui vous tuaient, et que la tour de Montauban tombait par terre ; qu'il y vint un traître qui frappa Allard, et lui perça le bras : je vis ensuite deux Anges qui pendaient votre frère Richard à un pommier, alors il se mit à crier : à mon secours, mon frère Regnault ; vous y allâtes incontinent sur votre cheval Bayard ; mais il tomba sous vous, dont vous fûtes bien fâché ; ainsi je vous conseille de n'y point aller. Dame, lui répondit Regnault, taisez-vous, car je regarde pour fou celui qui croit aux songes. Allard dit qu'il n'irait point. Richard dit : il ne faut point y aller comme des poltrons, mais comme des vaillans Chevaliers, bien armés et bien montés, et que vous meniez votre cheval ; car, dans un besoin, il nous porterait tous les quatre. Parbleu, dit Regnault, dites tout ce qu'il vous plaira, j'irai, telle chose qu'il puisse m'en arriver. Il sortit de sa chambre, et alla trouver le Roi Yon, auquel il dit : Je vous dirai que mes frères ne veulent point venir avec moi, parce que nous ne menons point de chevaux ; voulez-vous nous donner la permission de mener chacun le nôtre ? Non pas, dit le Roi, Charlemagne vous redoute trop, d'ailleurs j'ai fait serment que vous n'y porteriez point d'armes, et que vous ne seriez point montés sur des chevaux ; si vous allez autrement, il croira que je veux le trahir ; il pourrait nous en coûter cher, et je vous conseille d'agir comme je vous l'ai dit. Il prit congé du Roi, et retourna en sa chambre, où il trouva sa femme et ses frères, qui lui demandèrent s'il monterait sur Bayard ? Il leur dit qu'il n'en avait pu obtenir la permission ; mais, dit-il, ne craignez rien, Le Roi Yon ne nous trahira pas ; il nous fera même conduire par huit des plus grands Comtes de son pays ; je n'ai jamais reconnu en lui de méchanceté. Sire, dirent ses frères, puisque cela vous fait plaisir, nous irons avec vous. Le lendemain Regnault se leva, et dit à ses frères : préparons-nous à partir, car Charlemagne ne sera pas content, s'il est plutôt que nous aux plaines de Vaucouleurs. Quand ils furent prêts, ils allèrent entendre la Messe, et à l'offertoire, Regnault et ses frères firent leurs offrandes ; après la Messe, ils montèrent sur des mulets, et partirent avec huit Comtes, qui savaient toute la trahison. On pouvait facilement reconnaître les quatre fils Aymon d'avec les autres, car ils étaient vêtus de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine, et portaient à la main des roses en signe de paix. Le Roi le vit partir avec douleur, car malgré sa trahison, il en avait pitié ; mais il n'avait agi que par mauvais conseil. Comme ils étaient en chemin pour aller à Vaucouleurs, Allard se mit à chanter une chanson ; ils chantèrent tous ensemble. Ces pauvres Chevaliers étaient gais et ne savaient pas qu'ils allaient à la mort. Regnault allait derrière eux tête baissée, et il les écoutait chanter ; il éleva tristement les mains au Ciel, et dit : Grand Dieu ! qui avez préservé Daniel dans la fosse aux lions, et délivré Jonas du ventre de la baleine, préservez-moi, s'il vous plaît, de

mort et d'emprisonnement, ainsi que mes frères, car je ne sais pas où nous allons : il me semble que nous encourons un grand danger. Quand il eut fini sa prière, il se mit à répandre des larmes, tant il craignait de causer le malheur de ses frères. Allard voyant pleurer son frère, lui dit : Qu'avez-vous ? je ne vous ai jamais vu si triste. Regnault lui répondit : c'est aujourd'hui que nous devons faire la paix avec Charlemagne ; c'est à cause de cela qu'il faut être gai ; marchez et chantez avec nous ; très-volontiers, répondit Regnault.

Lors Regnault commença à chanter si bien, que c'était plaisir de l'entendre ; ses frères allaient au petit pas en parlant de ce qu'ils deviendraient dans les plaines de Vaucouleurs. La situation de la plaine où ils devaient s'arrêter était telle, qu'elle était environnée de quatre forêts très-épaisses, dont la moindre était d'une journée de chemin, et de quatre rivières très-profondes, nommées Gironde, Dordogne, Noire et Balançon ; il n'y avait point d'habitations à plus de dix lieues, c'est pourquoi la trahison avait été ordonnée dans ces lieux ; il y avait quatre chemins, dont l'un allait en France, l'autre en Espagne, un autre en Galice, et le quatrième en Gascogne ; il y avait cinq cents hommes dans chaque pour prendre Regnault.

Quand les quatre frères et les huit Comtes furent arrivés dans la plaine, Oger les aperçut le premier, et dit à ses gens : Seigneurs, vous savez que Regnault est mon cousin, je vous prie de ne lui faire aucun mal, ainsi qu'à ses frères. Regnault et ses frères descendirent dans la vallée, et furent surpris de n'y trouver personne. Allard appela son frère Richard, et lui dit : Frère, nous sommes trahis, je crains que ce ne soit Regnault ; je n'ai jamais eu si peur, dit Richard ; il dit ensuite à Regnault : qu'attendons-nous, puisque nous n'avons trouvé personne ; s'il y avait ici vingt Chavaliers armés, ils nous emmeneraient comme des bêtes ; vous ne voulûtes pas croire ce que nous dûmes à Montauban, je crains bien que nous n'ayons sujet de nous en repentir. Si mon cousin Maugis était avec nous, et que nous eussions votre cheval Bayard, nous ne craindrions pas la puissance de Charlemagne. Partons, ce serait une folie de rester ici, je vois bien que le Roi Yon nous a trahis. Comme ils se disposaient à partir, Regnault aperçut mille Chevaliers qui venaient à leur rencontre ; à leur tête était Foulques de Morillon, l'écu au col et la lance baissée. Regnault le reconnut, et dit : Ah Dieu ! que deviendrons-nous ? il faudra périr en ce lieu. Allard lui demanda ce qu'il avait ? Regnault lui répondit : ne voyez-vous pas Foulques de Morillon qui vient pour nous tuer. Allard l'ayant aperçu, dit à ses frères Guichard et Richard : c'est aujourd'hui notre dernier jour, je vois que Regnault nous a trahis, je n'aurais jamais pensé qu'il eût été capable d'une action aussi noire.

Vous Regnault, notre frère, nous avoir trahis ! Richard, dit Allard, tirez votre épée du fourreau ; il faut que le traître périsse avec nous : alors ils mirent l'épée à la main, et coururent sur Regnault pour le tuer ; mais il se mit à rire au lieu de se défendre. A quoi pensais-je donc, dit alors Richard ? Non, je ne tuerais pas mon frère pour tout l'or du monde. Allard et Richard dirent alors à Regnault,

nous sommes tous frères, ainsi vous nous direz d'où vient cette trahison; frères, leur répondit Regnault, je vous plains plus que moi: je vous ai amenés ici malgré vous, car si je vous eussent cru, ce malheur ne serait point; mais j'espère que Dieu nous fera la grâce de nous en retourner, recommandons-nous à lui, et pensons à nous bien défendre. Frère, dit Richard, nous aiderez-vous? n'en doutez pas, répondit Regnault, et il se tourna vers les Comtes, et leur dit: Seigneurs, le Roi Yon vous a ordonné de venir avec nous pour notre sûreté; ainsi j'espère que vous nous aiderez. Regnault, répondit le Comte d'Anjou, nous n'avons plus que faire ici; traîtres, dit Regnault, je vous trancherai la tête à tous.

Qu'attendez-vous, dit Allard? il faut les faire périr ces misérables; Regnault mit alors l'épée à la main, et trancha la tête au Comte d'Anjou; il le méritait bien, car c'était lui qui avait conseillé la trahison; les autres prirent aussitôt la fuite, et Regnault ne put les poursuivre, parce que son mulet ne pouvait le porter. Il mit pied à terre, et dit: Ah! Bayard, mon bon cheval, que ne suis-je sur toi et bien armé, je vengerais ma mort avant de mourir. Guichard lui dit: frère, voici nos ennemis, montons sur ce rocher, nous y serons mieux en défense.

Vous avez raison, dit Regnault; il dit ensuite à ses frères: puisque nous ne pouvons échapper, il faut au moins mourir glorieusement, nous ferons tout notre possible, lui répondirent ses frères, ils embrassèrent Regnault, et chacun d'eux releva son manteau sous son bras, et mit l'épée à la main.

Foulques de Morillon les voyant venir si hardiment, quoique sans armes, et sur des mulets, en fut surpris, et leur dit: Vous venez donc chercher la mort, je vous assure que le Roi Yon vous a trahi. C'est maintenant que la mort de Berthelot sera vengée: toutes vos raisons ne vous serviront de rien; car si vous feignez de vous défendre, je vous ferai mourir sur-le-champ. Regnault lui répondit: ne vous attendez pas que je me rendrai vif à vous ni à Charlemagne; car si je puis vous atteindre, je vous abattrai la tête.

Si vous voulez agir en brave Gentilhomme, vous nous laisserez aller; nous serons fidèles au Roi Charlemagne, et je vous donnerai le château de Montauban; et si Charlemagne veut vous faire la guerre, nous vous aiderons, avec quatre cents Chevaliers. Si vous voulez ne pas passer pour traître, choisissez vingt de vos meilleurs Chevaliers, et qu'ils soient montés sur de bons chevaux, nous combattrons avec eux, et leur pardonnerons volontiers notre mort; mais si nous remportons la victoire, vous nous laisserez retourner dans notre Château de Montauban. Parbleu, dit Foulques, tout ce que vous dites ne vous servira de rien; car j'aurais donné mille mares d'or pour vous avoir trouvé. Votre cousin Mangis est maintenant bien loin de vous, ainsi que de vos gens, vous ne pourrez pas être secourus. Tous mes gens ont promis de vous rendre à Charlemagne: Regnault lui dit: Puisque vous ne voulez pas avoir pitié de nous, nous passerions pour des lâches si nous ne combattions jusqu'à la mort. Allard, voyant qu'il fallait combattre, dit à Regnault: comment nous rangerons-

gerons-nous pour combattre? Regnault lui répondit: montons deax à deax, vous et Guichard serez derrière, Richard et moi seront devant. Il faut aujourd'hui nous distinguer; ce n'est qu'à ce prix que nous pourrons échapper. Cher frère, lui dirent ses frères, nous nous étions bien trompés de croire que vous voulussiez nous trahir. Je ne crains rien, dit Guichard, puisque notre frère Regnault est avec nous; tant qu'il vivra nous nous défendrons, et dès qu'il sera mort, je ne demande plus à vivre. Les quatre fils Aymon s'assemblèrent donc pour combattre contre trois cents Chevaliers et ne furent pas vaincus, quoiqu'ils ne fussent que quatre; mais ils montrèrent tout leur courage. Quand Foulques vit venir Regnault, il baissa sa lance et blessa Regnault à la cuisse, dont il tomba. Allard, voyant ce coup, s'écria à ses frères: nous allons perdre Regnault, notre seule espérance.

Nous ne pourrons échapper à la mort ou à la prison, puisque nous perdons notre défenseur. Regnault l'entendant parler ainsi, lui dit: ame faible, que dites-vous? je n'ai aucun mal, grâce à Dieu, et je me vengerai avant de mourir. Il se leva et arracha avec beaucoup de douleur la lance qui était dans sa cuisse, puis il mit l'épée à la main et dit à Foulques: si vous êtes libre, descendez de cheval, et vous verrez ce que vaut mon épée. Foulques se tourna fièrement vers Regnault, pensant le frapper sur la tête, mais il évita ce coup et courut sur Foulques, à qui il donna un si grand coup, qu'il l'étendit mort à ses pieds. Ah! traître, lui dit Regnault, puisse ton ame périr avec ton corps. Regnault prit le cheval de Foulques, monta dessus, prit sa lance, et dit à ses frères: soyez certains que tant que je serai en vie, vous n'aurez aucun mal. Les Français peuvent dire qu'ils ont en moi un bon voisin. Quand Regnault fut à cheval, il baissa sa lance et courut sur Auguenon, qu'il fit périr. Il tua un Baron, quatre Comtes, trois Ducs et onze Chevaliers, il cria ensuite Montauban; puis regardant autour de lui, il ne vit point ses frères, dont il fut bien surpris. Hélas! dit-il, où sont mes frères, nous ne pourrons jamais nous rallier.

Alors il aperçut Allard qui avait gagné un cheval, un écu et une lance, car il avait tué un Chevalier. Il était blessé, et amenait son frère avec lui. Quand ils furent rassemblés, ils coururent si fort sur les Français, qu'aucun n'osait les attendre, car ils détruisaient tout. Les Français voyant cela, dirent: ceci est surnaturel, ce ne sont pas des Chevaliers, mais des diables; nous les attaquons devant et derrière, et ils résistent encore long-temps; ils nous feront un grand dommage. Alors ils coururent sur les quatre fils Aymon, qu'ils séparèrent; mais Regnault sortit de la foule avec Allard; Richard se sauva sur le rocher; pour Guichard, il demeura seul, car les Français avaient tué son mulet sous lui, et il fut contraint de se rendre prisonnier; ils lui lièrent les mains et le mirent sur un cheval, où il perdit beaucoup de sang par les blessures qu'il avait reçues. Quand Regnault vit qu'on emmenait son frère, il dit à Allard: que ferons-nous? on emmène notre frère; si nous le laissons emmener, nous serons méprisés. Ils sortent en grand nombre, répondit Allard. Grand Dieu! dit Regnault, si le Roi fait

prendre mon frère au pied de Montfaucon, je n'oserai le secourir ? Allard lui dit : allez devant et je vous suivrai. Regnault partit aussitôt comme un lion, et se fit faire passage à travers les rangs ; et quand il fut passé auprès de ceux qui emmenaient son frère, il dit : malheureux, laissez ce Chevalier, vous n'êtes pas digne de le toucher. Quand ceux qui l'environnaient virent Regnault, ils en eurent si peur qu'ils prirent la fuite et laissèrent Guichard. Regnault dit aussitôt à Allard : allez délier notre frère Guichard, et le faites monter sur un cheval ; donnez-lui une lance et suivez-moi. Frère, dit Allard, j'irai où vous voudrez, mais si nous partons une fois, nous ne pourrons jamais nous rallier, alors ils s'en vinrent vers Guichard, le délièrent et partirent pour combattre. Guichard était le plus vaillant après Regnault ; mais on avait tué son mulet, et il était si blessé, qu'il ne pouvait se défendre. Il avait tué cinq Comtes et quatorze Chevaliers ; il était si excédé, qu'il fut obligé de se coucher contre le rocher. Alors vint Gérard de Vauvert, cousin de Foulques de Morillon, qui avait promis de venger la mort de son cousin ; il vint vers le rocher, et y trouvant Richard, il piqua son cheval et baissa sa lance, dont il frappa Richard, et lui fit une blessure si large, que ses boyaux lui sortaient du corps. Il se mit à crier : les quatre fils Aymon sont partis, car j'ai tué Richard, qui était le plus hardi Chevalier ; si Dieu me secoure, je prendrai les autres, et le Roi les fera pendre à Montfaucon, dès qu'il les tiendra. Richard, malgré ce coup, se leva et vint contre Gérard, et lui dit : traître, vous me paierez le mal que vous m'avez fait, et il ne sera pas reproché à Regnault que l'on ait tué son frère sans que sa mort ait été vengée ; il frappa alors Gérard et l'étendit à ses pieds. Il lui dit ensuite : vantez vous à présent que vous avez tué un des quatre fils Aymon. Comme il était épuisé de faiblesse, il tomba par terre et commença à regretter ses frères, en disant : Mes frères, je ne vous verrai plus, et vous Roi Yon, vous nous avez trahis et vendus à Charlemagne. Il s'écria ensuite : grand Dieu ! secourez mes frères ; je ne sais où ils sont et ne puis les secourir, car je suis prêt d'expirer. Les autres frères combattaient fort contre leurs ennemis ; mais leur courage eût été de bien peu de valeur s'il n'eussent été au détroit d'un rocher, où on ne pouvait les attaquer que par devant. Quand ils furent-là, Regnault dit à Allard, qu'est devenu mon frère Richard ? Il y a long-temps que je ne l'ai vu, je voudrais en avoir des nouvelles. Frère, dit Allard, si vous voulez m'en croire, vous n'irez pas ; s'il est mort, que Dieu lui fasse pardon, nous ne pouvons l'aider ; je crois même que nous périrons avant ce soir. Ah ! dit Regnault, faut-il donc abandonner notre frère Richard ? Je veux en savoir des nouvelles, quand je devrais y aller seul. Frère, dit Allard, si nous quittons ce poste, jamais nous ne nous reverrons : néanmoins je le trouverai mort ou vif : alors il alla de l'autre côté du rocher. Quand ceux qui avaient chassé Richard virent venir Regnault et ses frères, ils prirent la fuite ; alors Regnault trouva son frère Richard qui tenait ses boyaux dans ses mains, avec beaucoup de Chevaliers qu'il avait tués. Regnault le voyant ainsi blessé, l'embrassa tendre-

ment, et lui dit : quel malheur de mourir à votre âge : si vous eussiez vécu, jamais Roland ni Olivier ne nous eussent valu en chevalerie. Hélas ! de quatre frères que nous étions, nous ne restons que trois, beaucoup moins courageux, car nous sommes blessés et fatigués.

A Dieu plaise, puisque vous êtes prêt d'expirer, que je puisse venger votre mort ; c'est mon envie, je le ferai si je le puis. Comme il regrettait son frère Richard, il vit venir ses deux autres frères, qui lui dirent : frère, que faites-vous ici ? Remontez et venez nous aider, autrement nous sommes en danger de périr. Quand Richard entendit parler Allard, il dit à Regnault : que faites-vous ici ? Voyez ce rocher, si nous pouvions monter dessus, je crois que nous ne craindrions pas nos ennemis ; car il n'est pas que notre cousin Maugis ne sache notre affaire. Frère, dit Regnault, plutôt à Dieu que nous fussions auprès de lui ; mais, dites-moi, pensez-vous en guérir ? Oui, dit-il, si vous échappez, mais autrement non ; car je pourrais mourir de chagrin. Quand Regnault l'entendit, il fut content, et dit à Allard : prenez votre frère sur votre écu, et le portez sur le rocher, Guichard et moi vous feront jour. Quand ils furent parvenus au rocher, Regnault montra beaucoup d'intrépidité, car il tua trente Chevaliers, et il combattait en désespéré. Allard mit Richard à terre, puis il se mit en défense. Tandis qu'ils se défendaient, Oger arriva avec Morgon d'Afrique, Cusmar et trois mille Chevaliers, qui crièrent à Regnault : Vassal, vous périrez ; vous avez juré notre mort, c'est aujourd'hui que vous mourrez : vous fîtes bien simple de croire le Roi Yon, car il vous a vendus à Charlemagne. Quand Allard vit tant de gens, il fut étonné, et dit à Guichard : combien voiez-vous de gens pour combattre quatre Chevaliers ; si nous étions cinq cents Chevaliers, il n'en échapperait pas un, car ils sont en grande quantité. Si Dieu ne nous aide, dit Guichard, nous sommes morts. Richard dit : c'est un grand dommage si mon frère Regnault venait à périr. Allard et Guichard allèrent ensuite vers Regnault, et l'embrassèrent, en disant : mon frère, faites-nous le plaisir d'aller à Montauban prendre Bayard, et amenez votre cousin Maugis, et vous pourrez nous secourir. Frère, dit-il, j'aimerais mieux périr qu'il fut dit que je vous abandonne, que Dieu nous préserve de ce danger. Comme Regnault parlait à ses frères, le Comte Cusmar commença à crier : Regnault, voulez-vous vous rendre où vous défendre ? Vraiment, dit-il, vous avez tort, je ne me rendrai jamais, car j'aime mieux mourir comme un brave Chevalier, que d'être pendu comme un larron. Seigneurs, dit Cusmar, attaquons-les, ils ne pourront long-temps résister. Seigneurs, dit Oger, vous pouvez les combattre, mais je ne les ferai pas mourir ; ce sont mes cousins, tâchez de les détruire sans que j'y paraisse. Les Français dirent, nous les assiègerons. Oger se retira derrière et gémit sur Regnault et ses frères ; il disait en lui-même : mes chers cousins, ce serait dommage que vous périissiez. Il faut que je vous voie périr sans pouvoir vous défendre, car j'en ai fait le serment. Il y avait devant le rocher quatre Comtes qui devaient atta-

quer les quatre fils Aymon ; mais Regnault se défendait de tous côtés, car Allard était blessé d'un dard qui lui avait percé la cuisse ; il avait perdu tant de sang qu'il tomba par terre. Alors il s'écria : rendons-nous, car Richard et moi ne pouvons plus vous aider. Frère, dit Regnault, vous montrez bien que vous êtes faible ; vous savez que, si nous étions entre les mains de Charlemagne, il nous ferait pendre : ainsi il est nécessaire de nous aider les uns les autres, autrement on dirait que nous sommes bâtarde. Vous avez raison, dit Allard, mais vous ne sauriez croire comme je suis faible. Je vous défendrai de tout mon pouvoir, lui dit Regnault. Richard entendant la dispute de ceux qui étaient contre le rocher, dit : frère, coupez de ma chemise et ceignez moi, afin que mes boyaux ne sortent de mon corps, et je me mettrai en défense avec vous. Regnault dit alors : voilà un brave Chevalier. Allard, satisfait de cette réponse, dit à Oger : cousin, que faites-vous à votre famille, ne devriez-vous pas nous secourir ? Oger lui répondit qu'il lui ferait tout le bien imaginable. Oger s'approcha du rocher et dit à ceux qui l'assiégeaient, retirez-vous en arrière, jusqu'à ce que j'aie vu s'ils veulent se rendre, car il vaut mieux les avoir vifs que morts. Alors les Français se retirèrent, et Oger le Danois approcha du rocher et dit aux quatre fils Aymon : cousins, reposez-vous un peu, et amassez des pierres pour vous défendre, car le Roi vous fera pendre s'il peut vous tenir. Si Maugis le sait il viendra vous secourir, et vous pourrez vous échapper. Cousin, dit Allard, vous devriez nous défendre vous-même. Oger leur dit : je n'en suis pas cause, je l'ai promis à Charlemagne. Après avoir bandé leurs plaies, ils se reposèrent. Alors Regnault alla vers le rocher ramasser des pierres ; il en fit un amas où étaient ses frères. Quand les Français virent qu'Oger demeurait si long-temps, ils lui crièrent : dites-nous donc s'ils veulent se rendre ? Non, dit Oger, ils veulent se défendre jusqu'à la mort. Attaquons-les, dirent les Français. Je vous promets, dit Oger, que je les défendrai de toute ma force. Le Comte dit : nous vous commandons, de par le Roi, de venir en bataille contre eux, comme vous l'avez promis. Seigneurs, dit Oger, vous savez qu'ils sont mes cousins, retirons-nous et laissons-les en paix, j'aime mieux qu'il m'en coûte. Nous n'en ferons rien, dirent les Français, car nous les rendrons prisonniers au Roi, qui en disposera à sa volonté : nous lui dirons ce que vous leur avez fait, et il vous en saura mauvais gré. Oger leur dit : s'il y a quelqu'un de vous assez hardi pour prendre les quatre fils Aymon, je fais le serment que je lui trancherai la tête ; mais ils lui répondirent que, quand ils les auraient pris, ils verraient qui les leur ôterait. Ils attaquèrent le rocher. Regnault les voyant venir, s'écria : Ah ! cousin Maugis, que ne savez-vous notre embarras, vous viendriez nous secourir ? Que j'ai donc eu tort de ne pas vous parler avant de partir ; hélas ! Bayard, si j'étais monté sur toi, je ne serais point sur ce rocher. Les Français attaquèrent le rocher, et sans Regnault ses frères auraient été pris ; Oger, voyant ses cousins si maltraités, pleura, ne pouvant les secourir.

CHAPITRE XIV.

Comme, après que Gendard, secrétaire du Roi Yon, eut déclaré à Maugis la trahison faite par le Roi Yon, ayant lu les lettres de Charlemagne, et écrit la réponse que le Roi Yon avait faite, Maugis mena tant de secours à Regnault et ses frères, qu'il les retira du danger.

QUAND Gendard, qui était secrétaire du Roi Yon, vit que Regnault et ses frères allaient à leur mort, il en eut pitié et en était fâché, pour deux causes ; la première, parce que son maître avait fait une trahison ; l'autre, par rapport à la perte de ces vaillans Chevaliers. Maugis vint et le trouva qu'il pleurait. Gendard lui dit : votre affaire va mal, car si Dieu ne secoure pas Regnault et ses frères, vous pourrez les perdre, car le Roi Yon les a trahis. Quand Maugis entendit ces paroles, il dit : je pense que Regnault et ses frères sont morts. Vous avez raison, dit Gendard, car la lettre dit qu'Oger et Foulques se sont embusqués dans la vallée de Vaucouleurs, avec dix mille Chevaliers. Regnault et ses frères y sont allés tout désarmés, par le conseil du Roi Yon, pourquoi ils ne pourront s'empêcher d'être pris. Quand Maugis l'entendit, il voulut se tuer. Gendard l'en empêcha, en disant : ne faites pas une action si indigne ; pensez à votre ame, montez à cheval et menez avec vous tous vos gens dans la vallée de Vaucouleurs, et vous tâcherez de les secourir.

Maugis s'écria : Ah ! Regnault, noble Chevalier, quel dommage de vous perdre ! Alors, sans rien dire au Roi Yon, ni à la femme de Regnault, il fit avertir que tous ceux qui pouvaient porter les armes, songeassent à se préparer pour le suivre ; il monta sur Bayard, et avait très-bonne mine, car c'était un des plus vaillans Chevaliers de son temps. Ils sortirent de Montauban, au nombre de cinq mille et deux mille sept cents archers, tous déterminés à bien combattre. Regnault se défendait sur le rocher, il vit venir son cousin Maugis, monté sur Bayard, qui courait comme un cerf : il tressaillit de joie, et dit à ses frères : ne craignons rien, voici notre cousin Maugis qui vient nous secourir. Frère, dit Allard, est-il vrai qu'on vient nous secourir ? Oui, lui répondit Regnault. Je ne me plains plus, dit Allard. Richard, qui était à terre, entendant le bruit des chevaux, fit tous ses efforts pour se mettre sur son séant, il dit ensuite à Regnault : il me semble que j'ai entendu nommer Maugis, qui nous amène toute l'armée de Montauban. Montrez-le moi, dit Richard. Regnault le prit et le leva. Alors il dit qu'il se sentait un peu mieux. Regnault dit ensuite : que ferons-nous ? Si les Français aperçoivent l'arrivée de Maugis, ils s'enfuiront, et je ne voudrais pas qu'ils s'en allassent sans m'être vengé. Descendons au pied du rocher et commençons le combat, Maugis arrivera pendant ce temps, et ils ne pourront nous échapper. Richard resta sur le rocher, car il était extrêmement blessé. Quand les Français les virent, ils se dirent

les uns aux autres : voic les quatre fils Aymon qui se viennent rendre prisonniers ; ne les tuons point , mais prenons-les , et nous les conduirons à Charlemagne. Ils dirent ensuite à Regnault : si vous vous rendez de bon cœur , nous prierons Charlemagne de vous pardonner. Quand Oger les entendit ainsi parler , il pensa qu'ils voulaient se rendre ; il alla contre le rocher , et dit à Regnault et à ses frères : vous avez eu tort d'avoir quitté le rocher , qui était l'endroit le plus sûr pour votre vie. Nous ne sommes pas si fous que vous pensez , lui répondit Regnault ; mais je veux que vous fuyez avant qu'il soit peu. Pendant qu'ils parlaient , Oger vit venir Maugis , monté sur Bayard , à la tête d'une armée assez considérable , ce qui lui fit dire : il faudrait que nous fussions cent mille pour pouvoir les combattre. Maugis arriva , et ayant aperçu Oger , il lui dit : vous êtes bien fou d'être venu ici pour commettre une trahison ; vous ne le deviez pas faire , ils sont vos parens , et je suis surpris que vous y consentiez. Alors il courut contre Oger et lui fit une grande plaie. Quand Oger sentit le coup , il en fut irrité et voulut courir sur Maugis , mais il ne put , car Bayard sentant son maître , courut vers lui. Alors Maugis descendit et fut embrasser Regnault , Allard et Guichard , et demanda où était Richard. Cousin , lui répondit Regnault , il est si blessé , que je ne sais s'il en peut revenir. Alors il s'arma et monta sur Bayard , ayant l'écu au cou et la lance à la main ; il dit à ses frères : armez-vous , nous avons tué secours. Regnault courut contre Oger et le désarma ; il prit ensuite le cheval , et dit à Oger : vous avez bien mal agi pour un parent , ainsi défiez-vous de moi comme nous ferons de vous.

Maugis courut alors contre Cusnard , et le frappa si fort sur son écu , qu'il le renversa mort ; il mit ensuite l'épée à la main et tua un Chevalier , nommé Alard , puis cria Moutauban : ils crièrent tous , tombons sur les Français , ils font bien voir leur lâcheté en attaquant quatre Chevaliers désarmés. Le combat devint terrible , et les Français furent défaits. Voyant le dommage que Regnault et ses gens leur avaient fait , ils se retirèrent avec Oger vers la rivière de Dordogne. Oger la passa à la nage sur son cheval ; quand il fut passé , il mit pied à terre , et Regnault le voyant là , lui dit en se moquant de lui , vous faites le pêcheur , et je vous propose un parti ; passez de mon côté , ou je passerai du vôtre ; si vous passez ici , je vous réponds de mes gens , répondez-moi de même des gens de Charlemagne , et j'irai jouter avec vous. Il lui dit ensuite : malheureux ! vous avez faussé votre foi à Charlemagne , car vous fuyez , et nous laissez pour gages Foulques , le Comte Cusnard et quatre cents Chevaliers du Roi. Les Français furent bien surpris d'entendre Regnault parler ainsi à Oger , et lui dirent : vous êtes payé de votre honte , car si vous eussiez fait comme nous , nous aurions pris les quatre fils Aymon.

Quand Oger se vit ainsi méprisé de part et d'autre , il devint triste , et les gens de Charlemagne le laissèrent sur les bords de la Dordogne ; il n'y resta que deux hommes avec lui. Se voyant ainsi abandonné , il dit en lui-même : j'ai bien mérité ce qui m'arrive aujourd'hui. Il

est bien vrai qu'on est souvent blâmé de bien agir ; il dit ensuite à Regnault : méchant homme , vous me blâmez à tort , car sans moi vous seriez perdu. Vous m'appellez traître et vous m'avez trahi. Si je n'en craignais point d'autre que vous , je serais bientôt sur votre bord. Regnault lui répondit : vous parlez comme il vous plaît , mais vous ne ferez rien de tout ce que vous dites. Je le ferai , dit Oger ; alors il piqua son cheval , passa la rivière , et tout mouillé qu'il était , il se préparait à combattre.

Regnault en eut pitié , et lui dit : je ne veux point jouter , retournez. Vous vous moquez de moi , lui dit Oger , vous m'appellez traître devant plusieurs Chevaliers , et si je m'en retournaient ainsi , on pourrait dire au Roi que je l'ai trahi. Ma lance est encore entière , il serait honteux pour moi de ne pas la briser sur l'un de vous. Regnault lui dit en colère : je vous défie , prenez garde à moi. Ils coururent l'un contre l'autre si rudement , qu'ils brisèrent leurs lances et tombèrent tous deux blessés , ils se relevèrent et mirent l'épée à la main. Les chevaux voyant leurs maîtres qui se battaient , coururent l'un contre l'autre , et commencèrent à se mordre et à ruer. Oger , qui savait que Bayard était le plus fort , courut pour secourir le sien ; mais Regnault lui dit : qu'allez-vous faire ? ce n'est point avec mon cheval que vous devez combattre , et aussitôt lui donna un si grand coup qu'il le blessa à la cuisse et le renversa par terre. Il en serait mort si l'écu de Regnault ne lui eût pas tourné dans la main. Il lui dit après l'avoir frappé : Oger , laissez aller Bayard , vous en avez assez de me répondre. Oger revint vers Regnault l'épée à la main , et lui dit : quand j'allai en Allemagne , Roland et Olivier essayèrent leurs épées au perron , et je frappai après vous pour vous essayer dont en tranchâtes un demi-pied , et vous brisai , dont je fus bien fâché ; mais pour votre courage , je vous fis redoubler , et pour cela on vous nomme Courtain. Oger lui donna un coup sur le casque et le fit chanceler , et lui dit : je vous ai rendu ce que vous m'avez donné , ainsi nous sommes égaux. Voulez-vous recommencer ? C'est ce que je désire , répondit Regnault. Ils combattirent de nouveau , mais Allard , Guichard et Maugis arrivèrent avec leurs gens. Oger les voyant venir , passa la rivière , et quand il fut descendu , il se trouva sans selle. Regnault voyant Broisard sans selle , dit à Oger : cousin , venez chercher votre selle ; il serait bien honteux de vous en retourner ainsi. Remerciez Dieu de ce que vous n'avez pas fait pis , car si vous eussiez resté , je vous aurais mis en lieu de sûreté. Regnault , dit-il , vous me menacez de loin ; je sais bien que , sans vos gens qui vous ont secouru , je vous aurais mené prisonnier à Charlemagne. Regnault lui dit : vous avez fait voir votre valeur en passant la rivière pour venir combattre ; si vous voulez m'attendre , je passerai et nous recommencerons. Oui , dit Oger , et si vous le faites , je vous estimerai pour le plus vaillant Chevalier du monde. Regnault voulait se mettre à traverser la rivière pour aller combattre ; mais Allard et Maugis l'en empêchèrent , en lui disant : frère , que voulez-vous ? vous outragez trop ceux qui vous ont fait du bien ; vous savez que sans Oger nous serions

morts, et que le secours de Maugis serait devenu inutile. Laissez Oger en paix ; car c'est un excellent Chevalier. Allard dit à Oger : cousin, allez-vous en ; il dit ensuite à Regnault : cher frère, je suis d'avis que nous retournions vers le rocher pour savoir ce que fait notre frère Richard. Regnault dit Oger, vous nous avez vaincu ; mais nous revicndrons sur vous avec un si grand nombre de gens, que nous vous prendrons.

Nous avons, répondit Regnault, un Château où nous vous attendrons ; jusqu'ici la perte est de votre côté, et vous ne porterez pas de bonnes nouvelles au Roi. Oger s'en retourna vers ses gens, qui l'avaient quitté, et vint vers la tente du Roi. Quand Roland et Olivier virent Oger ainsi blessé, ils pensèrent que Regnault et ses frères étaient pris ; alors ils appelèrent le Duc Naimés, Salomon, Richard de Normandie, le Comte Guidelon. Quand ils furent tous assemblés, ils dirent entre eux : que serons-nous ? Si le Roi fait pendre les quatre fils Aymon, nos cousins, nous serons tous déshonorés.

Quand Charlemagne vit Oger, il lui demanda : où sont les quatre fils Aymon, les avez-vous pris ou tués ? Sire, dit Oger, je crois qu'il est impossible de les prendre, car ce sont les meilleurs Chevaliers du monde. Nous les avons trouvés tous les quatre aux plaines de Vaucouleurs ; ils étaient vêtus de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine, montés sur des malets et portaient des roses à la main. Le Roi You vous a bien tenu sa promesse, ils ont trouvé des lances et des écus, et quand Regnault eut gagné un cheval, il tua Foulques, après quoi il se retrancha vers un Rocher, où il se défendit long-temps avec ses frères. Ils auraient tous été tués, si Maugis leur cousin ne les eût secourus, en venant à la tête de cinq mille Chevaliers, qui nous ont tous vaincus et ont tué le Comte Cusnard. Ils sont donc échappés, dit Charlemagne ? Oui, dit Oger ; le Roi en fut bien fâché, et dit : je ne pourrai donc jamais me venger de ces quatre misérables Chevaliers. Oger lui dit ensuite : Regnault m'a donné un coup si terrible, que le bout de mon casque en est tombé, et je me suis échappé de ses mains : de trois mille Chevaliers que nous étions, il n'en est resté que trois cents. Quand Roland l'entendit, il en fut irrité, et lui dit : Oger, vous avez bien mal fait, et il n'y a aucun Chevalier qui n'eût mieux fait que vous ; vous les avez voulu épargner, parce qu'ils sont vos cousins : il faut que le Roi soit bon pour ne pas vous en punir. Oger se voyant ainsi repris, répondit à Roland : vous mentez, et je ne suis pas tel que vous le dites, car je ne voudrais pas commettre une trahison pour tout l'or du monde. Je suis prêt de vous prouver corps pour corps, que jamais ma parenté ni moi n'ont rien fait contre le Roi. Sachez que je suis de très-noble famille ; Gérard de Roussillon était mon oncle, et m'a élevé dès mon enfance, Deon de Nanteuil et le Duc Beuves d'Aigremont étaient mes oncles, et Geoffroi de Danemarck était mon père ; l'archevêque Turpin était mon parent, et je suis de la famille de Richard de Normandie et des quatre fils Aymon. Vous, Roland, dites-nous maintenant quelle est votre famille ? Je vous ferai voir ensuite, l'épée à la main, si je suis honnête

ou non. Roland, irrité de ce que lui avait dit Oger, s'avança pour le frapper ; mais il mit l'épée à la main et dit à Roland : ne soyez pas si hardi de mettre la main sur moi, car je vous jure que je vous trancherai la tête si vous y venez. Le Roi voyant les Chevaliers si émus, en fut irrité. Le Duc Naimés et le Comte Emery dirent à Roland : que pensez-vous faire ? cela n'est pas comme vous le dites, car Oger n'est pas content, et sans le Roi il en serait autrement. Oger est un noble Chevalier, nous sommes surpris comme le Roi souffre tant d'orgueil de votre part ; mais nous ne le souffrirons pas. Le Roi fut fâché de cette querelle, et dit : Roland, demeurez tranquille, je saurai demain comme Oger se sera comporté. Sire, dit Oger, je le veux bien, il n'y a personne assez hardi en France pour m'accuser de trahison, et je suis prêt à combattre contre lui, je me souviendrai des paroles que Roland a avancées contre moi, et je lui promets qu'en tel endroit que je le trouve, je saurai lui en rendre la récompense. Roland s'est trop pressé de me menacer qu'il me frapperait, sans que je lui en eusse donné sujet ; mais qu'il apprenne que, s'il voyait Regnault monté sur Bayard, il ne le traiterait pas de lâche et n'oserait l'attendre. Roland lui dit : certainement, vous lui donnez assez d'éloges : plaise à Dieu que je puisse le rencontrer monté sur Bayard et tout armé, pour savoir s'il est aussi vaillant que vous le dites.

CHAPITRE XV.

Comme, après la défitte des Français par Maugis, le Roi You fut pris par Roland, étant en habit de moine.

Après que Regnault et ses frères eurent détruit les Français, ils retournèrent vers le rocher de Montauban, où ils avaient laissé leur frère Richard : le voyant ainsi blessé, ils dirent : Hélas ! nous avons perdu notre Richard, le plus vaillant d'entre nous. Ils formaient des regrets sur la perte d'un si bon frère. Maugis arriva, et leur dit : si vous voulez me promettre devant tous vos Barons, de venir avec moi à la tente de Charlemagne, et m'aider à venger la mort de mon père, je vous promets de guérir Richard. Regnault lui dit : cousin, rendez-moi, je vous prie, mon frère sain et sauf, et s'il y a quelque chose que je puisse faire, commandez-moi, et je le ferai de bon cœur. Vous savez que je n'ai jamais fait contre votre volonté, je ferai tout pour vous. Richard sera bientôt guéri, dit Maugis ; alors il descendit de cheval et prit une bouteille de vin blanc, il en lava la plaie de Richard et ôta le sang qui était autour ; puis prit ses boyaux, les remit et cousit la plaie sans lui faire aucun mal. Alors il prit un onguent dont il oignit la plaie, et aussitôt il se sentit sain et sauf ; il lui donna ensuite un breuvage. Richard se leva et demanda où étaient allés Oger et ses gens ; sont-ils partis ? Frère, dit Regnault, nous les avons détruits, grâce à Maugis, qui nous est venu secourir ; autrement nous serions tous pris. Frère, dit Richard, nous lui avons bien des obligations. Allard dit à Maugis : j'ai une plaie à la cuisse, guérissez-moi, je

vous prie. Guichard lui demanda aussi une guérison : je vais vous guérir tous, leur dit Maugis. Il prit du vin blanc et lava leurs plaies, puis les oignit, et ils furent aussitôt guéris. Ils firent monter Richard à cheval, et se mirent en chemin pour retourner à Montauban. Ils envoyèrent un espion de Regnault vers le Roi Yon, qui lui dit : Sire, sachez que Regnault et ses frères sont échappés des plaines de Vaucouleurs, où vous les aviez envoyés ; ils ont vaincu Oger le Danois et tous les gens de l'Empereur ; ils ont tué Foulques, le Comte Cusnard et grand nombre d'autres Chevaliers. Quand le Roi l'entendit, il fut bien surpris, et dit : quelles mauvaises nouvelles, ils n'ont donc pas trouvé l'embuscade du Roi ? Ils l'ont trouvée, répondit le messager ; ils auraient été pris si Maugis ne les eût secourus ; il a vaincu Oger et tous ses gens. Hélas ! malheureux que je suis, que ferai-je ? Si j'attends Regnault, je suis mort, et personne ne me défendra contre lui. Judas ne fut pas plus traître que moi. Partons de ces lieux, et si nous pouvons gagner la forêt, nous seront sauvés, et nous logerons à l'Abbaye de St-Ladre, où je prendrai l'habit de moine, et je pense qu'il ne me fera point de mal. Il y avait un espion, nommé Pignaut, qui avait sept pieds de hauteur, et qui marchait plus vite qu'un cheval. Ce Pignaut avait entendu ce que le Roi Yon disait ; il partit aussitôt vers le bois de la Serpente ; en peu de temps il fut auprès de Regnault, qui retournait avec ses frères et Maugis à Montauban, et emmenaient beaucoup de prisonniers avec eux. Ce fut là que Pignaut remarqua tout, et alla ensuite à la tente de Roland, auquel il dit : Sire, je vous apporte de bonnes nouvelles. Ami, lui dit Roland, soyez le bienvenu, quelles bonnes nouvelles ? Sire, dit-il, sachez que le Roi Yon s'enfuit tout désarmé avec ses gens ; ils n'emmenent que leurs chevaux, et ils vont dans le bois de la Serpente, dans un couvent nommé St-Ladre, et il va se rendre moine.

Par ma foi, dit Roland, je les irai attaquer avec quatre mille combattans, et je me vengerai de Regnault, et les ferai tous pendre. Sire, dit Pignaut, j'ai trouvé les quatre fils Aymon au gué de Balançon, qui emmenaient plusieurs de vos gens prisonniers. Ami, lui dit Roland, vous mériteriez récompense pour ces bonnes nouvelles. Olivier dit : montons présentement à cheval, et menons avec nous Guidelon et Richard de Normandie, et vous Oger, vous viendrez aussi avec nous, et verrez la valeur de Regnault ; nous ne mènerons que quatre mille Chevaliers ; Regnault en a autant de son côté, ainsi nous pourrons combattre sans aucun risque. J'irai avec vous, dit Oger, pour voir si vous le prendrez ; et quand vous l'aurez pris, je vous prêterai une corde si vous en avez besoin. Quand ils furent prêts, le grand Pignaut les conduisit au gué de Balançon. Ils arrivèrent au monastère de St-Ladre. Cependant Roland et ses gens arrivèrent à l'abbaye ; l'abbé alla au-devant d'eux en chantant le *Te Deum*, puis il dit à Roland : Sire, soyez le bienvenu ; vous plaît-il de souper avec nous ? Seigneur, nous vous remercions de bon cœur ; sachez que nous cherchons le plus traître du monde, c'est le Roi Yon qui est ici ; je veux le faire pendre comme un larron. L'abbé lui répon-

dit : Vous ne le ferez pas, s'il vous plaît, car il a pris notre habit, ainsi nous le défendrons. Roland se saisit de l'abbé, et Olivier du prieur, et ils les jetèrent si rudement contre un pillier, qu'ils leur brisèrent la tête. Alors Roland dit à l'abbé : rendez-moi ce Roi, qui est frère de Judas, car jamais il ne commettra de trahison. L'abbé et les moines entendant cela, s'enfuirent. Alors Roland les voyant fuir, mit l'épée à la main et entra au cloître, où il trouva le Roi Yon à genoux devant une image de Notre-Dame, il lui dit : il faut venir avec moi auprès de Charlemagne. Où sont les quatre fils Aymon, que vous deviez rendre ? Vous serez payé de la trahison que vous avez commise, et moi-même je vengerai Regnault et ses frères. Il le fit mettre à reculons sur un cheval, et lui fit bander les yeux. Le Roi Yon appela alors un de ses Barons, et lui dit : allez à Montauban, et dites à Regnault de venir me secourir, et qu'il veuille bien oublier ma méchanceté. Sire, dit le Chevalier, je voudrais bien que vous m'exemptiez de ce message, car il ne le fera pas, à cause de la trahison que vous lui avez faite. Il le fera, dit le Roi ; alors le Chevalier partit pour aller vers Regnault. Oger se mit à dire : Dieu ! serait-il possible que Roland pût rencontrer Regnault, qu'il désire tant de trouver, pour voir s'il le prendrait comme il dit.

CHAPITRE XVI.

Comme Regnault et ses frères retournèrent à Montauban, et donnèrent secours au Roi Yon, et du combat entre Regnault et Roland.

REGNAULT et ses frères étant guéris de leurs plaies, retournèrent à Montauban. Dame Claire s'en alla au-devant d'eux, menant avec elle ses deux enfans, Aymonet et Yonnet. Quand la Dame vit son mari, elle tressaillit de joie, et les deux petits enfans coururent pour embrasser leur père et leurs oncles ; mais Regnault les repoussa rudement. Son épouse vint pour l'embrasser, mais il lui dit : retirez-vous, je ne vous aime plus, retournez vers votre frère, il n'a pas tenu à lui que nous ne soyons morts : heureusement que Dieu et Maugis nous ont secourus. Je ne veux plus rien de vous. Claire, toute éplorée, lui dit : je vous jure, au nom de tous les saints, que je ne me suis pas mêlée de cette trahison ; au contraire, je vous engageais à ne pas y aller ; vous voyez que je ne suis pas coupable : elle tomba en faiblesse aux pieds de Regnault. Richard la prit par la main et la releva, en lui disant : ne soyez pas fâchée, et laissez dire Regnault, vous êtes toujours notre sœur. Mes frères, continua-t-il, allons prier notre frère Regnault de pardonner à notre sœur ; elle n'est nullement coupable, car si nous l'eussions crue, nous n'y serions pas allés. Nous devons considérer les dons qu'elle nous a faits ; c'est au besoin que se reconnaît l'ami. Ils allèrent vers Regnault, et lui dirent : Frère, ne soyez point si irrité ; vous savez que votre femme ignorait la trahison que son frère vous a faite ; si vous l'eussiez voulu croire, nous n'aurions pas hasardé d'y aller, nous vous prions

donc de lui pardonner ; je lui pardonne bien volontiers à votre faveur. Aussitôt ils allèrent chercher la dame , et la conduisirent vers Regnault , qui l'embrassa tendrement. Alors la joie commença dans Moutauban , puis ils lavèrent leurs mains et se mirent à table. Comme ils commençaient à manger , le messager du Roi Yon arriva , et dit à Regnault : le Roi vous mande de le venir secourir , ou autrement , il est mort. Roland et Olivier le mène pendre à Moutauban. Pardonnez-lui , comme Dieu a pardonné à la Madeleine ; il sait bien qu'il a mérité la mort. Nous n'irons pas , dit Allard , et que maudit soit Roland s'il ne le fait pendre comme un traître. Regnault baissa la tête et laissa échapper quelques larmes en regardant ses frères , car un bon cœur ne peut se démentir. Il oublia la trahison du Roi , et dit à ses frères : Seigneurs , vous savez que c'est à tort que Charlemagne m'a déshérité , et non content de cela , il fit jurer à mon père que je n'aurais jamais rien de lui. Vous savez qu'après tous les maux que nous avons endurés , nous sommes venus ici , et que le Roi Yon me témoigna beaucoup d'amitié en me donnant un Duché et sa sœur en mariage. Mes enfans sont devenus ses neveux , et je n'ai jamais connu de mal en lui ; c'est la crainte qu'il avait de Charlemagne qui l'aura engagé à nous trahir , et il ne l'a fait que par le mauvais conseil de ses Barons. Il faut aller le secourir , il serait honteux pour mes enfans qu'il fût dit que leur oncle eût été pendu. Malgré la trahison , il ne faut pas oublier ses bienfaits. Allard dit qu'il ne se souciait pas de secourir un traître. Richard lui dit : il faut obéir à Regnault , il est notre Seigneur. Les citoyens dirent tous d'une voix unanime : bénie soit l'heure à laquelle Regnault est né , nous n'avons jamais vu un Chevalier plus hardi. Ils lui dirent : Sire , nous vous reconnaitrons pour notre Roi. Nous vous prions de secourir Yon ; il serait honteux pour la Gascogne que l'on pendit son Roi. Regnault prit une trompette et en fit retentir le Château de Moutauban ; aussitôt chacun alla s'armer. Regnault prit sa lance et monta sur Bayard. Ils partirent au nombre de six mille hommes à cheval et bien mille à pied ; et quand ils furent hors de Moutauban , Regnault leur dit : Seigneurs , pensons que le Roi Yon est en grand danger ; il a reçu un coup et est mort sans remède , ainsi je vous prie de faire pour le mieux. Vous savez que Roland me déteste , ainsi je vous prie de penser à moi , et l'on verra qui sera le meilleur Chevalier. Allard lui dit : nous ne vous abandonnerons jamais. Ils aperçurent les gens de Roland. Allard s'arrêta et attendit Regnault. Quand Roland aperçut les gens de Regnault , il dit aux siens : Seigneurs , je vous venie bien des gens armés , ne sont-ce point Regnault et ses frères ? Sire , dit l'archevêque Turpin , ce sont eux , ils se font bien connaître ; mais nous ne pourrions échapper avec eux. Oger voyant Regnault , fut bien content de ce qu'il avait trouvé Roland , puis il lui dit : vous avez ce que vous désirez , on verra si vous pouvez l'amener prisonnier à Charlemagne ; vous aurez ensuite Bayard , et la guerre sera finie. Roland lui répondit : on verra qui de nous deux est le meilleur Chevalier. Il rangea toutes ses troupes en ordre. Regnault dit à

ses frères : Seigneurs , voici les Français ; voyez Roland , le Duc Naimés et Oger , restez ici pour faire l'arrière-garde , si nous avons besoin d'aide , vous nous secourrez. Sire , dit Maugis , attaquons vivement nos ennemis. Pensons à bien faire , dit Regnault ; je vais des premiers pour abattre l'orgueil de Roland , et que chacun se prépare à me suivre. Quand ses frères entendirent qu'il voulait se battre contre Roland , ils furent irrités et dirent : Hélas ! voulez-vous donc nous faire tous périr , vous avez tort , car on ne peut le blesser. Nous vous prions de le laisser et de combattre contre d'autres. Je sais bien que Roland est courageux , et qu'il n'y a au monde de plus vaillant Chevalier ; mais j'ai le droit , et il a tort , ce qui pourra lui faire tort ; je ne risque rien de combattre contre lui : s'il veut avoir la paix , il l'aura , car j'aime mieux mourir avec gloire que de languir honteusement. Je vous prie de ne m'en plus parler ; pensez à bien attaquer nos ennemis , nous avons affaire à de bons Chevaliers. Attaquez-les , dit Maugis , et nous allons vous secourir. Roland voyant venir Regnault et ses gens en si bon ordre , dit à Oger : que vous semble de ces gens ? Grand Dieu ! dit Olivier , ils sont bien rangés et paraissent en plus grand nombre que nous. Il faut bien prendre garde à nous , car ils sont bons Chevaliers. Olivier , dit Roland , vous avez raison , mais sachez que les Gascons ne sont pas courageux ; cela est vrai , dit l'Archevêque Turpin ; mais ils ont le meilleur guide que l'on puisse avoir. Roland ne fut pas content des éloges que l'on donnait à Regnault ; alors il piqua son cheval et vint contre Regnault , qui le voyant venir , dit à Allard : prenez garde de ne pas sortir d'ici que je ne vienne devers Roland , car je le vois seul. Regnault partit comme un éclair , et vint contre Roland ; et quand il fut auprès de lui , il mit pied à terre et attacha Bayard : il ôta ensuite son épée et vint devant Roland , à qui il dit : vous savez que je suis votre parent , et si vous voulez , mes hommes et moi seront vos gens ; je vous donnerai mon cheval Bayard , et vous remettrai le Château de Moutauban , moyennant que vous fassiez ma paix avec Charlemagne. Si vous y consentez , je vous promets que nous sortirons de France pour faire la guerre aux Sarrasins. Roland en eut pitié et laissa échapper quelques larmes ; puis il dit : Regnault , je ne puis lui proposer , si vous ne lui rendez Maugis. Regnault lui répondit : non , je ne le ferai jamais , car Maugis n'est pas un homme à rendre pour avoir la paix. Alors il se releva et prit son épée et son écu , s'en vint vers Bayard , le monta et prit sa lance ; et quand il fut appareillé , il tourna vers Roland et lui dit : Roland , je ne crierai merci par trahison de vous , mais si vous êtes si orgueilleux que vous ne voulez pas m'écouter , je vous fais un bon parti , afin que vous ne puissiez dire aux Barons de France que la crainte m'ait engagé à vous demander grâce ; si vous voulez , nous combattons tous deux ; si je suis vainqueur , vous viendrez avec moi à Moutauban. Ferez-vous comme vous le promettez ? Je vous le jure , répondit Regnault. Je le jure aussi , dit alors Roland ; mais je veux auparavant prendre congé d'Olivier , mon compagnon , car je lui ai promis de lui faire savoir toutes mes entre-

prises. Allez, dit Regnault. Roland alla vers ses gens. Hector, Olivier et Oger le Danois lui dirent : que pensez vous de Regnault ? lui avez-vous parlé ? Oui, dit Roland, Regnault est un bon Chevalier, car il m'a proposé de combattre corps pour corps, à condition que nos gens n'agiront point de part et d'autre. Olivier dit à Roland : vous ferez comme il vous plaira ; mais je ne vous conseille pas d'y aller. L'archevêque Turpin et les autres Barons lui dirent : que ferez-vous contre Regnault ? il est votre parent, ainsi il vaut mieux faire combattre vos gens contre les siens. Il vaut mieux faire cela que de vous exposer à périr l'un et l'autre. Je suivrai vos avis, leur répondit Roland.

Il dit à ses gens : pensez tous à bien combattre. Ils se préparèrent, et Roland cria Mont Joie Saint-Denis. Quand Regnault vit que tout était préparé pour se défendre, il se jeta dans la mêlée des Français, et commença par renverser mort un Chevalier, d'un coup qu'il lui donna dans la poitrine ; il mit ensuite l'épée à la main, et commença à crier Montauban. Il rompit le premier bataillon des Français. Richard voyant que le premier bataillon était rompu, cria Dordogne. Il fit ensuite des merveilles ; Regnault s'était arrêté pour le regarder, et Richard lui dit : où sont donc vos grands coups ? Frappez, et ils seront bientôt vaincus. Faites en sorte que ces Français ne puissent être nos vainqueurs. Quand Regnault entendit parler Richard, il se remit au combat avec plus de fureur qu'auparavant. Les Français voyant que la perte était de leur côté, crièrent à Roland de venir les secourir. Roland animé se mit dans la mêlée, et cria : Regnault, où êtes-vous ? Je suis prêt d'accepter votre proposition, en combattant corps à corps. Regnault s'entendant nommer, remit son épée dans le fourreau, et prit une grosse lance courte ; il vint contre Roland, et lui dit : où êtes-vous, et pourquoi avez-vous tant tardé ? Alors ils piquèrent leurs chevaux l'un contre l'autre. Saïmon de Bretagne et Hector, voyant qu'ils joûtaient ensemble, dirent au Duc Naimès, à l'Archevêque Turpin et à Olivier : Seigneurs, souffrirez-vous que le meilleur des Chevaliers périsse sous vos yeux ? Il est vrai répondit le Duc Naimès, il serait douloureux pour nous de le perdre. Ils recommandèrent alors à Oger d'aller dire à Roland de ne point combattre à l'épée contre Regnault ; mais de prendre une lance, et de la briser sur Regnault. Seigneur, répondit Oger, il faut les laisser faire, vous ne connaissez pas Regnault ; il n'est pas homme à s'épouvanter, car Roland sera las avant qu'il soit retourné, et aura aussi bonne volonté de quitter la bataille que Regnault. Oger, dit Hector, vous parlez par envie : si vous étiez pour combattre contre Roland, vous parleriez autrement ; faites seulement en sorte qu'ils ne combattent pas davantage. Oger vint vers Roland, et lui dit ce que les Barons avaient recommandé ; que Dieu les punisse, car ils auront aujourd'hui le défi de mon oncle Charlemagne ; alors il se retourna vers Regnault, et lui dit : Sire, vous avez essayé de mon épée, et non pas de ma lance : Regnault lui dit : Si vous quittez votre épée, je ne vous en saurai pas bon gré. Je ne vous crains cependant pas ; achevons notre combat. Roland ne voulait plus, et il lit ce que

Les Barons avaient recommandé : il prit une lance, et courut contre Regnault, qui vint aussi contre lui ; et ils se frappèrent si rudement, qu'ils brisèrent leurs lances et firent reculer leurs chevaux ; Roland tomba avec son cheval, et Regnault cria Montauban.

CHAPITRE XVII.

Comme Roland fut abattu d'un coup de lance que lui donna Regnault, et du combat qui se fit entre eux deux.

ROLAND se voyant renversé, en fut mécontent ; il se releva, mit l'épée à la main, et vint contre son cheval Mellanie, pour lui couper la tête, et dit : mauvais roussin, peu s'en faut que je ne te tue, d'être tombé sous les coups d'un Gascon ; jamais je n'aurai confiance en toi. Regnault dit à Roland : vous avez tort, car il y a beaucoup de temps que votre cheval n'a mangé, ainsi il ne peut travailler ; mais Bayard a bien mangé cette nuit, et conséquemment il est plus fort que le vôtre ; il descendit, parce que Roland était à pied.

Quand Bayard vit que son maître était à terre, il courut sur le cheval de Roland, et le frappa si rudement des pieds de derrière, que peu s'en fallut qu'il ne lui cassât la cuisse. Roland courut contre Bayard pour lui couper la tête ; mais Regnault lui dit : que voulez-vous faire ? C'est contre moi qu'il faut combattre, je suis prêt à vous rendre raison.

Roland dit à Regnault : ne menacez pas tant, car dans peu vous verrez quelque chose qui ne vous plaira pas beaucoup. Regnault, irrité de ces menaces, courut contre Roland, et lui donna un si grand coup sur le casque, qu'il le brisa.

Regnault dit alors à Roland, en badinant : que dites-vous de mon épée, coupe-t-elle bien ? Prenez garde à vous, et ne me traitez pas d'avantage de Gascon. Roland se retira en arrière, de peur que Regnault ne lui donnât un second coup. Il tira Durandal, sa bonne épée, et d'un coup partagea l'écu de Regnault ; il lui dit alors : je viens de vous rendre ce que vous m'avez prêté, nous sommes égaux. Je ne reculerai pas, dit Regnault ; mais je combattrai de tout mon pouvoir. Comme ils allaient recommencer, Maugis arriva, et dit à Regnault : cessez, il serait dommage que l'un de vous fût tué. Oger et Olivier firent monter Regnault à cheval ; Oger était charmé de ce que Roland avait été renversé. Roland se mit à crier : Regnault, où êtes-vous ? achevons notre combat, car on ne peut juger lequel des deux est le meilleur Chevalier. Vous avez du courage, lui répondit Regnault ; mais si nous combattons ici, nos gens ne le voudront pas souffrir ; il vaudrait mieux faire ce que je vous dirai : vous êtes bien monté, et moi aussi, passons la rivière, allons au bois de la Serpente, et là nous pourrons combattre sans aucun empêchement. Je le veux bien, lui répondit Roland. Alors ils piquèrent leurs chevaux pour aller au bois ; mais Olivier s'en aperçut, et arrêta Roland malgré lui. Comme Regnault se préparait à passer la rivière, il aperçut quatre-vingts Chevaliers qui emmenaient le

Roi Yon : alors il mit l'épée à la main, piqua Bayard, et cria de toute sa force : Misérables, laissez ce Roi, vous n'êtes pas digne de le toucher ; il en abattit un d'un coup d'épée, et le laissa pour mort ; les autres prirent la fuite, disant entre eux : d'où sort donc cet homme ? périsse celui qui l'attendra ; ils laissèrent le Roi Yon, et gagnèrent par le plus épais de la forêt. Regnault s'approcha du Roi Yon, lui débanda les yeux, le delia, et lui dit : Ah ! mauvais Roi, comment avez-vous osé nous trahir ainsi ? Mes frères et moi nous ne vous avons fait aucun mal ; il n'a pas tenu à vous que nous ne fussions tous pendus. Vous méritez que je vous tranche la tête, je vous jure que je m'en vengerai. Quand le Roi Yon vit que Regnault l'avait délivré, il se jeta à ses pieds, et lui dit : Noble Chevalier, je sais que j'ai mérité la mort ; car j'ai commis une cruelle trahison ; mais puisqu'il faut que je meure, tranchez-moi la tête ; j'aime mieux que ce soit vous que tout autre. Le comte d'Anjou et le comte Antoine m'avaient conseillé cette noire action. Faites-moi périr. Un traître tel que moi ne doit pas vivre davantage. Montez à cheval, lui dit Regnault, ensuite nous verrons ce que nous aurons à faire. Nous parlerons dans le chapitre suivant des frères de Regnault, qui combattaient contre Roland et les gens de Charlemagne.

CHAPITRE XVIII.

Comme Roland et ses gens furent défaits dans une rencontre, où Richard fut fait prisonnier par Roland.

Après que Regnault fut parti pour aller combattre au bois de la Serpente, Roland, Oger et Olivier combattirent contre Allard, Guichard et Richard, Maugis et leurs gens ; le combat fut opiniâtre, et il y eut beaucoup de perte de part et d'autre ; mais la perte tourna du côté de Roland, et les frères de Regnault, aidés par Maugis, demeurèrent les vainqueurs. Comme Roland s'en retournait, Oger lui dit : Seigneur, qui vous a ainsi tourné votre ecu, et blessé votre cheval à la cuisse droite ? Aussi vous vois-je blessé, car il apparaît bien à votre côté : je crois que vous avez trouvé Regnault, le fils d'Aymon ; l'emmenez-vous prisonnier ? Roland, irrité du reproche que lui faisait Oger, mit l'épée à la main, et courut sur lui pour le frapper ; mais Olivier et Idelon les séparèrent.

Richard vint alors, et se mit à crier : Roland, venez joindre avec moi ; volontiers, lui répondit-il ; ils piquèrent leurs chevaux, et se rencontrèrent si rudement, que Richard tomba par terre, il se releva aussitôt, remonta, mit l'épée à la main et se défendit. Quand Roland vit que c'était un des quatre fils Aymon, il en fut joyeux, et commença à crier : A moi, mes amis, s'il échappe, je le dirai à Charlemagne.

Les Français se jetèrent sur Richard, tuèrent son cheval sous lui ; il blessa d'un coup d'épée le Comte Antoine, et en tua un autre. On lui dit de se rendre s'il ne voulait pas être tué. Seigneur, dit Richard à Roland, j'aime mieux me rendre à vous qu'à tout autre : alors il lui remit son épée, puis il le firent monter sur un mu-

let,

let, et ils l'emmènèrent. Son valet, fâché de voir emmener son maître, courut aussitôt le dire à Regnault, qui lui demanda s'ils étaient déjà bien loin. Oui, lui répondit-il, vous ne pourrez les rejoindre. Regnault fut plus fâché qu'auparavant : il vit venir Allard, Guichard et ses gens, qui pensaient que Richard était arrivé. Allard, voyant que Regnault était triste, lui demanda ce qu'il avait. Allard, dit Regnault, je vous avais laissé notre frère Richard ; vous l'avez laissé prendre prisonnier, car Roland l'emmène, et ils sont déjà fort loin. Allard et Guichard l'entendirent, et en furent bien fâchés. Hélas ! dit Regnault, que c'est grand dommage ; si vous eussiez vécu, vous auriez passé tous vos frères en courage. Allard dit : c'est votre faute, car vous nous avez fait venir ici malgré nous, pour secourir le Roi Yon ; maintenant nous avons perdu notre frère Richard, sans espérance de le revoir. Alors il dit à Guichard : frère, tirez votre épée, nous couperons la tête au Roi Yon. Je vous prie, dit Regnault, de ne lui faire aucun mal, car il s'est rendu à moi, conduisez-le à Montauban, et qu'il soit gardé ; pour moi je resterai ici, car je veux aller à la tente de Charlemagne, où je trouverai mon frère Richard, ou je périrai avec lui. Il voulait partir ; mais Allard retint son cheval par la bride. Guichard dit à Regnault : vous n'irez certainement pas. Dans ces entrefaites Maugis arriva, et voyant ses cousins affligés, il leur demanda ce qu'ils avaient. Cousin, dit Allard, je vous en dirai la raison : sachez que les Français emmènent notre frère Richard prisonnier, et Regnault veut aller à la tente de Charlemagne ; s'il y va, nous ne le reverrons jamais. Maugis dit à Regnault : vous auriez tort d'y aller ; retournons à Montauban, et si Richard n'est pas mort, je vous promets que je vous le ramènerai malgré Charlemagne, fût-il enfermé dans les prisons. Cousin, dit Regnault, je deviendrai votre homme, si vous le faites. Je le ferai, répondit Maugis ; ainsi quittez votre chagrin, j'espère que je vous le ramènerai. Ils se mirent tous trois en chemin pour aller à Montauban. Quand la femme de Regnault apprit l'arrivée de son mari, elle en fut joyeuse, et mena ses deux enfans avec elle. Aymonnet et Yonnet commencèrent à crier à leur oncle : Vassal, si vous n'étiez prisonnier, vous mourriez. Ah ! mauvais Roi, pourquoi avez-vous trahi notre père et nos oncles ? certainement vous méritez la mort. Quand Allard entendit ses neveux, il ne put retenir ses larmes ; il embrassa Aymonnet, qui portait le nom de son père, et dit : comme nous sommes abaissés ! Quand la dame vit Allard ainsi pleurer, elle pensa bien que ce n'était pas sans sujet, et dit à Allard : Beau-frère, dites-moi le sujet de votre tristesse ? Dame, dit Allard, sachez que nous avons perdu notre frère Richard, car Roland l'emmène prisonnier vers Charlemagne, et il ne serait pas bien de l'y laisser.

Quand Maugis fut retourné à Montauban, il se désarma et se dépouilla tout nu, prit une herbe qu'il mangea, et devint enslé comme un crapaud ; il prit ensuite d'une autre herbe, s'en frota, et devint noir comme un charbon ; il avait l'air d'un moribond. Quand il fut ainsi contrefait, il mit un grand chaperon, des souliers et un bâton

à la main, il sortit de Montauban, et arriva à la tente de Charlemagne, avant que Roland fût arrivé, s'approcha du Roi, et dit: que Dieu vous conserve. Vassal, dit Charlemagne, je me délève de vous, depuis que Maugis m'a trompé. Maugis ne répondit rien; quelque temps après, il dit: Sire, si Maugis est un fripon, les autres ne sont pas de même. Sire, je viens de Jérusalem adorer le Saint-Sépulcre; je passai hier la Gironde à Balançon, et je passai au-dessus de Montauban, où je trouvai des brigands qui tuèrent dix hommes que je conduisais; ils m'ôtèrent ce que j'avais, et j'eus bien de la peine à m'en retirer. Quand je fus sauvé de leurs mains, je demandai quels étaient ces brigands. On me répondit que c'était les quatre fils Aymon, et un grand larron nommé Maugis; je leur demandai pourquoi ils agissaient ainsi, vu qu'ils étaient Gentilshommes; c'est, me répondit-on, parce qu'ils sont réduits à une extrême pauvreté dans Montauban: je ne crois pas que l'on puisse voir un homme plus cruel que Maugis, car il m'a mis dans l'état où vous me voyez. Sire, je vous prie de me venger de ces gens. Charlemagne lui demanda comment il se nommait? Je m'appelle Guidon, et suis né de Bretagne, je suis riche dans mon pays. Pèlerin, lui dit Charlemagne, je ne puis en avoir raison par moi-même, car si je les tenais, je les ferais mourir. Sire, dit Maugis, que Dieu m'en fasse raison, puisque vous ne le pouvez. Les Barons dirent au Roi: ce Pèlerin nous semble un homme honnête, assistez-le, nous vous en prions. Le Roi lui fit donner trente livres de monnaie. Maugis les reçut, et dit tout bas: je vous rendrai votre argent avant de sortir d'ici. Quand il eut l'argent, il demanda à manger; le Roi en fit apporter, et Maugis le remercia honnêtement.

Comme le Roi parlait à Maugis, Roland et ses gens amenèrent Richard prisonnier. Oger, Hector et Naimes, voyant Roland aller au pavillon de Charlemagne avec Richard, lui dirent: Pourquoi voulez-vous livrer Richard au Roi? Que voulez-vous que j'en fasse, leur répondit Roland? que vous le délivriez. Un valet, qui avait tout entendu, s'en alla vers Charlemagne, et lui dit: nous avons été vaincus au gué de Balançon par Regnault; mais Richard, un des plus vaillans après Regnault, est pris. A ces nouvelles, Charlemagne ne put contenir sa joie, sur-tout quand il aperçut Richard, que Roland amenait prisonnier. Je vois bien que vous y avez été, dit Charlemagne, sans cela vous n'auriez pas pris Richard; il lui dit alors: vous serez pendu, misérable. Sire, dit Richard, vous me tenez prisonnier, mais tant que mon frère Regnault pourra monter sur Bayard, je ne serai point pendu. Le Roi prit un bâton, et en donna un coup terrible sur la tête de Richard, qui le prit par la moitié du corps, et le fit tomber à terre avec lui. Roland voulut courir sur Richard; mais Oger et Salomon l'en empêchèrent, et dire au Roi qu'il ne devait pas frapper un prisonnier. Richard aperçut Maugis, qui était appuyé sur son bâton, et qui ne disait rien; sa présence le rassura, et il dit au Roi: Sire, où serai-je pendu? Ce sera à Montfaucon, répondit le Roi. Maugis ayant tout entendu, retourna à Montauban, où Regnault et ses frères l'attendaient. Regnault le voyant venir de loin, dit à ses frères: c'est vo-

tre faute si Richard est pendu; nous le perdrons pour toujours, car je vois revenir notre cousin Maugis seul. Il arriva, et voyant leur chagrin, il raconta que Richard n'était pas pendu; mais qu'il fallait aller secourir promptement, parce que le Roi avait juré de le faire bientôt pendre à Montfaucon.

Maugis ôta son chapeau, prit une herbe qu'il mangea, et fut bientôt désœillé; il s'arma aussitôt, et se présenta à Regnault: les frères de Regnault et leurs gens s'armèrent aussi, et marchèrent vers Montfaucon. Quand ils furent à un trait d'arc, Regnault dit à ses frères: Il faut sauver notre frère, ou périr avec lui. Allard dit: mettons-nous en embuscade dans ce bois de sapins; ils y entrèrent, et s'y endormirent. Charlemagne appela le Duc Naimes et Richard de Normandie, et leur dit: Seigneurs, je vous prie de me donner avis sur ce que je dois faire de Richard; je crains que Regnault ne vienne le secourir quand je le ferai pendre; il me faudrait un homme qui ne craignit ni lui, ni ses frères, ni Maugis. Il appela Béranger de Valois, et lui dit: vous tenez tout de moi, ainsi je pense que vous me servirez, si Regnault vient pour secourir Richard; je ne le puis, répondit Béranger, car ce serait me déshonorer.

Le Roi voyant que Béranger ne voulait pas y consentir, appela le Comte Idelon, et lui dit: vous tenez de moi la Bavière, vous devez me servir avec deux mille hommes; si vous voulez pendre Richard, je vous donnerai Melun. Idelon lui répondit qu'il ferait tout son possible pour que Richard n'eût aucun mal. Retirez-vous, lui dit le Roi. Il appela Oger, et lui dit: on m'a rapporté que vous m'aviez trahi aux plaines de Vaucouleurs; je verrai si cela est vrai. Je vous donnerai le Duché de Laon, et vous acquitterai de tout, si vous voulez pendre Richard. Je ne le puis, Richard est mon cousin; je délève le premier qui osera mettre la main sur lui. Il dit à l'Archevêque Turpin: je vous ferai Pape, si vous voulez pendre Richard; je ne le puis, parce que je suis Prêtre, et qu'il est mon cousin. Il appela Salomon, et lui promit le Duché d'Anjou; mais il répondit qu'il ne le ferait point. Il se retourna ensuite vers Roland, et lui dit: Nereu, je vous donnerai Cologne, si vous voulez pendre Richard. Sire, je serais un traître; au contraire, je prie les douze Pairs de France de ne lui faire aucun mal, car je serais déshonoré. Que Dieu vous maudisse, lui dit Charlemagne. Il dit ensuite à Hector, je vous donnerai le Comté de Clermont et de Montferrant, si vous voulez pendre Richard. Hector lui répondit que, s'il voulait lui rendre tout le pays que son père possédait, il se soumettrait volontiers à ses ordres.

Il faut y aller nécessairement; je ne voudrais pas y aller pour la moitié de votre Royaume. Le Roi, irrité, prit un bâton dont il frappa Hector. Les douze Pairs de France, indignés de cette action, sortirent de la tente du Roi, dont il fut bien fâché. Il dit au Duc Naimes: où sont-ils donc allés? Sire, ils sont sortis avec raison, car il ne vous convient pas de frapper des Barons, et vous serez blâmé. Charlemagne dit à Richard de Normandie, voulez-vous pendre Richard? Volontiers, lui répondit-il, venez avec moi à la tête de mille Cheva-

liers bien armés, et je le pendrai où vous voudrez. Retirez-vous de moi, lui dit le Roi; il appela le duc de Naimés, et lui dit: quel conseil me donnez-vous? Sire, vous savez que Regnault, ses frères et Maugis sont les meilleurs Chevaliers du monde; d'ailleurs, il y a assez long-temps que la guerre dure; ainsi, si vous m'en croyez, vous rendrez Richard à ses frères, et Regnault et ses frères deviendront vos hommes. Naimés, dit Charlemagne, ils m'ont trop méprisé, je veux faire pendre Richard. Vous ne le ferez pas, lui dit Naimés, il est de notre famille: si vous voulez, laissez-le périr de faim. Oger arriva, et dit au Duc de Naimés: votre conversation est trop longue, laissez-le faire, parce que plus vous le priez, pis il fera. Oger sortit de la tente avec plusieurs Barons, et ils firent assembler leurs gens. Oger cria alors: on verra qui osera faire pendre Richard; il fut ensuite dans la tente où Richard était attaché; mais il ne voulut pas le délivrer aussitôt.

Quand Richard entendit Oger parler ainsi, il lui dit en présence du Duc de Naimés: je vois bien que si vous pouviez me sauver, vous le feriez; il vaut mieux que je meure que de languir. Oger lui dit: vous voulez donc périr? Richard lui répondit que non; car j'ai vu Maugis, et il ne m'aura pas oublié. Les douze Pairs de France vinrent vers Charlemagne, et lui dirent: nous sommes vos gens, nous avons fait tout notre possible pour vous accorder avec notre cousin Richard; mais puisque vous ne voulez pas, nous ne vous en parlerons plus.

CHAPITRE XIX.

Comme Charlemagne envoya pendre Richard, et comme Regnault vint à son secours, et le délivra; après quoi il pendit Ripus.

CHARLEMAGNE appela Ripus, et lui dit: Si vous voulez pendre Richard, je vous ferai mon Chambellan. Je le veux bien, lui répondit-il, car Regnault a tué mon oncle au gué de Balançon. Vous ferez bien d'en tirer vengeance, lui dit Oger. Ripus dit au Roi: promettez-moi qu'aucun des douze Pairs de France ne m'en saura mauvais gré. Le Roi le fit promettre à tous ses Barons. Ripus alla s'armer, et revint vers le Roi, qui lui dit de conduire avec lui mille Chevaliers pour se défendre, en cas que Regnault voulût délivrer Richard. On lui livra Richard, et il lui passa une corde au cou comme à un larron; il le fit passer devant la tente de Charlemagne, qui fut bien satisfait. Ripus étant arrivé à Montfaucon, dit à Richard: c'est ici le lieu où je vengerai la mort de Foulques de Morillon. Richard dit à Ripus, pour l'amuser un peu: si vous voulez me délivrer, je vous donnerai deux cents marcs d'or; je n'en ferai rien, dit Ripus: ayez donc pitié de mon ame, et faites venir un Prêtre pour me confesser. Le Prêtre vint, et Richard fut très-long à se confesser, pour attendre si on viendrait le secourir; voyant que l'on ne venait point, il demanda l'absolution au Prêtre, qui la lui donna en pleurant. Ripus voyant qu'il était confessé, se préparait à le faire mourir; mais Richard lui dit: je vous prie de me laisser dire une prière que j'ai ap-

prise dans mon enfance; Ripus lui accorda, et il commença ainsi:

Dieu tout-puissant qui, par votre bonté divine, créâtes le soleil et la lune, la terre et les quatre éléments, formâtes l'homme à votre image, le mîtes dans votre paradis, où vous le fîtes jouir de tous les fruits, excepté du fruit défendu; mais parce qu'il fut désobéissant, il fut chassé et souffrit bien des maux. Seigneur, qui, par votre bonté divine, avez eu pitié de l'humaine nature, et délivré Noé du déluge, qui avez retiré Jonas du ventre de la baleine, qui prîtes chair humaine, et souffrites la mort et passion pour nous racheter; daignez, en ce jour, me délivrer du danger auquel je me vois exposé. Ensuite, accablé de douleur, il dit à Ripus de disposer de lui à sa volonté.

CHAPITRE XX.

Comme Bayard éveilla Regnault, qui dormait, en frappant si fort du pied sur son écu, qu'il le fit tressaillir.

QUAND le courageux cheval Bayard, qui avait été bien dressé par Maugis, et qui entendait ce qu'on disait presque aussi bien qu'un homme, eut entendu tout le débat, et le bruit des armes que faisaient les Chevaliers de Charlemagne, que le méchant Ripus avait amenés avec lui à Montfaucon pour le défendre, en cas que Regnault vint avec des gens armés dans le dessein de délivrer son frère Richard, Bayard, voyant donc que Regnault dormait, frappa si fort sur son écu, qu'il le réveilla en sursaut. Regnault, tout effrayé, se leva promptement, et jetant ses yeux de tous côtés, il vit que vers Montfaucon son frère était déjà sur l'échelle; il ne fit aucun retard, mais monta sur Bayard, qui courait comme le vent. Allard, Guichard et Maugis s'éveillèrent au bruit qu'avait causé le vigilant Bayard. Ils se levèrent aussitôt, et coururent après Regnault, pour donner du secours. Lorsque Ripus, qui se préparait à étrangler Richard, vit venir ses frères et Maugis, il en fut tellement étonné, qu'il ne savait que faire. Il dit alors à Richard: je m'aperçois bien que vous serez délivré d'entre mes mains, et que voici Regnault et vos frères qui viennent vous secourir; ainsi je vous prie d'avoir pitié de moi, car ce que j'en ai fait en vous amenant ici, c'était pour faire cesser toutes contestations du Roi avec les douze Pairs de France: je savais bien que vous seriez secouru de vos frères et de Maugis. Ne me narquez pas tant, lui répondit Richard.

Ma foi, dit Ripus, je vous dis la vérité: ils ne sont pas bien loin d'ici, descendez de cette échelle, et ayez pitié de moi, je vous prie. Richard voyant venir Regnault, qui courait comme la foudre, dit à Ripus: je ne réclamerai jamais mon frère, s'il ne te pend de ses propres mains, au même gibet où tu voulais me pendre toi-même. Pendant que Richard parlait à Ripus, Regnault arriva, et entendit tout ce qu'il lui disait; il commença à crier: Ripus, vous périrez de main, car vous êtes un malheureux; et pour punir votre méchanceté, je vous pendrai moi-même à ce gibet, au lieu de mon frère;

toute la puissance de Charlemagne ne peut vous en garantir. Alors Maugis vint tout effrayé, et dit à Ripus : traître ! vous êtes toujours prêt à mal agir contre nous ; il leva sa lance pour le frapper ; mais Regnault ne voulut pas, et lui dit : ne le frappez pas, je ne veux pas, pour toute chose, qu'un autre que moi le pendre. S'il plaît à Dieu, je vengerai mon frère ; il prit alors sa lance, et en frappa Ripus si rudement, qu'il le renversa au pied de l'échelle ; il dit à ses gens : il faut le pendre mort ou vif, et ne le pas laisser échapper. Regnault prit Richard, et se mit à lui délier les pieds et les mains, et en l'embrassant, il lui dit : Frère, vous êtes peut-être mal aise ; point du tout, dit Richard, mais faites-moi armer avec les armes de Ripus. Il fut bientôt armé, et monta sur son cheval, portant l'étendard de Ripus. Regnault prit la corde que Richard avait au cou, et la mit à celui de Ripus, qu'il attacha ensuite au gibet. Il pendit aussi quinze des principaux de la compagnie de Ripus, et dit à Richard : ceux-ci monteront la garde à votre place. Maugis vint vers Regnault, et lui demanda qui l'avait éveillé. C'est Bayard, répondit-il. L'excellent cheval, dit Maugis ! Seigneurs, dit Regnault, puisque nous avons secouru Richard, retournons à Montauban, et nous consolerons mon épouse et mes enfans. Richard dit à ses frères : nous devons bien aimer Oger, Roland, Hector, Richard de Normandie, Salomon et Olivier, car il ont tous pris mes intérêts contre Charlemagne ; car ils pensaient bien que Ripus me pendrait, et que je me trouverais sans secours. Si vous voulez, j'irai me montrer à Oger, ainsi qu'à tous nos parens. Oger, dit Regnault, a agi comme un bon parent ; on doit aider aux siens. Il dit ensuite à Richard : le soleil baisse, je crains pour vous ; si vous voulez y aller, menez avec vous quatre cents Chevaliers embusqués auprès de vous : je serai ici avec mes gens ; vous porterez mon cor, et s'il arrive que vous ayez besoin d'aide, vous le sonnerez, et je vous irai incontinent secourir ; alors il donna aussitôt son cor à son frère Richard, qui s'en alla à l'armée de Charlemagne, portant l'étendard de Ripus. Richard arriva enfin à l'armée du Roi Charlemagne, qui était armé devant sa tente, et regardait sur le chemin. Oger, voyant venir Richard, et le prenant pour Ripus, il pensa qu'il venait de pendre Richard ; sa douleur fut si forte qu'il tomba par terre, et dit : Hélas ! nous avons perdu Richard, sans espérance de le revoir. Regnault et Maugis l'ont bien trahi. Alors il voulut courir sur Richard, pensant que c'était Ripus. Charlemagne croyant qu'Oger poursuivait Ripus, dit à ses gens : Allez après, mes Barons, on verra qui seront mes amis : je vois venir Ripus, qui m'a bien servi, car il m'a délivré de Richard, et maintenant Oger veut le tuer ; mais si je puis le tenir, j'en ferai telle justice qu'il en sera long-temps parlé. Les Français, accompagnés du Roi, poursuivirent long-temps Oger : mais il était déjà bien loin, et criait : Ripus, vous périrez, je me vengerai de ce que vous avez fait à mon cousin Richard. Richard lui dit : Cousin, je suis Richard, et non pas Ripus : nous l'avons pendu en ma place ; c'est pour cela que je suis venu me montrer à vous et à mes autres parens. Vous mentez, traître

Ripus, vous ne m'échapperez pas. Richard lui dit : Cousin, ne me connaissez-vous pas ? Non, dit Oger, car vous portez les armes et l'étendard de Ripus. Je l'ai fait, dit Richard, pour n'être pas connu. Oger dit : Je veux vous voir à découvert, autrement je ne le croirai pas. Richard leva son casque, et découvrit son visage. Oger fut fort joyeux de le voir, et lui demanda ce qu'ils avaient fait de Ripus. Ma foi, Cousin, mon frère l'a fait Evêque des champs, et il n'a pas voulu que personne y mit la main que lui. Oger lui dit : prenez garde à vous, car je vois Charlemagne. Oger s'en retourna, et le Roi lui dit : pourquoi allez-vous vers Ripus avant moi ? Sire, si vous n'étiez si près de moi, je lui aurais tranché la tête ; mais je n'ose, pour l'amour de vous : allez vers lui, car je vous assure qu'il n'aura aucun mal. Charlemagne lui dit : je le défendrai envers et contre tous vos gens. Alors il piqua son cheval, et courut vers Richard, pensant que c'était Ripus, et lui dit : venez, mon ami Ripus, et ne craignez rien, car je vous défendrai contre tous. Alors Richard lui dit : je ne suis pas le traître Ripus ; mais je suis Richard, le fils d'Aymon ; vous me frappâtes ce matin sur la tête, et me fîtes un grand mal ; c'est pourquoi mon frère Regnault a pendu Ripus au lieu où il me voulait pendre, avec quinze de ses compagnons. Or, je vous défie, prenez garde à moi. Charlemagne l'entendant ainsi parler, piqua son cheval contre Richard ; ils se donnèrent de si grands coups sur leurs écus, qu'ils firent voler leur lances en pièces. Ils mirent leur épée à la main, et se frappèrent si rudement, qu'ils furent contraints d'abandonner les étrières. Richard se leva promptement, mit l'épée à la main, et en frappa un si grand coup sur le casque de Charlemagne, qu'il l'étourdit ; l'épée glissa, et vint tomber sur l'épine du cheval, tellement qu'il le fendit en deux, et le Roi tomba par terre ; mais il se releva promptement, et frappa Richard sur son casque avec tant de force, qu'il le fit chanceler. Alors commença un combat terrible, et le Roi commença à crier Mont-Joie Saint-Denis ; Richard prit son cor, et en sonna si fort que ses frères l'entendirent : ils piquèrent leurs chevaux, et vinrent secourir Richard. Regnault et ses frères firent grande diligence. Quand ils furent arrivés, Regnault se mit à crier Montauban, Allard, Paraveine, Guichard, Balançon, Richard, Dordogne. Maugis courut contre Montgeon, Seigneur de Pierrefitre ; il l'attaqua si rudement, qu'il l'étendit mort à ses pieds. Regnault en frappa aussi un autre de telle manière, qu'il lui passa sa lance au travers du corps, et tomba par terre. Guichard en frappa un autre de son épée, avec tant de force, qu'il lui fendit la tête jusqu'aux dents. Allard frappa le troisième sur son casque si rudement, qu'il ne l'épargnait pas : ils combattaient avec un grand courage. Quand Regnault vit que le soleil commençait à baisser, et que la nuit approchait, il craignait pour ses frères, et s'écria : Grand Dieu ! préservez aujourd'hui mes frères et moi de mort et de prison. Comme il disait ces paroles, Charlemagne arriva, et courut contre lui. Ils combattaient avec tant de furie l'un contre l'autre, qu'ils firent voler leurs lances en éclats, et ils tombèrent tous deux par terre ; ils se relevèrent promptement.

tement, et chacun d'eux mit l'épée à la main. Le Roi se mit à crier Mont-Joie Saint Denis. Il dit ensuite : si je suis vaincu par un Chevalier, je ne mérite pas d'être Roi, ni de porter la couronne. Quand Regnault connut que c'était Charlemagne, il se retira, et dit : Hélas ! qu'ai-je fait ? c'est le Roi contre qui j'ai jouté. Il y a au moins quinze ans que je ne lui ai parlé ; mais je le ferai maintenant, quand je devrais périr. Il avança alors vers Charlemagne, et se mit à genoux devant lui, disant : Sire, donnez-moi trêve jusqu'à ce que je vous aie parlé. Volontiers, dit le Roi ; mais je ne sais qui vous êtes, toutefois vous joutez vaillamment. Sire, je suis Regnault, fils Aymon ; je vous demande grâce, ayez donc pitié de mes frères et de moi : vous savez très-bien que je suis votre vassal ; mais vous m'avez chassé de votre terre et de la mienne, il y a environ quinze ans, dont plusieurs gens sont morts. Vous savez ce que c'est que la guerre, perdre aujourd'hui et demain gagner ; ainsi j'espère, qu'au nom de Notre-Seigneur, vous aurez pitié de nous ; ce n'est point la crainte de la mort qui me fait parler ainsi ; mais c'est pour avoir votre amitié. Sire, accordez-nous la paix, et nous serons à votre service pour toujours ; je vous donnerai Montauban avec mon cheval Bayard, qui m'est bien nécessaire, et que j'aime le mieux, après mes frères et mon cher cousin Maugis, car il n'y a pas au monde un pareil cheval ; et si vous ne le voulez pas faire, je ferai encore plus : pardonnez à mes frères, et je sortirai de France sans y revenir jamais. J'irai pieds nus au Saint Sépulcre, par amitié pour vous, et je vous promets que mes frères et moi ne reviendrons jamais en France. Charlemagne lui répondit alors : vous parlez inutilement ; je ne veux pas vous accorder la paix, si vous ne faites ce que je vous dirai. Sire, dit Regnault, que voulez-vous, dites-le moi ? c'est de me rendre Maugis pour en faire à ma volonté, car je le hais plus que personne au monde ; mais, Sire, si je vous le rends, qu'en ferez-vous ? Je vous assure que je le ferai trainer à la queue d'un cheval dans Paris ; puis je lui ferai couper tous les membres et les ferai brûler, puis jeter les cendres au vent.

Sire, lui dit Regnault, voulez-vous accepter des villes ou des châteaux, or, ou argent pour sa rançon ? Non, dit le Roi. Sire, si vous aviez mes frères prisonniers, et que vous voulussiez les faire pendre, je serais fâché de vous livrer Maugis pour leur rançon. Taisez-vous, jamais nous ne serons d'accord. Sire, puisqu'il en est ainsi, je me défendrai le mieux que je pourrai : alors le Roi courut sur lui, et Regnault lui dit : Sire, souffrez que je mette la main sur vous, car si je me laissais tuer par vous, je mériterais d'être blâmé. Charlemagne lui répondit : tout cela ne vaut rien, il faut vous défendre. Alors il mit l'épée à la main, et frappa sur son casque ; le coup tomba sur l'écu, tellement qu'il en coupa une grande pièce. Regnault, sentant ce grand coup, s'empara du Roi, le prit par le milieu du corps, et le mit sur le cou de Bayard pour l'emmener avec lui ; mais sans vouloir lui faire aucun mal. Le Roi recommença à crier Mont-Joie Saint-Denis, et dit : Roland, mon cher neveu, où êtes-vous ? Olivier, et vous Duc Naimés, vous Archevêque Turpin, si vous me

laissez emmener, vous n'en retirerez pas d'honneur. Regnault cria son enseigne, le plus fort qu'il lui fut possible. Quand il entendit Charlemagne, il dit : mes frères, et vous mon cousin, venez me secourir ; j'ai fait un prisonnier, et si nous pouvons l'emmener, nous aurons paix en France. Alors Roland, Olivier et les autres Barons vinrent au secours du Roi. Les frères de Regnault et Maugis vinrent d'autre part, avec quatre cents Chevaliers. Quand ils furent rassemblés d'un côté et d'autre, il y eut un combat terrible, et ils se tuaient les uns les autres. Roland étant dans la mêlée, courut sur Regnault, et lui donna un si grand coup sur son casque, qu'il l'étourdit entièrement, et lui dit : Vassal, vous avez tort de penser emmener notre Roi de cette manière ; vous savez que c'est une bonne prise, vous le lâcherez avant que de m'échapper. Roland se voyant ainsi attaqué, et sentant le coup que Roland lui avait donné, mit avec fureur l'épée à la main ; et, quoique Charlemagne fût pesant sur son cheval, il courut avec précipitation sur Roland, en lui disant : avancez donc, vous savez comme mon épée est tranchante. Quand Roland l'entendit parler, il courut sur lui, et Regnault le voyant venir, quitta le Roi et tomba sur Roland. Il y eut un combat terrible entre eux deux. Alors arrivèrent les frères de Regnault, qui donnèrent tant de peine à Roland, qu'il fut obligé de prendre la fuite. Quand Regnault s'aperçut que Roland et le Roi étaient sauvés, il en fut bien fâché, et dit à ses frères : mes amis, vous avez mal travaillé, car si vous eussiez été avec moi, nous aurions mieux opéré ; j'avais pris le Roi, que nous aurions emmené à Montauban. Sire, dirent ses frères, nous en sommes bien fâchés ; mais nous avons eu tant d'affaires autre part, que nous avons eu peine à échapper. Faites sonner la trompette pour rallier nos gens, à cause de la nuit ; allons à Montauban. Quand Charlemagne vit venir Roland et ses gens, il fut joyeux, et dit à ses Barons : je crains qu'il ne nous arrive beaucoup de mal, car Regnault nous a mis en fuite. Sire, dit Roland, vous avez eu tort d'aller jouter contre lui, vous vous exposiez à être fait prisonnier.

CHAPITRE XXI.

Comme, après la défaite de l'armée de Charlemagne, on lui abattit sa tente, et on lui prit son Aigle d'or massif, dont il voulut quitter sa couronne de dépôt.

REGNAULT voyant que Charlemagne s'en retournait, il rallia ses gens pour s'en retourner à Montauban : lui, ses frères et Maugis demeurèrent derrière, crainte que les Français ne les suivissent ; car s'ils nous suivent, dirent-ils, nous souffrirons mieux la peine que nos gens. Je ne voudrais pas que Roland et Olivier se moquassent de nous, ni qu'ils nous trouvassent en désordre. Quand la plus grande partie eut passé Balançon, Regnault prit trois mille hommes,

et dit aux autres : allez à Montauban , car je veux attaquer le Roi ; alors ils passèrent Balançon et allèrent à l'armée du Roi. Regnault s'approcha de la tente , et dit à sens gens : mes amis , je vous prie de vous gouverner sagement. Sire , dit Richard , qui veut acquérir de la gloire , ne doit pas manquer de cœur. Quand Richard eut ainsi parlé , il mit l'épée à la main et courut à la tente du Roi ; il en coupa les cordes et la fit tomber par terre. Il y avait dessus un Aigle d'or massif , qui était d'un très-grand prix. Richard s'écria , Montauban : les gens du Roi , effrayés , coururent aux armes ; mais ils furent bien surpris de voir les tentes renversées par terre.

Richard dit alors à Maugis : cousin , aidez-moi à emmener le butin que j'ai fait. Ils descendirent de cheval et prirent l'Aigle d'or. Il dit ensuite à ses gens : Seigneurs , frappez donc sans différer. On vit aussitôt les gens du Roi s'armer , et sortir de leurs tentes pour combattre contre les quatre fils Aymon. Le combat devint terrible , et le champ de bataille fut couvert de morts et de mourans. Maugis ayant mis l'Aigle d'or en sûreté , s'en retourna vers la tente du Roi , et lui dit : Sire , vous nous persécutez depuis long-temps ; mais vous vous souviendrez de votre venue en Gascogne ; je vengerai la mort de mon père , et vous donnerai un si grand coup , que vous ne ferez jamais de guerre à personne ; alors il jeta sa lance contre la poitrine du Roi ; mais il para le coup en se tournant un peu vite , et la lance entra de deux pieds dans le lit du Roi. Quand Charlemagne vit cela , il fut fort surpris , et commença à crier Mont-Joie Saint-Denis , et dit : mon cher neveu Roland , où êtes-vous ? Quand Maugis entendit le Roi , il regarda autour de lui , et ne vit point Regnault ni ses frères , car ils étaient retournés. Maugis resta trop long-temps à l'armée de Charlemagne , car Regnault était déjà passé Balançon. Roland et Olivier , fort effrayés , accouraient aux cris du Roi. Quand Maugis les vit venir , il ne resta pas long-temps , mais il partit pour rejoindre Regnault. Quand il fut au-delà de Balançon , il fit rencontre d'une grande compagnie de Chevaliers du Roi Charlemagne , qui venaient à lui. Il en frappa un si rudement dans son écu , qu'il renversa l'homme et le cheval par terre ; il brisa l'écu de Milon , et l'étendit mort à ses pieds ; aussitôt il cria Montauban , et dit : Regnault , où êtes-vous ? secourez-moi , car si vous me perdez , vous en souffrirez : il vit bien que Regnault était parti.

Cependant Olivier arriva à travers la mêlée , et le frappa si rudement , qu'il lui fit une blessure à la poitrine , et le renversa par terre ; il se releva bien vite et mit l'épée à la main. La nuit était si obscure , que l'un des deux ne pouvait apercevoir l'autre. Olivier voyant que Maugis se défendait bien , lui dit : je ne sais qui vous êtes ? mais si vous ne vous rendez à moi , je vous tranche la tête. Comment vous nommez-vous , dit Maugis ? Si vous êtes un brave Chevalier , je me rendrai à vous. Je me nomme Olivier de Viennes. Maugis l'ayant entendu , lui dit : Généreux Chevalier , je me rends à vous sur votre parole d'honneur , mais à condition que vous ne me rendrez pas à Charlemagne ; autrement , il me ferait périr comme

un malheureux par le dernier supplice. Olivier lui répondit : il me serait impossible de vous cacher à lui , rendez-vous , je vous promets de vous aider de tout mon pouvoir ; je ferai adroitement votre paix avec lui. Sire , répondit Maugis , je me rends volontiers à vous. Il lui donna son épée , et Olivier le fit monter à cheval et l'emmena à la tente de Charlemagne ; mais ils ne le trouvèrent pas , car il en était sorti , comme on l'a vu. Olivier voyant qu'ils ne trouvaient pas le Roi , craignit que Maugis ne lui échappât par le moyen de son enchantement , il lui dit : Maugis , vous savez que je vous ai pris par armes , et que vous êtes mon prisonnier ; je veux que vous juriez de ne pas sortir d'ici sans ma permission. Sire , dit Maugis , très-volontiers : alors il jura tout ce que voulut Olivier ; il le fit désarmer , banda sa plaie et le fit mettre dans un lit. Pendant que Maugis était pris , Regnault et ses frères firent diligence pour emporter le butin. Frère , dit Allard , où est allé Maugis ? Ne vous inquiétez point de lui , dit Regnault , il est allé devant à Montauban.

Charlemagne fut donc si irrité de ce qu'on lui avait enlevé son butin , qu'il appela le Duc Naimés , l'Archevêque Turpin , Estou , Salomon , Richard de Normandie , Oger et tous les Barons de France. Quand ils furent tous assemblés , le Roi commença à se plaindre , en ces termes : Seigneurs , vous êtes maintenant mes Vassaux soumis ; depuis cinquante ans , personne ne vous a rien ôté du vôtre , et il n'y a aucun de vos voisins qui ose rien vous demander , maintenant je suis vieux , ainsi je ne veux plus être Roi ; que ferai-je quand vous me manquerez ? Vous m'avez abandonné par amitié pour Regnault , dont j'en suis bien fâché , car il m'a pris au pied levé , et chassé hors du camp , dont je suis très-irrité ; mais puisqu'il est ainsi , je ne désire plus ni vivre ni être Roi ; je vous rends la couronne , donnez-la à Regnault , et qu'il soit Roi de France à ma place.

Quand les douze Pairs de France et les Barons l'entendirent parler ainsi , ils en furent si étonnés , que pas un d'eux n'osa dire un mot. Ils commencèrent à se regarder les uns les autres avec grande honte ; le Duc Naimés qui avait fait attention aux paroles du Roi , lui dit : Sire , à Dieu ne plaise que nous ayions du mépris pour vous , par égard pour Regnault ; mais vous devez penser que ce que nous en avons fait n'est pas un mal ; mais de bonne part , nous pensions par ce moyen faire cesser une guerre qui a duré si long-temps , et dans laquelle il est péri bien du monde ; mais nous voyons que vous ne voulez pas faire la paix avec les quatre fils Aymon. Reprenez votre couronne , et calmez-vous , nous vous promettons de vous servir fidèlement , et nous prendrons Montauban avant qu'il soit un mois passé ; nous périrons plutôt , et ferons périr ceux qui voudraient les épargner. Le Roi lui répondit alors : laissez tout ceci en paix , je vous dis que certainement je ne serai plus votre Roi , si vous ne me rendez Regnault ou Maugis , le méchant qui m'a tant de fois trompé. Olivier arriva alors , et fut si étonné de ce que le Roi était dans la tristesse , qu'il lui dit : Sire , de quoi êtes-vous irrité ? Le Duc Naimés lui dit : Le Roi nous a tous diffamés , car il a quitté sa couronne

et son Royaume. Sire, dit Olivier, ne le faites pas, s'il vous plaît ; mais reprenez votre Royaume, et celui qui ne vous obéira pas sera puni. Olivier, dit le Roi, je n'en ferai rien, si je n'ai Regnault ou Maugis. Sire, dit Olivier, pardonnez-nous donc, et je vous rendrai Maugis dans l'instant. Charlemagne lui répondit : je ne suis pas homme que l'on puisse tromper, je sais que Maugis ne vous redoute point. Sire, voulez-vous reprendre votre couronne ? je vous l'amènerai tout à l'heure ; s'il en est ainsi, je ferai tout ce que vous voudrez ; car je le hais plus que personne : si Maugis était mort, les quatre fils Aymon ne pourraient me résister. Sire, dit Olivier, je vais bientôt vous l'amener : il alla avec Roland dans sa tente, plusieurs autres Chevaliers y entrèrent aussi pour voir Maugis. Olivier lui dit : voulez-vous venir vers le Roi ? Maugis lui répondit : vous m'avez trahi ; mais je sais bien que le Roi sera plus honnête que vous, car il ne me fera nul mal. Quand il fut arrivé à la tente du Roi, Olivier lui dit : Sire, vous m'avez promis que, si je vous rendais Maugis, vous reprendriez votre couronne, et que vous vous maintiendriez comme du temps passé. Il est bien vrai, lui dit le Roi, si vous tenez ce que vous m'avez promis. Sire, regardez, voici Maugis que je vous présente, je l'ai pris par la force des armes. Charlemagne fut satisfait plus que personne ne pourrait l'être, et dit ensuite à Maugis : voilà une partie de mes desirs accomplis. Je te ferai chèrement payer ton orgueil, quand tu emportas l'Aigle d'or, et tous les larcins que tu as commis : tu m'as irrité plusieurs fois, et j'aurai le plaisir de te punir. Sire, dit Maugis, vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, car je suis en vos mains, vous ne gagnerez rien à ma mort ; j'ai des cousins qui sauront bien la venger par les armes. Ah ! larron, tu as peur maintenant. Sire, dit Maugis, je ne suis pas un larron ; je ne puis plus me défendre, puisque vous me tenez en vos mains. Quand vous m'aurez mis à mort, vous ne pourrez plus rien faire, et vous serez courroucé contre moi avant qu'il soit vingt-quatre heures. Malheureux, dit le Roi, ne parle pas si hardiment, car je ferai tout mon possible pour te faire périr avant qu'il soit nuit ; ainsi tes quatre mauvais cousins ne pourront l'en garantir, et toi-même ne pourras te sauver par tes enchantemens.

Regnault et ses frères partirent de l'armée de Charlemagne, et s'en retournèrent à Montauban. La Dame vint au-devant, et lui dit : Sire, soyez le bienvenu, avez-vous délivré Richard ? Oui, Dieu merci. Alors elle embrassa Richard, et ils firent des réjouissances ; Regnault demanda son cousin Maugis ; la Dame lui répondit : je n'en sais pas de nouvelles. Regnault, fâché, retourna vers ses frères, et leur dit : Je vous prie instamment de vous informer si notre cousin Maugis est arrivé, et de l'aller chercher dans tout le logis, peut-être est-il allé se désarmer. Alors ils le demandèrent à deux de ses gens, qui dirent ne l'avoir pas vu depuis qu'il était avec eux. Ils s'en retournèrent vers leur frère Regnault, et lui dirent qu'ils n'en avaient aucunes nouvelles ; il en fut si chagrin et si

inquiet, qu'il faisait pitié à voir. Sa chère épouse voyant bien le chagrin que Regnault et ses frères avaient, tomba dans une grande faiblesse, où elle fut long-temps sans reprendre connaissance ; Regnault dit alors : mon cher Maugis, vous êtes bien abandonné, que pourrons-nous faire désormais, puisque nous vous perdons ? Il dit alors à ses gens : Seigneurs, je vous invite à cesser nos regrets, d'autant plus qu'ils ne nous serviraient de rien ; ce n'est pas le remède qu'il faut y apporter. Il faut aller au bois de la Serpente, pour parler à l'Abbé de Saint-Ladre, il en saura peut-être quelques nouvelles ; je pense qu'avant vingt-quatre heures, j'en saurai quelque chose ; adieu, mes frères. Vous avez bien raison, lui répondit Allard, mais nous irons avec vous ; vous n'y viendrez pas, lui répondit Regnault ; alors il se fit armer, monta sur Bayard, et sortit de Montauban ; il arriva à Balançon, où il passa l'eau et trouva un page qui venait abreuver les chevaux du Roi. Quand le page vit Regnault, qui était armé tout seul, il lui demanda qui il était et pourquoi il était seul ? Je suis des gens de Ripus, qui me suis échappé quand les quatre fils Aymon l'ont pendu. Regnault lui demanda ensuite, que fait le Roi ? Sire, dit le page, il est bien content, et il a déjà oublié la perte de Ripus, car on lui a livré Maugis, qu'il détestait à la mort. Il le pria ensuite de lui dire si Maugis était mort ? Sire, lui dit-il, il est encore vivant. Regnault fut content, et lui dit : mon ami, je suis bien aise que Maugis ne soit pas mort. Tout ainsi qu'il disait cela, le page s'en alla, et le laissa tout seul, pensant à son affaire. Regnault dit en lui-même : Grand Dieu ! je ne sais ce que je dois faire ni penser, car si je vais attaquer Charlemagne, la nuit est déjà fort obscure, il croira que j'ai beaucoup de gens avec moi, et aura peur de perdre mon cousin, ainsi il pourrait le tuer ; mais puisque c'est ainsi, j'attendrai jusqu'à demain matin, et s'il le conduit à la mort, je tâcherai de le défendre.

CHAPITRE XXII.

Comme Maugis, condamné à mort, se sauva avec la couronne, l'épée et le trésor du Roi, prit aussi les épées des douze Pairs de France, et emporta tout ce butin au Château de Montauban.

CHARLEMAGNE, se voyant maître de Maugis, appela tous ses Barons, et leur dit : Seigneurs, je vous prie instamment de faire élever une potence, car je suis décidé à faire pendre Maugis avant que de souper, ne voulant pas le garder jusqu'au jour. Sire, dit le Duc de Naimés, puisque vous voulez qu'il meure, faites autrement, si vous voulez me croire. Comment, lui dit-il ? Sire, je vous conseille que vous ne le fassiez pas pendre de nuit, car nous en aurions des reproches ; Regnault et ses frères diraient que, par appréhension, vous n'avez osé le faire de jour ; ainsi attendez qu'il soit jour pour le faire pendre, et quand on le conduira, envoyez y des gens, afin que, si Regnault et ses frères viennent pour le se-

courir, on puisse tous les pendre ensemble. Naines, dit le Roi, vous vous moquez de moi; si ce larron m'échappe, je suis diffamé. Si vous avez peur que je m'en aille, dit Maugis, je vous donnerai des otages, pour preuve de ce que je ne m'en irai pas sans vous dire adieu. Qui voudra en répondre? J'en trouverai, répondit Maugis. Alors il regarda autour de lui, et vit les douze Pairs: il appela Olivier, auquel il dit: vous m'avez promis de me rendre service auprès du Roi, quand je me suis rendu à vous, je vous demande pour otage. Volontiers, je le ferai sur ma vie. Il pria ensuite Richard, le Duc Naines, Oger, l'Archevêque Turpin et Estou, d'être ses otages pour la nuit. Maugis, dit le Duc Naines, nous promettez-vous de ne point vous en aller d'ici sans notre permission? Oui, dit Maugis, je vous le jure; alors les douze Pairs allèrent vers le Roi, et lui dirent: Sire, nous répondons de Maugis sur notre vie, et sur ce que nous tenons de vous; ainsi, il ne s'en ira pas sans notre permission, ni sans dire adieu à la compagnie. Charlemagne leur répondit alors: prenez garde que ce traître ne vous enchante, et je vous prie de ne pas vous y fier, car c'est le plus grand fourbe qui soit au monde; Seigneur, dit le Roi, puisque vous en répondez, je vous le remets en garde, aux conditions que, si je ne l'ai pas demain au matin, vous perdrez tous vos fiefs, et ne pourrez jamais rentrer en France. Sire, dit Olivier, nous le voulons bien, ainsi que vous l'avez dit. Ensuite, ils vinrent vers Maugis, qui leur dit: Seigneurs, puisque vous m'avez fait un plaisir, faites-m'en d'eux; je vous supplie de me faire donner à manger, car je meure de faim. Quand le Roi entendit Maugis parler ainsi, il le regarda, et dit en riant: mangeras-tu bien, dis, méchant larron? Oui, répondit-il, quand j'aurai de quoi; qu'on lui donne donc à manger. Sire, dit Roland, il sera bien auprès de vous; vous avez raison, mon neveu, ainsi l'avais-je pensé, car je ne m'en rapporterais à personne qu'à moi. Le Roi se mit à table, fit asseoir Maugis auprès de lui, et le servit à table; pendant le souper, le Roi n'osait ni boire ni manger, tant il craignait les enchantemens de Maugis; mais celui-ci mangea bien, car il en avait besoin. Quand Olivier vit cela, il commença à rire, et poussa Roland, en lui disant: avez-vous vu comme le Roi n'osait manger, par crainte que Maugis ne l'enchantât? Sûrement, dit Roland, il est bien vrai. Après souper, Charlemagne appela son Sénéchal, et lui dit: je vous prie de me faire apporter cent torches, et qu'elles soient ardentes toute la nuit; vous serez obéi. Quand le Roi eut donné tous ses ordres, il s'en retourna auprès de Roland, et lui dit: Neveu, je vous prie que vous, Olivier et tous les douze Pairs de France, veillez avec moi ce larron de Maugis; vous ferez armer cent bons Chevaliers, qui veilleront avec nous, et faites jouer aux tables, aux échecs et à d'autres jeux, afin qu'on ne s'endorme point: vous ferez monter la garde à mille Chevaliers, afin que, s'il nous échappait, ils le retiennent. Quand il eut parlé, il se mit sur son lit, et fit asseoir Maugis auprès de lui, et d'un autre côté, Roland et Olivier et

tous les douze Pairs de France. Sire, dit Maugis, où dois-je reposer? Comment, dit le Roi, vous voulez dormir? Oui, Sire, dit Maugis, s'il vous plaît. Par ma foi, dit le Roi, vous aurez mauvais repos, vous ne dormirez de votre vie, car vous serez pendu demain au point du jour. Sire, dit Maugis, vous avez tort, je vous ai donné des otages, n'est ce pas? pour si peu que j'ai à vivre, que je fasse mes volontés; laissez-moi donc me reposer, ou acquittez mes otages. Larron, dit le Roi, cela ne sert de rien, car je veux que tes otages soient libres: tu n'es pas encore hors de mes mains. Charlemagne fit apporter de gros fers, et les lui fit mettre aux pieds, avec une longue chaîne autour des reins, attachée à un pillier; puis il lui fit mettre un collier de fer au cou, dont il garda la clef. Quand il fut ainsi attaché, il lui dit: Maugis, vous ne m'échapperez pas maintenant. Sire, vous vous moquez de moi, je vous dis devant les Pairs de France, que je verrai Montauban avant qu'il soit demain matin. Quand le Roi entendit ce que Maugis lui avait dit, il devint furieux, se redressa, mit l'épée à la main, et vint contre Maugis pour lui trancher la tête. Quand Roland vit cela, il s'avança, et dit au Roi: Sire, arrêtez, je vous prie, car si vous le tuez, nous en serions diffamés pour toujours; mais vous ne devez pas prendre garde à ce qu'il dit, car s'il parle, c'est en homme désespéré. Et comment pourrait-il arriver qu'il vous échappât? car, comme vous le tenez, il est bien pris. Neveu, je ne sais comment, mais c'est qu'il s'est tant moqué de moi, que je m'en méfie. Laissons-le en paix jusqu'à demain matin qu'il sera pendu. Maugis, sentant qu'il avait envie de dormir, commença à faire son charme, et il les endormit profondément. Le Roi lui-même s'endormit si fort, qu'il tomba à l'envers sur son lit; quand Maugis vit que le Roi et tous les Pairs de France étaient bien endormis, il fit un autre charme, qui était d'une si grande vertu, que les fers qu'il avait aux pieds, le collier et la chaîne de fer, tout tomba par terre; puis il se leva, et vit Charlemagne qui dormait si bien la tête de travers; il prit un oreiller, et lui redressa la tête, et lui déceignit ensuite Joyeuse, sa bonne épée, il la mit à sa ceinture; puis alla vers Roland, auquel il ôta Durandal, sa bonne épée; ensuite à Olivier, Haute Claire; après à Oger et aux autres, puis s'en vint au coffre où la couronne et le trésor étaient, et prit tout. Quand il eut fait tout cela, il prit une herbe, et en frotta le nez et la barbe du Roi, et le décharma; puis il le poussa du doigt, et lui dit: Sire, je vous ai dit hier que je m'en irais pas sans vous parler.

Quand il eut dit cela, il sortit de la tente du Roi, et se mit en chemin pour aller à Montauban. Quand le Roi entendit ce que Maugis lui avait dit, il se leva dans une grande fureur, s'en vint vers ses Pairs, et il ne put les éveiller. Quand il vit cela, il alla chercher une herbe qu'il avait rapportée d'outre-mer; il en prit et en frotta le nez, la bouche et les yeux de Roland, et de tous les autres Pairs de France, et incontinent ils se levèrent tous fort étonnés; et quand ils furent tous éveillés, ils se regardèrent l'un et l'autre.

Le premier qui commença à parler, fut le Duc Naimés, qui dit au Roi : où est Maugis ? Par ma foi, dit-il, vous me le rendrez, car c'est vous qui lui avez facilité son évasion ; si vous Peussiez laissé pendre hier, je serais délivré de lui. Roland, dit Oger, le vites-vous s'en aller ? Non, par Saint-Denis, dit Roland. Je l'ai vu en aller, dit le Roi. Sire, dit Roland, vous deviez donc lui dire, car il ne s'en serait pas allé : il regarda aussitôt à son côté, et ne vit plus Durandal, son épée, dont il fut bien fâché ; le Roi dit ensuite : Neveu, où est votre épée ? Dieu ! je vois bien que Maugis nous a enchainés, aucun n'a son épée. Les douze Pairs, voyant qu'ils avaient perdu leurs épées, furent plus fâchés qu'on ne pourrait l'exprimer. Roland dit ensuite : certainement Maugis a fait un grand butin d'avoir pris nos épées, car elles valent plus que Paris.

Charlemagne voyant ses coffres ouverts, commença à dire : Ah ! Jarron Maugis, je n'ai guère gagné à ta prise. Cependant Maugis s'en allait à Montauban, et passa le gué où était Regnault ; quand il fut passé, Bayard le sentit, et commença à hennir bien fort, et alla vers Maugis, malgré Regnault. Quand Maugis aperçut Regnault, il lui dit : Vassai, qui êtes-vous, qui venez ici ? Cousin, dit Regnault, ne me connaissez-vous pas ? Que Dieu soit loué ! qui vous a délivré des mains de Charlemagne ? vous m'avez oublié, dit Maugis. Cousin, ce n'est pas faute, je vous assure que j'étais décidé à vous secourir ou à périr ; il lui demanda ensuite ce qu'il portait. Cousin, dit Maugis, c'est la couronne du Roi et les épées des Pairs. Ils allèrent vers Montauban, et rencontrèrent Allard, Guichard et Richard, qui paraissaient plongés dans la tristesse ; Regnault les vit venir de loin, et leur demanda ce qu'ils avaient : nous allions vous chercher. Ils approchèrent de Maugis, et lui dirent : cousin, où fûtes-vous hier quand nous vous perdîmes ? Alors, dit Maugis, quand Richard fut arrivé à la tente du Roi, et eut pris l'Aigle d'or, je restai dans la tente pour pouvoir le tuer, et bien peu s'en fallut. Lorsque je pensais m'en retourner après vous, j'ai trouvé une compagnie de Chevaliers qui m'ont arrêté ; je me suis défendu de toute ma force ; mais Olivier vint, qui m'abattit par terre ; je me rendis à lui, et il m'a livré au Roi, qui voulait me faire pendre ; mais j'en suis échappé : ils allèrent à Montauban, où ils furent bien traités.

Le lendemain ils allèrent à la messe, et Maugis leur dit : Seigneurs, montrez-nous le butin que vous gagnâtes hier ; Richard prit alors l'Aigle d'or, et le donna à Regnault, lequel dit à Maugis : cousin, que ferons-nous de cet Aigle ? Maugis lui dit : il me semble qu'on doit le mettre sur le pommeau de la tour, afin que Charlemagne et toute son armée le voient. Regnault le fit mettre sur la plus haute tour de Montauban, et lorsque les rayons du soleil tombaient dessus, il jetait une clarté éblouissante, que l'on pouvait voir de cinq lieues. Charlemagne irrité, appela les Pairs de France, et leur dit : Seigneurs, nous n'avons eu que malheur depuis notre venue, car les quatre fils Aymon nous ont bien nargué, avec l'aide de leur cousin Maugis ; aussi, Seigneurs, je me plains à vous, et vous prie de m'aider à m'en venger,

car,

car ils vous nargueront, ainsi que moi. Les Pairs lui répondirent : Sire, nous sommes prêts à faire ce que vous nous commanderez. Je voudrais bien, dit Charlemagne, que vous, Oger et le Duc Naimés, l'Archevêque Turpin et Estou, qui êtes de la famille de Regnault, vous alliez lui dire et à ses frères, qu'ils me rendent ma couronne, mon épée et mon Aigle d'or, avec toutes vos épées, je leur donnerai trêve pour deux ans, et ferai retourner mon armée en France.

Quand ils entendirent le commandement, ils montèrent à cheval, et allèrent vers le portier, qui montait la garde ; il leur demanda : Seigneurs, qui êtes-vous ? Mon ami, dit Oger, nous sommes des gens de Charlemagne ; allez dire à Regnault que le Duc Naimés, l'Archevêque Turpin, Estou et Oger veulent lui parler. Seigneurs, dit le portier, j'y vais. Regnault dit à ses gens : je vois venir de vaillans Chevaliers, montrons leur, je vous prie, que nous ne sommes pas des enfans. Ils allèrent à la porte, et Richard sortit le premier, qui leur fit de grands honneurs, et leur dit : Mes Seigneurs, soyez les bienvenus. Regnault s'avança ensuite, les salua honorablement et les conduisit au Donjon, où ils furent tous bien reçus par la Dame Claire ; Regnault leur dit : Seigneurs, je vous prie de me dire pourquoi vous êtes venus ici ? ce doit être par quelque trahison particulière. Vous savez bien, lui dit Oger, que tous ceux qui sont ici vous aiment. Je vous assure que, s'il n'eût dépendu que de nous, vous auriez la paix avec Charlemagne. Vous n'ignorez pas que Maugis, votre cousin, nous a déshonoré, car nous avons prêté serment au Roi, que nous lui rendrions à sa volonté ; mais il s'est sauvé ; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il a emporté la couronne du Roi, son épée et celle de nous autres Pairs. Ainsi le Roi vous mande que vous lui rendiez sa couronne, l'Aigle d'or et toutes nos épées, il vous donnera trêve pour deux ans, et fera retourner son armée en France. Alors Maugis leur dit : Seigneurs, je suis charmé de vous voir, mais ne parlez plus, je vous prie, sur cette matière, vous demeurerez pour cette nuit avec nous ; demain nous rendrons des réponses. Oger lui dit : nous resterons volontiers, puisque cela vous fait plaisir. Maugis dit alors au Sénéchal, qu'il fallait fêter les messagers ; il lui ordonna tout ce qu'il fallait préparer. Seigneur, répondit le Sénéchal, ne vous inquiétez de rien, vous serez bien servis. Regnault dit à Maugis : ayez soin que nous soyons bien et magnifiquement traités. J'ai eu soin d'y pourvoir, lui répondit Maugis.

Ils se mirent ensuite en conversation avec les gens du Roi, sur différentes matières : quand le repas fut prêt, Regnault et ses frères emmenèrent les Chevaliers dans une salle à manger ; ils se lavèrent les mains ; Maugis fit asseoir le Duc Naimés auprès de la dame Claire, épouse de Regnault ; il fit ensuite placer l'Archevêque Turpin et Regnault, puis Oger et Allard, ensuite Guichard, Estou et le petit Richard. Tout le repas était dirigé en bon ordre. Quand ils eurent pris leur refection, le Duc Naimés dit à Regnault : cousin, je vous prie de nous donner des réponses. Seigneurs, dit Regnault, je ferai tant que le Roi sera content de nous, car je ferai ce qu'il lui

plaira pour avoir la paix avec lui. Alors il fit apporter l'épée du Roi ; sa couronne, l'Aigle d'or et les épées des douze Pairs de France.

Quand Oger vit cela, il se mit à rire, et dit : Par ma foi, Regnault, vous aviez un bon butin, si vous l'eussiez gardé. Richard voyant que Regnault voulait rendre l'Aigle, il lui dit : Frère, je jure sur la foi que je dois à Dieu, qu'on ne rendra pas ce que j'ai pris par force d'armes. Frère, dit Regnault, laissez-moi faire; non, dit Richard, car le Roi m'a trop maltraité avec un bâton, lorsque j'étais prisonnier en sa tente. Sire, dit le Duc Naimés, n'en parlons plus, prenons tout ce que Regnault nous donne, car il en fait assez; ma foi, dit l'Archevêque Turpin, c'est bien; ils reprirent la couronne du Roi et toutes leurs épées.

Quand ils les eurent, Oger dit à Regnault : cousin, je vous conseille de venir avec nous, Maugis restera ici pour garder votre Château. Seigneurs, dit Regnault, je crains que le Roi ne me fasse mourir indignement. Venez en toute sûreté, dit le Duc Naimés, car nous vous conduirons, ainsi il n'y a point de danger. Seigneurs, dit Regnault, sur votre assurance, j'obéirai à vos ordres. Regnault étant donc convenu d'aller avec les messagers de Charlemagne, ils montèrent tous à cheval, et Regnault se fit armer de pied en cape, ainsi qu'Allard; quand la Dame Claire vit que Regnault voulait s'en aller avec les messagers, elle vint au-devant d'eux, et s'agenouillant, elle leur dit : Seigneurs, je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à Maugis. Je vous remercie de rechef d'avoir mon mari en recommandation et de ne pas l'abandonner. Dame, dit Oger, ne craignez rien, Regnault n'aura aucun mal. Regnault prit deux Chevaliers avec lui pour lui tenir compagnie; ils passèrent la rivière au gué de Balançon, et quand ils furent passés, Oger commença à dire : Seigneurs, vous savez comme le Roi est vindicatif; je crains beaucoup pour ce pauvre Regnault, que nous avons amené. Il faut savoir la volonté de Charlemagne avant qu'il voie Regnault. Oger, lui dit le Duc Naimés, vous avez raison : nous irons avec vous, je parlerai au Roi, et Regnault nous attendra ici, jusqu'à ce que nous soyons de retour. Regnault leur dit : je suivrai vos avis; mais je vous prie de ne pas manquer à ce que vous m'avez promis. Ne craignez rien, dit le Duc Naimés.

Oger et le Duc Naimés allèrent à l'armée de Charlemagne; pour Regnault, il demeura avec l'Archevêque Turpin et Estou. Pina-belle, neveu de Charlemagne, était au gué de Balançon avec une grande compagnie, lorsque les susdits parlèrent ensemble; quand il eut entendu toute la convention, il se déroba de la compagnie et s'en alla vers le Roi, auquel il dit : Sire, j'ai laissé Allard et Regnault au gué de Balançon, avec l'Archevêque Turpin et Estou; mais le Duc Naimés et Oger viennent vers vous pour vous demander s'ils l'amèneront en assurance. Ce que vous me dites est-il vrai? Oui, Sire. Charlemagne dans l'instant aperçut Olivier, auquel il dit : Allez au gué de Balançon, vous y trouverez Regnault et Allard; menez deux cents Chevaliers bien armés, et prenez-les, quoiqu'il en arrive; amenez-les auprès de moi, et demandez-moi ce que vous voudrez. Pendant qu'Olivier était allé au gué de Balançon, le Duc Naimés

et Oger arrivèrent devant la tente de Charlemagne, et ils y entrèrent aussitôt : Oger salua humblement le Roi; mais il ne lui répondit pas un seul mot. Quand Oger vit cela, il lui dit : je suis surpris que vous nous montriez un si mauvais accueil, puisque nous venons d'obéir à vos ordres. Oger, dit le Roi, où est Regnault? je suis certain que vous l'avez amené avec vous. Sire, répondit Oger, il est vrai, nous l'avons amené sur notre foi, pour prendre des otages des trêves que vous lui avez données. Par Saint-Denis, dit le Roi Charlemagne, je n'en ferai rien, car si je puis le retenir, il périra. Sire, dit Oger, je suis surpris de ce que vous avez dit de Regnault. Sire, dit le Duc Naimés, un Roi comme vous êtes, ne devrait pas avoir dit de telles paroles pour la moitié de votre Royaume. Sire, au nom de Dieu, ne vous attirez point de blâme; si vous faites ce que vous venez de dire, je vous certifie que l'Archevêque Turpin, Estou et moi vous en sauront mauvais gré, et sauverons Regnault de toute puissance, puisque nous l'avons amené sur notre foi. On verra, dit Charlemagne, comment vous l'aidez. Sire, dit Oger, si vous nous faites outrage ou déshonneur, nous vous rendrons la foi que nous vous devons, et nous combattons tous contre vous.

Quand Olivier fut arrivé à Balançon, il arriva comme par hasard, et vit Regnault qui était à pied, n'ayant pu monter sur Bayard. Quand Regnault vit cela, il retourna vers l'Archevêque Turpin et Estou, il leur dit : Vassaux, je crois que vous m'avez trahi, je ne l'eusse jamais pensé, c'est mal agir. Sire, dit l'Archevêque Turpin, je vous jure sur ma foi que nous ne savons rien de cela; je vous promets que nous vous défendrons de toute notre force. Regnault dit ensuite à Olivier : c'est maintenant que vous devez me rendre la courtoisie que je vous ai faite, lorsque mon cousin Maugis vous abattit aux plaines de Vaucouleurs; vous savez qu'une politesse en demande un autre, car quand vous fûtes à terre, je vous rendis votre cheval, et vous aidai à monter. Sire, dit Olivier, il est vrai, je vous promets que je suis bien fâché de vous avoir trouvé ici, et je vous défendrai contre tous.

Cependant arriva Roland, qui était venu après Olivier, pour lui aider à prendre Regnault et son frère. Quand il fut venu auprès, il commença à crier : Regnault, vous êtes pris; quand il eut dit cela, il vint vers Oger, qui l'avait suivi à grande course, qui lui dit : certainement Roland, sur ma foi, vous ne ferez aucun mal à Regnault; car le Duc Naimés et moi l'avons amené sur notre foi et serment pour prendre des otages de la trêve que nous lui avons donnée de par le Roi, comme vous savez qu'il nous en avait chargé; et si vous lui faites outrage, c'est à nous que vous le ferez. Roland, dit Oger, par ma foi, si vous l'attaquez, nous l'aiderons. Lors Olivier dit à Roland : je vous prie que vous laissiez Regnault, car il m'a fait une courtoisie, maintenant je la lui veux rendre; si vous voulez me croire, nous le menerons vers le Roi, et nous le forcerons tous de faire son appointement. Seigneur, lui dit le Duc Naimés, Olivier parle honnêtement, car s'il nous fait passer pour traîtres, ce serait grande honte à lui et à nous; s'il fait outrage à Regnault, nous ne le souffrirons pas; alors

Roland et Olivier menèrent Regnault au pavillon de Charlemagne ; mais le Duc Naimés, l'Archevêque Turpin et Estou n'abandonnerent point Regnault, et quand Olivier voulut le présenter à Charlemagne, Oger s'avança, et dit : Sire, vous savez que vous nous envoyâtes quatre qui sommes ici devant vous, à Montauban, pour dire à Regnault ce dont vous nous avez chargé, et il a fait tout ce que nous lui avons dit de votre part, moyennant qu'il n'aurait nul mal ; et vous l'avez fait prendre. Nous n'aurions jamais pensé à cela, vu que votre couronne, nos épées, ainsi que votre Aigle d'or, vous l'aurez quand il vous plaira ; vous lui avez promis que vous ne lui feriez point de mal, que vous ne nous en fassiez. Si vous ne tenez votre promesse, vous serez blâmé ; mais si vous voulez travailler honnêtement, comme Seigneur, prenez garde que nous ne soyons blâmés ; renvoyez Regnault à Montauban avec ce qu'il nous a donné ; et alors faites-lui ce que vous pourrez. Oger, dit Charlemagne, vous parlez en vain, et vos associés aussi, car je n'en ferai rien qu'à ma volonté, et l'eussiez-vous juré, je n'en ferai pas de Regnault comme de Maugis.

Quand il eut dit cela, il se tourna vers Regnault, et lui dit : je vous tiens, vous ne m'enchanterez pas comme a fait Maugis, car je vous ferai brûler. Sire, dit Oger, ne le faites pas. Oger, dit le Roi, voulez-vous défendre mon ennemi contre moi ? Sire, que voulez-vous que je fasse ? Vous m'avez appelé traître ; sachez que je ne le suis pas, ni personne de ma famille, et je ne connais personne au monde que je ne combattrais, s'il disait que je suis traître. Par ma foi, dit Charlemagne, je vous le vais prouyer par les armes. Sire, dit Regnault, parlez maintenant comme Roi : je vous donne mon gage, et trouverai mon otage. Alors il dit à Oger, au Duc Naimés, à l'Archevêque Turpin et Estou, de vouloir bien le cautionner. Regnault, dit le Duc Naimés, nous vous cautionneront bien volontiers. Regnault dit alors : Sire, voici les cautions, les acceptez-vous ? Oui, dit le Roi, je n'en demande pas plus. Regnault dit ensuite : qui voudra combattre contre moi ? Ce sera moi, lui répondit le Roi. Mon oncle, dit Roland, non pas, s'il vous plaît, je le ferai. Sire, dit Regnault, mettez qui vous voudrez. Bayard fut rendu à Regnault, qui s'en alla à Montauban, et avec lui Oger, le Duc Naimés, Estou et Allard. Toute la nuit Regnault et sa compagnie s'en furent chère à Montauban, et furent honorablement reçus par la dame Claire : le lendemain ils entendirent la messe, et Regnault se fit armer, il dit adieu à dame Claire, son épouse, et dit à ses frères : je vous laisse le Château en garde, et vous recommande ma femme et mes enfans, car je m'en vais combattre le meilleur Chevalier du monde ; je ne sais ce qu'il en arrivera, vous aurez besoin de ce Château. Voici mes cautions, qui viendront avec moi. Par ma foi, dit Allard, nous irons avec vous, et nous verrons le combat, et comme votre bon droit sera gardé ; car si vous avez besoin de secours, nous vous en donneront. Regnault dit à Maugis qu'il restât au Château, et qu'il lui recommandait toutes choses : ils se mirent ensuite en chemin, et arrivèrent au pied de Montfaucon, lieu destiné pour le combat.

CHAPITRE XXIII.

Comme Regnault combattit contre Roland, et comme Maugis emporta le Roi tout endormi à Montauban, dessus Bayard.

QUAND Roland vit le jour, il se leva et alla entendre la messe, puis il se fit armer et monta à cheval. Alors Charlemagne lui dit : Mon neveu, je vous recommande à Dieu, qu'il vous ait en sa garde et veuille vous garder de mort et de prison, car vous savez que Regnault a raison, et que nous avons tort ; ainsi, je ne voudrais pas pour la moitié de mon Royaume qu'il vous arrivât aucun mal. Sire, dit Roland, votre repentir est trop tardif ; puisque vous saviez avoir tort, vous ne deviez pas accepter la bataille ; mais puisque la chose est si avancée, je ne puis la laisser sans que ce ne soit à mon grand déshonneur. Or, que Dieu m'ait en sa bonne et sainte garde par sa divine miséricorde. Roland trouva Regnault qui l'attendait, auquel il cria : Regnault, vous avez affaire à moi aujourd'hui. Regnault lui dit : Roland, il n'appartient pas à tel Chevalier que vous de menacer ; voulez-vous la paix ou la bataille, vous l'aurez ? Regnault, dit-il, je ne suis pas venu ici pour la paix, méfiez-vous de moi, vous ferez mieux ; prenez aussi garde à moi, dit Regnault, car aujourd'hui j'abaisserai votre orgueil. Alors ils piquèrent leurs chevaux et se donnèrent de si grands coups, qu'ils brisèrent leurs lances, et s'entre-heurtèrent si rudement sur leurs écus, qu'il fallut que Regnault tombât à terre, la selle entre les deux cuisses ; Regnault abandonna les étrières, il se releva promptement et monta sur Bayard sans selle ; il courut contre Roland, et lui donna un si grand coup d'épée, que Roland s'en sentit fort blessé, lequel mit la main à son épée et courut contre Regnault. Le combat devint terrible entre eux, car ils se déchirèrent leurs hauberts en plus de mille pièces, tant que les Barons qui les regardaient eurent pitié d'eux. Quand le Duc Naimés eut long-temps regardé le combat, il s'écria : Ah ! Charlemagne, maudite soit votre cruauté ; car, par votre haine, vous causez la mort des deux meilleurs Chevaliers du monde, et vous pourrez en avoir affaire un jour. Regnault voyant qu'aucun ne pouvait gagner, dit à Roland : si vous voulez m'en croire, nous combattons à pied, afin de ne pas tuer nos chevaux, car nous ne pourrions jamais en trouver d'aussi bons. Vous avez raison, dit Roland. Quand ils furent descendus, ils coururent l'un contre l'autre comme deux lions. Roland voyant qu'il ne pouvait vaincre Regnault, courut contre lui et l'empoigna. Regnault lui demanda la lutte ; ils se retournèrent long-temps, et ne purent se faire tomber ni l'un ni l'autre. Voyant qu'ils ne pouvaient se renverser, ils se laisserent aller, et se reculèrent pour respirer ; ils étaient bien fatigués, leurs écus, hauberts et casques étaient tout brisés ; où ils s'étaient combattus, la terre était aussi foulée que si l'on y eût battu du bled. Charlemagne voyant que l'un ne pouvait pas gagner l'autre, et que les deux étaient très-mal en ordre, il eut peur pour Roland ; il se mit à ge-

noux, éleva les mains au Ciel, et dit en pleurant : Grand Dieu ! qui créâtes le monde, la mer, le Ciel et la terre, qui délivrâtes la grande Sainte Marguerite des dents de l'horrible Dragon, et Jonas du ventre de la Baleine, je vous prie de vouloir bien délivrer mon neveu Roland, et faire cesser la bataille ; daignez m'inspirer de quelle manière il faut agir pour l'un et pour l'autre. Les frères de Regnault le voyant ainsi fatigué, eurent grande peur pour sa personne : ils se mirent à prier Notre-Seigneur de vouloir préserver leur frère de mort et de prison. Notre-Seigneur, à la prière du Roi, fit voir un beau miracle ; car il fit paraître une si grande nuée, que l'un ne pouvait voir l'autre. Roland dit alors à Regnault : où êtes-vous allé ? certainement ou il est nuit ou je ne vois rien ; sûrement, dit Regnault, et moi aussi. Regnault, dit Roland, je vous prie que vous me fassiez un plaisir, une autrefois j'en ferai bien autant pour vous, si vous vouliez me le demander. Alors Regnault lui répondit : volontiers, mon honneur sauvé ; grand merci, dit Roland, de votre bonne volonté ; sachez que la chose que j'exige de vous, c'est que vous me conduisiez à Montauban : Roland, dit Regnault, si vous voulez le faire, j'en serai content. J'irai sur ma foi, dit Roland. Sire, lui dit Regnault, que Dieu vous rende l'honneur que vous me faites, car je ne l'ai pas desservi envers vous. Roland, après avoir dit cela, recouvra la vue, et vit aussi clair qu'auparavant ; il aperçut Mellentier, son cheval, et monta dessus, pareillement Regnault sur Bayard. Le Roi voyant cela, fut très-surpris, et se mit à crier : Seigneurs, regardez, je ne sais ce que tout cela veut dire, car Regnault emmène Roland, on verra si vous le laisserez emmener ; quand les Barons de France entendirent le Roi parler ainsi, ils coururent tous après Regnault ; Charlemagne les suivit jusqu'aux portes de Montauban, et commença à crier à haute voix : Regnault, ce que vous avez fait ne vaudra rien, tant que je vivrai, vous n'aurez pas la paix. Il s'en retourna à son armée vers Montauban. Ses gens le voyant venir, allèrent au-devant de lui, et dirent : Sire, qu'avez-vous fait de Roland ? Seigneurs, dit le Roi, il est allé à Montauban. Je vous recommande à tous, qu'incontinent et sans retard, le siège soit transporté tout auprès de Montauban. Olivier portera l'Oriflamme, et Richard de Normandie conduira notre armée. Il eut à peine ordonné, que chacun, sans le contredire, se mit en devoir de démonter les tentes pour camper devant Montauban. Toute l'armée décampa ; Richard de Normandie vint auprès du gué de Balançon, avec dix mille combattans, pour garder le passage, jusqu'à ce que l'armée fût passée. Cependant le Roi était allé devant pour savoir où il poserait le siège. Quand l'armée fut arrivée devant Montauban, le Roi fit aussitôt dresser sa tente au-devant de la porte. Quand l'armée fut campée, celui qui faisait le guet sur la tour s'en vint vers Maugis, et lui dit : sachez que le Roi est arrivé avec son armée, et la fait camper devant la grande porte. Ne vous inquiétez pas, dit Maugis, il cherche sa perte, il la trouvera plutôt qu'il ne pense. Il conta à Regnault comme le Roi était venu camper son armée devant Montauban ; il dit à Maugis : cousin, je vous prie de faire bon guet cette

nuit, car nous sommes exposés. Après que tout fut couché, Maugis s'en alla dans l'écurie, détacha Bayard, monta dessus, sortit de Montauban, et alla à la tente du Roi, qu'il charma, ainsi que tous ceux de l'armée ; il vint vers le Roi, le prit et le mit ensuite sur Bayard, puis il l'emmena dedans Montauban, et le coucha dans son lit ; il alluma un flambeau qu'il mit au milieu de la chambre de Regnault, auquel il dit : cousin, que donneriez-vous à qui mettrait le Roi entre vos mains ? Par ma foi, répondit-il, il n'y a rien que je ne donnasse, si l'on me l'aménait ici. Cousin, dit Maugis, me promettez-vous qu'il ne souffrira aucun mal, et je vous le ferai voir ? je vous le jure ; alors Maugis les mena dans sa chambre, où il vit le Roi qui dormait ; Maugis dit à Regnault de le bien garder. Il quitta Regnault, prit une écharpe et un bourdon, et sortit de Montauban.

CHAPITRE XXIV.

Comme Maugis, pour sauver son ame, s'en alla se rendre en un Ermitage, où il vécut très-long-temps en pauvreté.

QUAND Maugis eut rendu Charlemagne prisonnier à son cousin Regnault, il s'en alla de Montauban sans le dire à personne du Château, sinon au portier ; alors Maugis marcha tant, qu'il arriva à Dordogne et passa la rivière. Quant il fut tout-à-fait passé, il se mit dans un bois épais, et marcha jusqu'à l'heure de None ; ensuite il regarda au loin, et aperçut un Ermitage fort ancien ; il s'en alla dans ce lieu, et le trouva fort agréable, car il y avait devant la porte une belle fontaine. Maugis entra dans la chapelle, et se mit à genoux ; il adressa son humble prière à Notre-Seigneur, et le pria de lui pardonner ses péchés. Comme il était fervent dans ses prières, il fit vœu de passer dans ce lieu le reste de ses jours pour y servir Dieu ; il résolut de ne vivre que de racines. Alors il pria Dieu qu'il lui plût que Regnault et ses frères pussent avoir paix avec Charlemagne, et qu'il mourrait content s'il apprenait cela. Il résolut de faire pénitence des maux qu'il avait fait au temps passé, pour venger la mort du Duc Beuves, son père, un des vaillans Chevaliers, parce qu'il avait été tué par la trahison de Ganelon.

CHAPITRE XXV.

Comme Charlemagne, dépité du tour de Maugis, qui l'avait si bien fait dormir, ne put oublier cette injure, au point qu'étant mis en liberté par Regnault, il réduisit bientôt à la famine le Château de Montauban.

ALORS Regnault appela ses frères, et leur dit : dites-moi ce que nous ferons du Roi, que nous tenons en nos mains ? vous savez qu'il nous a long-temps endommagé et fait plusieurs maux ; ainsi il me semble que nous devons nous venger de lui, puisque nous le tenons.

Sire, dit Richard, je ne sais ce que vous ferez, mais, si vous m'en croyez, il sera bientôt pendu, car après sa mort, il n'y aura personne en France qui ose nous attaquer. Regnault baissa la tête et se mit à méditer en lui-même sérieusement. Richard lui demanda à quoi il pensait, pensez-vous qui en fera l'office? Je le ferai bien, et dès à présent, si vous voulez me le livrer. Regnault leva la tête, et dit: mes frères, vous savez que le Roi est notre souverain Seigneur, et d'ailleurs, vous voyez comment Roland, le Duc Naimés, Oger, l'Archevêque Turpin et Estou sont ici pour faire notre appointement. Ils connaissent bien que nous avons le droit, et conséquemment, si nous le tuons à droit ou à tort, chacun nous en voudra, et tant que nous vivrons, nous aurons guerre. Allard lui dit alors: frère, vous parlez avec prudence; mais, si nous ne pouvons avoir la paix avec lui, il me semble que nous la lui devons demander une fois pour tout; et s'il la donne, Dieu soit loué; et s'il nous la refuse, gardons-le sans le faire mourir, de telle manière qu'il ne puisse pas nous faire de mal. Seigneur, dit Richard, nous avons un bon chef en notre frère Regnault, laissons-le, et faisons ce qu'il voudra. Ils laissèrent le Roi endormi, et s'en furent dans la chambre de Roland; Regnault commença à dire: Roland, levez-vous, je vous prie, envoyez chercher Oger, l'Archevêque Turpin et tous les autres qui sont ici, car je vous dirai une chose. Roland voyant venir Regnault à cette heure, fut bien surpris; néanmoins il envoya chercher tous ses gens; quand il furent arrivés, Regnault leur dit: Seigneurs, vous êtes mes amis, vous devez savoir que j'ai ici un prisonnier par lequel je puis avoir la paix et aussi tout mon héritage. Regnault, dit Roland, je vous prie de me dire qui il est, et comme vous l'avez amené ici? C'est Charlemagne, notre Roi. L'avez-vous pris par force d'armes? Non, sûrement, dit Regnault. Dites-moi, je vous prie, comment cela s'est fait cette nuit? Sachez, dit Regnault, que je ne sais comment Maugis a travaillé; mais il l'a apporté ici, et l'a couché dans un lit, en la chambre où il est endormi. Seigneurs, dit le Duc Naimés, comment se peut-il faire que Maugis ait pris le Roi? Vous savez qu'il se fait garder nuit et jour. Tout se fait par Dieu, par amitié pour Regnault; car désormais la guerre sera terminée, dont je remercie Notre Seigneur, car plusieurs Chevaliers sont morts. Roland et les autres Chevaliers s'en allèrent ensuite dans la chambre où le Roi dormait si fort, qu'on ne pouvait l'éveiller. Quand les Barons virent le Roi endormi, ils furent bien surpris, et Roland parla le premier, et dit: Regnault, où est Maugis, qui a si bien exploité? Je vous prie de le faire venir, afin qu'il l'éveille, et étant éveillé, nous irons tous à ses pieds pour lui crier merci, et je vous prie de ne plus l'outrager en paroles. Par ma foi, dit Regnault, j'aimerais mieux mourir enragé que de dire des injures au Roi; mais je lui proposerai mes frères et moi pour obéir à ses ordres, je le prierai qu'il lui plaise nous accorder la

paix. Je m'en vais chercher Maugis pour venir avec moi; il le chercha très-long-temps, et ne put point le trouver, dont il fut bien irrité. Lorsque le portier apprit qu'il cherchait Maugis, il dit: Sire, sachez qu'il s'en est allé cette nuit, vêtu avec de pauvres haillons; il m'a prié de lui ouvrir la porte, et est parti, je ne l'ai pas vu depuis. Regnault connut bien alors que Maugis s'en était allé, parce qu'il ne voulait pas essayer le courroux du Roi: il commença à pleurer, puis s'en retourna auprès des Barons, et leur raconta comme Maugis s'en était allé; et Richard leur dit: ah! cousin, que ferons nous désormais, puisque nous vous avons perdu? nous pouvons dire que nous sommes vaincus, car vous étiez notre espérance. Il n'y a pas long-temps que je serais mort honteusement, si ce n'eût été vous. Si vous avez enduré des peines et encouru la disgrâce du Roi, ce n'est que par amitié pour nous. Alors il grinça les dents de colère, mit la main à l'épée et voulut tuer le Roi, mais Roland l'en empêcha. Oger et Naimés lui dirent: O Richard! ce serait bien mal agir que de tuer un homme qui dort; et d'autre part, s'il plaît à Dieu, avant que nous sortions d'ici, nous mettrons tout à bonne paix. Naimés dit: Seigneurs, nous avons grand tort de nous chagriner, car toute notre tristesse ne peut nous apporter aucun soulagement, c'est pourquoi je vous prie de vouloir bien vous apaiser, et de commencer plutôt à parler de votre paix qu'il faudra faire avec Charlemagne, afin que l'on mette fin à cette guerre, qui a duré si long-temps. Mais je ne sais comment nous pourrions lui parler sans avoir Maugis, car nous ne pouvons l'éveiller, et si Dieu n'y remédie, nous ne lui parlerons pas. Comme les Barons parlaient ensemble, l'enchantement passa, mais il ne firent pas attention que le Roi était éveillé; il se leva tout debout, et commença à regarder autour de lui, et fut surpris quand il reconnut qu'il était au Château de Montauban, entre les mains de Regnault; il fut fort fâché, et devint si furieux, que tous ceux qui étaient là, crurent qu'il était devenu fou. Quand il fut bien éveillé, il connut bien ce qu'avait fait Maugis, et jura que, tant qu'il vivrait, la paix ne se ferait, quoiqu'il fût dans Montauban, jusqu'à ce qu'on lui eût livré Maugis pour en faire à sa volonté. Richard lui dit: comment diable, Sire Roi, pensez-vous parler ainsi? Vous savez que vous êtes notre prisonnier, et vous nous menacez encore; si ce n'était que j'ai promis que je ne vous ferais point de mal, je vous trancherais la tête. Regnault dit: laissons dire au Roi ce qu'il voudra, demandons lui grâce; et prions-le qu'il apaise son courroux, car la guerre a trop long-temps duré. Regnault, par sa sagesse, apaisa ainsi ses frères, puis il leur dit: Vous viendrez, s'il vous plaît, avec moi demander la paix à notre Seigneur Charlemagne.

Regnault, dit Allard, nous ferons ce qu'il vous plaira; Naimés dit: c'est agir avec prudence, et tout vous réussira en agissant ainsi. Regnault et ses frères, Roland, Olivier, Oger, le Duc Naimés, l'Archevêque Turpin et tous s'enorgueillirent semblablement.

Regnault dit à Charlemagne : Grand Monarque, ayez pitié de nous, au nom de Dieu, car mes frères et moi nous rendrons à vous pour vous servir, moyennant nos vies sauvées, et nous feront tout ce qu'il vous plaira ordonner; qu'il vous plaise faire la paix avec nous, et, s'il ne vous plaît me pardonner, je vous prie en grâce de pardonner à mes frères, de leur rendre leurs héritages, et je vous donnerai Montauban et Bayard. Charlemagne dit : quand tout le monde m'en parlerait, je n'en ferais rien, si je n'ai Maugis pour le faire mourir. Hélas! dit Regnault, je me laisserais plutôt pendre que de consentir à la mort de mon cousin Maugis; il ne nous a jamais desservi; au contraire, il mérite plutôt d'être notre maître. Regnault, dit le Roi, ne croyez pas que, malgré que je sois votre prisonnier, je fasse aucune chose contre ma volonté. Sire, je me veux humilier devant vous, j'aime mieux que vous soyez en tort que nous. Dites-moi, je vous prie, comment vous rendrai-je Maugis, notre vie, notre secours et notre espoir en tous lieux? Ainsi, Sire, je vous dis que, si vous aviez mes frères dans vos prisons, et que vous les voulussiez faire pendre, quand je tiendrais Maugis, et qu'il serait en mon pouvoir, je ne vous le donnerais pas pour racheter mes frères, et je vous jure que je ne sais où il est allé. Ah! dit le Roi, que Dieu te maudisse, car je suis sûr qu'il est ici. Non, lui dit Regnault, ma foi. Alors Regnault se tourna devers Roland et les autres Barons, et leur dit : Seigneurs, pour l'amour de Dieu, priez le Roi qu'il veuille prendre pitié de mes frères et de moi, afin que nous puissions aller en France. Le Duc Naimés, qui était alors à genoux, ayant entendu ce que Regnault avait dit, dit au Roi : Sire, il me semble que vous pourriez accepter l'offre que Regnault vous fait, avant qu'il n'en arrive un plus grand mal, car tous ceux de votre Cour en seront bien contents. Charlemagne jura par Saint-Denis qu'il n'en ferait rien, s'il n'avait Maugis pour en faire à sa volonté. Quand Regnault entendit ces paroles, il se releva aussitôt tout indigné; ses frères et les Barons se relevèrent aussi; alors il parla à Roland, et lui dit : Sire Roland, et vous Barons de France, je veux bien que le Roi soit instruit de ma volonté, et je la lui dirai devant vous. Ainsi, puisque je ne puis trouver grâce auprès de lui, je vous prie de ne pas me blâmer dorénavant si je demande mon droit, car je l'ai prié en toute manière, comme loyal Chevalier doit faire; il se tourna du côté du Roi, et lui dit : vous pouvez partir quand bon vous semblera, car je vous promets de ne vous faire aucun mal, parce que vous êtes mon souverain Seigneur; quand il plaira à Dieu, nous aurons la paix avec vous. Tous les Barons de France s'étonnèrent de la grande franchise de Regnault. Le Duc Naimés dit alors : Dieu! avez-vous entendu la grande humilité de notre Chevalier Regnault? Richard lui dit : Frère, que voulez-vous faire? quoique nous tenions ce méchant Roi sous notre puissance, et que sa vie soit entre vos mains, il a un si grand orgueil, qu'il ne veut rien faire de ce

qu'on lui conseille, et il nous menace encore plus fort; et vous voulez qu'il s'en retourne, nous en souffrirons, car s'il nous tenait comme nous le tenons, tout l'or du monde ne suffirait pas pour empêcher qu'il ne nous fit périr honteusement. Je vous dis que vous faites une grande folie de le laisser aller, car si vous vouliez, vous pourriez maintenant avoir la paix. Il me semble que vous ne cherchez que notre mort. Quand il ouït parler son frère, il lui dit, irrité : tais-toi, mauvais garçon, que Dieu te punisse, car il s'en ira malgré vous, et la paix que vous désirez ne sera faite que quand il plaira à Dieu. Il appela alors un de ses Gentilshommes, et lui dit : partez incontinent, et me faites amener mon bon cheval Bayard, car je veux que mon souverain Seigneur s'en aille dessus jusqu'à son armée. Richard ayant entendu cela, s'en alla très-irrité. Cependant le Gentilhomme amena Bayard, et Regnault le présenta à Charlemagne, et lui dit : Sire, allez-vous-en quand il vous plaira; il monta sur Bayard, et sortit de Montauban pour retourner auprès de ses gens. Regnault le conduisit jusqu'à la porte de la ville. Quand les Français le virent revenir, ils furent tous biens contents. Ils lui demandèrent comment il s'en était allé, et s'il avait accordé la paix. Seigneurs, assez bien, Dieu merci; mais je n'ai pas voulu faire la paix, et tant que je vivrai, elle ne se fera pas. Sire, demanda un de ses Barons, comment Bayard vous a-t-il été délivré? Ma foi, Regnault me l'a livré à sa volonté, malgré ses autres frères. Sire, lui dirent les Barons, n'avez-vous pas vu Roland, Olivier, le Duc Naimés, Oger, l'Archevêque Turpin et Estou? Oui, sûrement, mais ils m'ont tous abandonné par amitié pour Regnault, et si je puis les tenir, je leur montrerai qu'ils ont mal fait. Il fit remener Bayard à Regnault, qui, le voyant ramené, dit à Roland et à ceux qui l'accompagnaient : Seigneurs, je vois que vous êtes dans les mauvaises grâces du Roi par amitié pour moi; ainsi, Seigneurs, je vous tiens quittes de toutes les querelles que je pourrais avoir sur vous, vous pouvez vous en aller quand il vous plaira. Alors les Barons s'en retournèrent à l'armée du Roi, et lui dirent : Sire, nous venons vous demander grâce, vous priant de vouloir apaiser votre colère contre nous; puisque la paix ne vous est pas agréable, nous avons abandonné Regnault et ses frères, et ils ne seront jamais secourus de nous tant que nous vivrons. Seigneurs, dit le Roi, je vous pardonne et vous prie d'une chose, c'est que nous allions attaquer Montauban, tant de jour que de nuit, car je suis assuré qu'ils n'ont guères de vivres; le passage est serré de si près, que personne ne peut entrer ni sortir pour leur procurer des vivres, et ils seront bientôt affamés.

Et ce qui est pire, ils ont perdu le traître Maugis, qui faisait lui seul toute leur espérance; ainsi je suis décidé à ne jamais lever le siège que je ne les aie à ma volonté. Alors le Duc de Naimés se leva, et lui dit : Sire, vous dites que ceux de Montauban n'ont plus de vivres, et que vous ne leverez pas le siège que

vous ne les ayiez affamés. Je vous jure que vous y serez bien long-temps. Sire, je vous supplie de vous en rapporter à mon avis, s'il est bon; faites d'abord attention à la politesse que Regnault vous a faite, car si ce n'eût été lui, personne au monde n'aurait pu empêcher que Richard, son frère, ne vous eût tranché la tête. De plus, pensez à la grande humilité dont il s'est toujours servi, à la confiance qu'il eut en vous, quand il vous donna son cheval, qui n'a pas son pareil au monde. Si vous réfléchissez bien à tout, vous verrez que jamais homme ne vous fit tant de générosité que lui; d'ailleurs, c'est qu'ils sont tous, comme l'on sait, vaillans Chevaliers. Je vous jure, Sire, sur tous les saints, qu'avant que vous preniez Montauban, ses gens et lui vous feront tant de mal, que vous vous en souviendrez. De plus, vous devez considérer que nous ravagerons les champs, et que vous dépenserez votre argent; il serait mieux que vous l'employassiez à faire la guerre contre les Sarrasins, que de l'employer contre les quatre fils Aymon; car les Sarrasins sont maintenant en repos et en grande joie, à l'occasion de cette guerre, car si la guerre leur manque, nous l'aurons à soutenir; et elle est si cruelle et si terrible, qu'il y est mort plusieurs nobles vaillans Chevaliers. Charlemagne fut bien étonné, quant il entendit le Duc Naimés lui parler ainsi; tout son sang lui frémit dans ses veines, et il devint pâle, tant il était transporté de colère; il se mit à regarder Naimés de travers, et lui dit par dépit: Duc Naimés, par la foi que je dois à mon Dieu, s'il y a personne assez hardi pour me parler jamais de faire la paix avec les frères Aymon, je lui ôte mon amitié, car je suis résolu de n'en rien faire, telle personne qui puisse m'en parler: je les prendrai, quoiqu'il m'en coûte, ou jamais d'ici je ne pars. Quand les Barons l'entendirent parler si rudement, ils en furent bien surpris, et ne dirent rien davantage. Quand Oger vit que les Barons n'osaient plus parler de cette affaire, il dit au Roi: Maudit soit le moment où Regnault empêcha Richard de vous trancher la tête, car vous ne les menaceriez plus. Le Roi ayant entendu ce qu'Oger lui disait, baissa la tête, et dit ensuite: Barons, j'ordonne expressément que chacun se mette en armes, car je veux dès cette heure que l'on fasse le siège de Montauban; ses ordres furent aussitôt exécutés. Quand ils furent prêts, ils vinrent en bon ordre avec des échelles et marteaux pour renverser les murailles, et se présentèrent devant le Roi pour remplir ses ordres. Quand ils les vit bien préparés, il leur commanda d'aller attaquer Montauban. Regnault voyant les ennemis, appela son frère Allard, et lui dit: frère, je vous prie de prendre mon cor, et en sonner hautement, pour que nos gens s'arment, car voici les Français qui viennent nous attaquer; ce qu'il fit. Lorsque ceux du Château l'entendirent, ils en furent bien étonnés, et sans faire une longue demeure, ils s'armèrent et se mirent en défense sur les murailles. Les Français arrivèrent et se jetèrent dans les fossés; alors ils dressèrent leurs échelles contre les murailles;

mais ceux du dedans se défendirent bien vaillamment, et détruisirent beaucoup de Français, car Regnault et ses frères se défendirent si bien, qu'on ne pouvait soutenir leurs coups. Ceux de Montauban firent une telle résistance, qu'ils firent tomber ceux qui étaient sur les échelles. Quand le Roi vit cela, il connut bien qu'il ne pouvait prendre Montauban par force.

Il fit sonner la retraite; les Français n'en furent pas fâchés, et le Roi perdit beaucoup de Chevaliers, dont il en regretta la perte bien du temps après. Quand les Français furent retirés, le Roi jura que jamais il ne partirait de devant Montauban qu'il ne l'eût affamé. Alors il ordonna qu'on mit à chaque porte deux cents Chevaliers pour empêcher d'en sortir. Regnault, voyant cela, se mit à genoux, et élevant les deux mains vers le Ciel, il dit: O mon Dieu! qui souffrites en croix la mort et passion, je vous supplie de permettre que nous ayons la paix avec le Roi. Quand Richard ouït la prière de son frère, il lui dit: Si vous m'eussiez cru, nous serions maintenant en paix, et Charlemagne eût été bienheureux de l'accorder pour sauver sa vie; vous savez que notre cousin nous l'avait rendu prisonnier ici, dans l'intention d'obtenir la paix avec lui, mais vous n'avez rien voulu entendre, et je vous promets qu'il ne nous vaudra rien. Charlemagne tint pendant si long-temps Montauban assiégé, que les habitans manquaient presque de vivres, car celui qui pouvait avoir un peu de pain, était contraint de le cacher, parce qu'on n'en pouvait avoir ni pour or, ni pour argent, tellement qu'ils mouraient de faim dans les rues, et l'un cachait la viande à l'autre, le père à l'enfant, et le fils à la mère; Regnault fut contraint de faire construire un charnier pour enterrer les morts. Richard, voyant son frère Regnault en grand chagrin, lui dit: frère, cela va bien mal, il eût mieux valu tuer le Roi, et nous ne serions pas en si grande pauvreté; il se mit ensuite à pleurer, en disant: hélas! je devrais me plaindre moi-même, plutôt que de plaindre les autres, puisqu'il faut absolument périr comme le dernier. Mon très-cher cousin Maugis, qu'êtes-vous devenu? Vous nous manquez au besoin; ah! si vous étiez ici, nous ne craindrions ni le Roi ni la mort. Je sais bien que vous trouveriez encore assez de viande pour nous nourrir. Hélas! il faut que nous mourions de faim, car le Roi nous déteste plus que les Païens et les Sarrasins, il ne faut pas nous attendre qu'il ait pitié de nous, car c'est le plus cruel des Rois. Charlemagne fut informé par un de ses gens que la famine était très-grande dans Montauban; il en fut bien satisfait, et fit assembler tous les Barons, et leur dit: Seigneurs, les gens de Montauban se rendront malgré leurs dents, car la plupart sont déjà morts de faim. Je veux que Regnault soit pendu et ses frères aussi; mais auparavant, je veux que son frère Richard soit traîné par un roussin, et je défends à qui que ce soit d'aller contre ma volonté, et de me rien représenter. Quand le Duc Naimés, Roland, Olivier, l'Archevêque Turpin et Estou entendirent

rent le Roi parler ainsi, ils furent très-mécontents, par amitié pour Regnault, ainsi que pour ses frères; ils baissèrent la tête sans dire un seul mot, crainte d'encourir sa disgrâce. Pendant que Charlemagne faisait le siège de Montauban, en persécutant les quatre fils Aymon, leur père était du parti du Roi, faisant la guerre contre ses enfans, car il les avait sommés, comme il a été dit. Quand il entendit les menaces que le Roi faisait à ses enfans, il en fut courroucé, car il savait bien que, si ses enfans mouraient, il n'aurait jamais de joie; quoiqu'il leur fit la guerre, il ne les aimait pas moins tendrement, car un bon sang ne peut se démentir. Ainsi il ne put s'empêcher de dire au Roi: Sire, je vous prie d'agir avec mes enfans selon la droiture, car je les aimerai toujours, ce sont mes enfans. Je ne veux rien entendre, dit le Roi, car Regnault a tué mon neveu, que je chérissais. Il vit ensuite que les Barons se parlaient l'un à l'autre, il leur dit: Seigneurs, laissez-le murmurer, car je vous jure sur ma foi, que je ne les quitterai pas pour un homme du monde, et serai à ma volonté. Pourquoi je vous ordonne que chacun de vous fasse des engins pour abatre cette tour, ainsi que le reste; par ce moyen nous les rendrons tous bien étonnés. Pour vous, mon cher neveu Roland, vous en ferez sept; Olivier en fera six; le Duc Naimés en fera quatre; l'Archevêque Turpin et Oger en feront quatre; et vous, Duc Aymon, vous en ferez trois. Grand Dieu! répondit le Duc Aymon, comment pourrai-je faire cela? Sire, vous savez que ce sont mes enfans, et non des coquins, ce sont de vaillans Chevaliers; et je vous promets que, si je les voyais périr, j'en mourrais aussi de douleur. Quand le Roi entendit ainsi parler le Duc Aymon, il en fut fort courroucé, et se mit à ronger un bâton qu'il tenait à la main, puis il dit: S'il y a quelqu'un qui ne fasse pas ma volonté, je lui tranche la tête avec mon épée. Sire, dit le Duc Naimés, ne vous irritez point, car ce que vous avez commandé sera fait dès-à-présent. Alors les Barons firent faire des engins, comme le Roi leur avait commandé; ils firent promptement travaillés; c'était des engins pour jeter grand nombre de pierres, on les éleva contre le Château, et ils l'endommagèrent considérablement. Il s'éleva un cri général dans tout le Château; chacun s'allait cacher où il pouvait. Ceux de Montauban souffrirent cette perplexité, jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus à manger. Regnault voyant une telle extrémité, dit: O Dieu! que pourrais-je faire? Je vois bien que nous ne pouvons plus résister, car je ne sais où prendre des vives. Ah! grand Dieu, où est Maugis? que ne sait-il mon affaire? Dame Claire entendant Regnault, lui dit: Mon cher ami, vous avez tort de vous alarmer, c'est le moyen de nous décourager tous; et de plus, il y a encore plus de cent chevaux ici, je vous prie d'en faire tuer un, et nous le mangerons, puis elle tomba pâmée aux pieds de Regnault, en grande faiblesse. Regnault la releva et la tint dans ses bras: quand elle fut revenue, elle dit en pleurant: Hélas! Vierge Marie, le cœur me manque, tant je

sens de besoin. Mes chers enfans, je n'aurais jamais pensé que vous seriez morts de faim. Regnault fit tuer un cheval, qu'il fit accommoder pour en donner à ses gens. Tous les chevaux qui étaient dans Montauban furent mangés l'un après l'autre, excepté quatre: savoir: Bayard, avec les chevaux de ses trois frères. Quand il n'y eut plus rien à manger, Regnault dit à ses frères: que ferons-nous? Il n'y a plus rien à manger que nos quatre chevaux, faisons-ent uer un, afin que nos gens mangent. Richard dit: ce ne sera pas le mien, et si vous avez envie de manger, faites tuer le vôtre, car vous n'aurez pas le mien; et si vous en avez besoin, vous le méritez bien; par votre orgueil, nous sommes en cet état, parce que vous avez laissé aller Charlemagne; et si vous m'eussiez cru, nous ne serions pas en cette misère. Le petit Aymon vint ensuite, et dit à Richard, en cette manière: Mon oncle, tout ce qu'on ne peut faire, on doit le passer le mieux qu'on peut; il ne faut jamais répéter le passé, mais faites ce que mon père vous commande; s'il a manqué son attente, il le paie sûrement cher. Richard entendant son neveu parler si sagement, en eut pitié, et dit à Regnault: faites tuer mon cheval quand il vous plaira; donnez-en à manger à madame votre épouse et à mes petits neveux, car mon neveu Aymon, que voici, mérite bien à manger, par le bon conseil qu'il m'a donné. Frère, dit Allard, faites tuer celui que vous voudrez, excepté Bayard, car celui-ci ne mourra point, et ce serait grand dommage; je vous jure que j'aimerais mieux mourir que Bayard fût détruit. Frère, dit Richard, vous avez raison; alors on fit tuer le cheval de Richard, et on le mangea. Regnault, voyant qu'il n'avait plus à manger, était plus fâché pour ses frères et sa femme que pour lui-même; alors il dit: je suis perdu sans ressource, il eut mieux valu croire mon frère, et je ne serais pas dans la misère où je suis. Je vois bien que Charlemagne a tant machiné, qu'il m'a pris dans ses filets, et je n'en puis échapper. Je sais que je ne dois m'en prendre à personne, car c'est moi qui ai fourni des armes contre moi; mon repentir est trop tardif. Mais Richard dit à son frère: que ferons-nous? Il faut nous rendre, puisque nous ne savons plus quoi faire. Regnault lui dit: frère, nous rendrons-nous au plus méchant Roi du monde? Mangeons plutôt, non-seulement mon cheval Bayard, mais mes propres enfans, pour résister plus long temps, en attendant quelques secours, ou au moins du dépit, car j'ai entendu dire qu'un jour de dépit vaut beaucoup. Frère, dit Allard, je suis d'avis que nous mangions Bayard avant, qui nous a tant de fois gardé de mort. Regnault dit: Frère, voulez-vous manger Bayard, qui est le meilleur cheval du monde? Je vous prie, avant de le tuer, de m'ôter la vie à moi-même, car je ne pourrai pas voir un spectacle aussi triste; quand vous m'aurez tué, vous pourrez tuer Bayard, et si vous ne le faites pas, je vous le défendrai autant que vous m'aimez; ne le touchez pas, car qui mal lui fera, me le fera. Quand la Duchesse entendit ainsi parler Regnault, elle ne sut que faire,

et dit avec regret : Ah ! Gentil Duc débonnaire, que se font nos pauvres enfans ? voulez-vous qu'ils meurent de faim par faute de votre cheval ? Il y a trois jours passés qu'ils n'ont rien mangé, il faudra qu'ils meurent et moi aussi, car mon cœur tombe par faiblesse ; vous me verrez mourir si vous ne me secourez. Lorsque les enfans entendirent leur mère qui parlait ainsi, ils dirent à Regnault : Père, pour Dieu, donnez-nous votre cheval ? aussi bien mourra-t-il de faim, il vaut mieux qu'il meure que nous. Quand les frères entendirent ainsi parler leurs neveux, Richard dit à Regnault : Gentil Duc, pour Dieu, ne souffrez pas que vos enfans et votre chère épouse périssent par la famine, ainsi que nous. Lorsque Regnault entendit parler ainsi son frère, son cœur s'attendrit, et il dit en pleurant : Mes frères, puisque vous voulez que Bayard meure, je vous prie de le tuer. Quand ils furent tous d'accord de tuer Bayard, ils vinrent à l'écurie, et le trouvèrent qui jetait un grand soupir. Quand Regnault vit cela, il dit qu'il se tuerait lui-même avant que Bayard périt, parce qu'il lui avait sauvé la vie plusieurs fois ; les enfans de Regnault entendant cela, s'en retournèrent à leur mère, en pleurant, de la grande faim qu'ils souffraient. Quand Regnault vit que ses enfans s'en étaient allés, il vint vers Bayard et lui donna un peu de foin, car il n'avait autre chose à lui donner, puis il vint vers ses frères, et trouva Allard qui tenait son neveu Aymon qui pleurait, Richard tenait Yon et Guichard tenait la Duchesse, qui était pâmée, il leur dit : Ah ! pour Dieu merci, je vous prie de prendre courage jusqu'à la nuit. Alors je vous promets que nous aurons à manger. Frère, dit Allard, il nous faut souffrir malgré nous. Les Chevaliers attendirent patiemment, et quand la nuit fut venue, Regnault dit : Frères, je vais parler à notre père, pour voir ce qu'il me dira, et s'il nous laissera mourir de faim. Frère, dit Richard, je veux y aller avec vous, s'il vous plaît, et vous en serez plus assuré ; mon frère, dit Regnault, n'y venez pas, je veux aller tout seul, et si je ne vous apporte pas à manger, je vous délivrerai Bayard. Il sortit hors de Montauban le plus secrètement qu'il put, il alla ensuite à la tente de son père, il la connaissait pour l'avoir vue de jour de dessus la grande tour. Il arriva qu'il trouva le Duc Aymon seul, hors de sa tente, qui était en attente pour savoir s'il aurait des nouvelles du Château de Montauban. Quand Regnault vit son père, il lui demanda où il allait et qui il était ? Aymon entendant parler Regnault, le reconnut et fut satisfait ; mais il ne le fit pas paraître, et lui dit : Toi-même, qui es-tu qui marche à cette heure si haut monté ? Regnault entendant ainsi parler son père, le reconnut bientôt, et dit : Sire, pour Dieu, ayez pitié de nous, car nous mourrons de faim, et tous mes gens sont morts, nous n'avons plus que Bayard, qui ne mourra pas tant que je vivrai, car il a beaucoup sauvé la vie à mes frères et à moi. Si vous ne voulez avoir pitié de nous, ayez pitié de mes enfans. Mon fils, dit Aymon, je ne puis vous aider, allez vous-

en,

en, car je vous ai laissé ; je ne puis me parjurer pour telle chose qui soit au monde, et par cette raison, je ne puis vous secourir, j'en suis fâché. Mon père, dit Regnault, vous avez tort, ne vous en déplaîse, car si vous ne nous secourez, sachez que, dans trois jours, ma femme, mes enfans, mes frères et moi nous mourrons de faim ; car il y a déjà trois jours que personne de nous n'a rien mangé, et que nous ne savons que faire. Vous êtes notre père, ainsi vous devez nous soulager ; je sais bien que, si le Roi nous tient, il nous fera pendre, et ce ne sera pas un honneur pour vous ; vous ne devez pas nous laisser, c'est la loi naturelle. Au nom de Dieu, mon père, ayez pitié de nous, et ne soyez plus irrité contre vos enfans, ce serait trop de cruauté. Vous savez que Charlemagne a bien grand tort de nous persécuter ainsi. Aymon eut pitié du chagrin de Regnault ; il le regarda ensuite, en pleurant, et lui dit : Mon fils, vous avez bien raison, car le Roi vous veut grand mal ; et pour ce descendez et entrez dans ma tente, et prenez tout ce qu'il vous plaira, car rien ne vous sera caché ; je ne vous donnerai pourtant rien contre mon serment. Regnault descendit, et s'agenouilla humblement devant son père, en le remerciant. Il entra ensuite dans la tente, et chargea Bayard de pain et de viande fraîche. Bayard en portait plus que n'eussent fait deux autres chevaux. Quand la nuit fut venue, Aymon, qui ne pouvait oublier ses enfans, dit à son maître d'Hôtel : Vous savez que j'ai délaissé mes enfans, et j'en ai un grand regret, car ils sont dans une grande indigence ; et quoique je les aie abandonnés, je ne voudrais pas leur manquer. nous avons trois engins que Charlemagne m'a fait faire pour abattre leurs murailles, et nous les avons déjà beaucoup endommagées. Or, il faut maintenant que nous les aidions, et je vous dirai comment. Il faudra que vous mettiez dans les engins du pain, de la viande salée et de la fraîche, au lieu de pierres, et on les jetera dans le Château ; quand je devrais mourir de faim, je ne leur manquerai jamais tant que j'aurai ; je me repens du mal que je leur ai fait, car tout le monde devrait m'en blâmer. Sire, dit le maître d'Hôtel, vous avez bien raison, vous en avez tant fait que chacun vous en blâme beaucoup. Alors il fit remplir les engins de vivres, et commanda au maître d'Hôtel de les jeter dans Montauban.

Plusieurs blâmaient le vieillard Aymon de ce qu'il tenait contre ses enfans, car ils croyaient que c'était des pierres. Le lendemain Regnault trouva des vivres à foison, que son père lui avait fait jeter, dont il fut content, et dit : Grand Dieu ! je vous rends grâce, je vois bien que celui qui met en vous son espérance, il ne peut lui arriver mal ; il appela ses frères et sa femme, et leur dit : Mes frères, vous voyez comment notre père a eu pitié de nous. Charlemagne apprit que le vieillard Aymon avait donné des vivres à ses enfans, il lui dit aussitôt : Aymon, pour quoi avez vous été si hardi pour procurer à manger à mes ennemis, eux que je déteste ? je sais bien comme la chose va, vous ne pouvez vous en excuser honnêtement ; mais je vous jure

H

que je m'en vengerai avant que la nuit soit venue, car vous en perdrez la tête. Sire, dit Aymon, je ne le veux pas nier; mais je vous dis, que quand vous me devriez faire mourir et jeter dans le feu, je soulagerais mes enfans tant que j'aurais de quoi. Sire, mes enfans ne sont ni larrons, ni traites, ni meurtriers; mais ce sont les meilleurs et les plus vaillans Chevaliers du monde, et vous les voulez détruire de cette façon: il y a trop long-temps que cette guerre dure, ce que vous avez fait devrait vous suffire.

Quand il entendit parler Aymon, il fut fâché, et peu s'en fallut qu'il ne le frappât. Le Duc Naimés lui dit: Sire, renvoyez Aymon, car vous l'avez trop tenu. Vous savez bien qu'il ne souffrira pas que ses enfans soient détruits; vous ne devez pas même l'en blâmer. Charlemagne lui dit: puisque vous avez jugé, vous n'en serez point dédit; il se tourna vers le Duc Aymon, et lui dit de quitter son armée, et qu'il lui avait fait plus de dommage que de profit. Je m'en irai volontiers, répondit Aymon; alors il fit seller son cheval, monta dessus, et dit aux douze Pairs de France: Seigneurs, je vous recommande mes chers enfans. Seigneurs, dit ensuite le Roi, je vous ordonne de faire défaire vos engins, car par eux j'ai perdu le Château de Montauban, ainsi Regnault resta un peu de temps en bonne paix; quelque temps après, les vivres commencèrent à lui manquer, Regnault dit alors: Grand Dieu! que ferai je donc? Je vois bien qu'à la longue nous ne pourrons plus y tenir, Charlemagne n'aura pas pitié de nous. Ah! Maugis, que n'êtes-vous ici pour nous empêcher de souffrir tant de peines? Comme Regnault se plaignait en lui-même, il vit venir Allard, qui était si faible, qu'à peine il pouvait se soutenir; il dit à Regnault: Seigneur, il faut tuer Bayard, car nous ne pouvons plus résister au besoin. Regnault vint vers Bayard pour le tuer; quand Bayard le vit, il commença à témoigner de la joie. Regnault dit: Ah! pauvre Bayard, si j'avais le cœur de te faire du mal, je serais trop cruel. Quand Yonnet, l'un de ses enfans, entendit cela, il dit à son père: Sire, qu'attendez-vous à tuer Bayard? J'enrage de faim, et si je n'ai quelque chose à manger, vous me verrez bientôt mourir, avec mon frère et ma mère, car nous ne pouvons résister. Regnault entendant parler son fils, en eut grande pitié, et d'autre part il n'osait tuer Bayard, qui le caressait; il imagina un moyen pour ne point faire mourir Bayard; il demanda ensuite un bassin, et saigna Bayard au côté, dont il sortit beaucoup de sang. Quand il eut assez saigné, Regnault banda la plaie, et Allard prit le sang et le porta cuire; quand il fut bien cuit, ils en mangèrent tous un peu, ce qui les soutint. Regnault et toute sa compagnie demeurèrent pendant quatre jours qu'ils ne mangèrent rien autre chose. Au cinquième jour on voulut le saigner une seconde fois, mais il était si faible, qu'il ne jetait point de sang. La Duchesse se mit à pleurer, et dit: Sire, puisque votre cheval ne rend plus de sang, tuez-le, et vos enfans en mangeront, vous, vos frères et moi, autrement nous mourrons de faim. Je ne le puis faire, dit Regnault, car il nous a toujours sauvé la vie.

CHAPITRE XXVI.

Comme Regnault et ses gens, alarmés par le siège, sortirent de Montauban et s'en allèrent à Dordogne, où Charlemagne les alla assiéger de nouveau.

EN ce temps était un homme fort ancien, qui dit à Regnault: Sire, je vois que nous mourrons tous de faim, si Dieu n'a pitié de nous. Je vous montrerai un chemin par où vous pourrez sortir d'ici en toute sûreté, à l'insu de Charlemagne; vous devez savoir que cette place a été autrefois bien fermée, le Seigneur fit faire un chemin qui conduit au bois de la Serpente; il faut faire ouvrir à l'endroit où je vous montrerai, et vous trouverez le chemin.

Regnault fut content et dit: j'ai trouvé ce que je désire, car je m'en irai à Dordogne, où je serai en sûreté. Il fit seller Bayard et prit le chemin de la caverne, lui, sa femme et ses enfans, avec ses gens. Regnault fit allumer un grand nombre de torches pour y voir plus clair; il ordonna son avant-garde du peu de gens qu'il avait, et fit faire l'arrière-garde à ses gens. Quand Regnault eut bien arrangé son affaire, il se mit en chemin vers la caverne, qui était grande et plantureuse; et quand ils eurent marché un long espace de temps, il s'arrêta et dit à ses frères: nous avons très-mal fait, car nous avons laissé le Roi Yon en prison; certes, j'aimerais mieux mourir que de le laisser mourir ainsi, car il périrait de faim comme un loup enragé, et ce serait un grand péché à nous; parbleu, dit Richard, vous le protégez, et vous ne devriez pas avoir pitié d'un homme aussi traître que lui. Regnault s'en retourna pour le retirer de prison, et l'emmena avec lui; étant à la fin de la caverne, ils se trouvèrent au bois de la Serpente au point du jour. Ils étaient bien contents de ce qu'ils étaient échappés de Charlemagne; Regnault regarda ensuite autour de lui, et vit bien où il était; il appela ses frères, et leur dit: il me semble que nous sommes ici près l'ermite de mon bon ami Bernard. Frère, dit Allard, vous dites vrai; mais que ferons-nous? Regnault dit: Je pense que le mieux serait que nous y allions, et il faudrait y rester jusqu'à ce que la nuit soit venue, puis après nous irons à Dordogne, car je ne me soucie pas d'y aller de jour; d'ailleurs, il peut se faire que l'ermite ait quelque chose à manger, et pour lors nous le donnerons à ma femme et à mes enfans. Ils trouvèrent l'ermite; mais en allant dans le bois, ils s'écartèrent, et comme des bêtes sauvages, ils mangeaient de l'herbe, tant ils avaient faim. Regnault dit: Seigneurs, vous pourriez nous causer du dommage en vous séparant ainsi. Je vous prie que chacun se rallie, et allons nous-en à l'ermite, nous y trouverons Bernard l'ermite, qui nous fera très-bonne chère. Regnault frappa à la porte; Bernard vint lui ouvrir et l'embrassa, en lui disant: Seigneurs, vous êtes les bienvenus; d'où venez-vous, et comment vous va? Re-

gnault lui dit : j'ai laissé Montauban par force de famine, et je m'en vais à Dordogne; je ne puis faire autrement pour le présent. Je vous prie, si vous avez à manger, de m'en donner pour l'amour de Dieu, à ma femme et à mes enfans, car ils sont affamés. Bernard eut pitié de l'état où il le voyait, ainsi que ses gens, et d'autre part il fut content de les voir hors du danger de Charlemagne; il s'en vint à la Duchesse, et lui dit : Dame, soyez la bienvenue, ne craignez pas, car vous êtes dans un lieu où vous aurez du repos. Il entra dans sa chambre, et apporta du pain et du vin, puis il s'assit vers Regnault, et lui dit : Seigneur, prenez en gré, s'il vous plaît, le bien que Dieu m'a donné. Grand merci, dit Regnault, voici de bonnes nouvelles pour nous. Ils demeurèrent tout le jour avec l'ermite, et quand la nuit fut venue, il dit à l'ermite qu'il voulait s'en aller; il lui donna trois chevaux, dont la Duchesse en eut un, les enfans les deux autres, et ils se mirent en chemin vers Dordogne. Quand ceux de la ville surent que leur Seigneur était venu, ils le reçurent honorablement, et le conduisirent jusqu'à la Forteresse; les Bourgeois firent ensuite de grandes réjouissances par toute la ville.

Alors les Barons du pays vinrent lui rendre hommage comme à leur Prince et Seigneur. Charlemagne marchant autour de Montauban, n'aperçut personne sur les murs; il envoya chercher tous ses Barons, et leur dit : Seigneurs, il y a bien huit jours que je n'ai vu personne sur les murs de Montauban; c'est pourquoi je crois que Regnault et ses gens sont morts. Sire, dit le Duc Naimés, il serait bon qu'on sût la vérité. Charlemagne monta à cheval avec tous ses Barons, et ils s'en allèrent devant Montauban, et étant à la porte, il fit semblant d'attaquer le Château; mais nul ne paraissait sur les murs du Château; on pensa que Regnault et ses gens étaient morts de faim. On fit apporter une échelle bien haute, et on la fit poser contre les murailles. Roland monta le premier, Oger, Olivier et le Duc Naimés après. Quand ils furent sur les murs, ils regardèrent dedans, et ne virent personne. Ils descendirent dedans, ouvrirent les portes, et firent entrer le Roi et ses gens. Alors il dit que tout cela avait été fait par l'art de Maugis, et qu'il les avait tous sauvés. Le Roi Charlemagne se promena dans le Château de Montauban pour trouver Regnault, ou quelqu'un de ses frères, et enfin il trouva le chemin par où Regnault et ses gens étaient sortis; il vit la caverne, et fut surpris; il appela Oger, et lui montra le chemin par où ils étaient sortis, et dit : Maugis a fait cela. Sire, dit le Duc Naimés, vous blâmez Maugis, mais il y a cent ans que cette issue est faite. Charlemagne dit : cherchez en cette caverne pour savoir où elle va, car je ne serai pas content que je ne le sache. Roland fit allumer beaucoup de flambeaux pour y descendre; il y entra avec grand nombre de Français, et ils marchèrent tant qu'ils se trouvèrent au bois de la Serpente; alors il dit à ses gens : Seigneurs, il me semble que d'aller plus avant ce serait grande folie. Sire, dirent-ils, retournons auprès de votre oncle, pour lui dire ce que nous avons trouvé à la caverne. Charlemagne demanda à son neveu : N'avez-vous pas trouvé l'issue de cette caverne? Sire,

dit Roland, Regnault et ses frères sont partis, ils ont emmené Bayard, voici les pas tout formés. Le Roi, irrité, envoya des Messagers par tout le pays pour avoir des nouvelles de Regnault et de ses frères. Il fit camper son armée à Montauban, et ils y restèrent six jours.

Lors les Barons furent bien satisfaits que Regnault et ses frères étaient échappés; il vint un Messager au Roi, qui lui dit : Sire, j'ai vu les quatre fils Aymon en grande joie, qui tiennent cour ouverte à Dordogne, où ils font de grands présens à chacun, et je suis surpris où ils ont pris un si grand trésor; ils ont rassemblé beaucoup de gens de guerre pour se défendre contre vous, si vous alliez les attaquer. Le Roi Charlemagne jura qu'il ne se coucherait jamais, qu'il n'eût assiégé Dordogne; il commanda que chacun allât s'armer pour l'aller assiéger. Incontinent ils se mirent en chemin, et arrivèrent à Montorgueil, qui était assez près de Dordogne, pour pouvoir en voir les clochers. Cette nuit l'armée de Charlemagne y campa, et y fit faire bon guet toute la nuit. Quand le jour fut venu, il fit décamper ses gens, et se mit à marcher vers Dordogne. Quand Regnault aperçut qu'on l'assiégeait, il jura qu'il ne ferait pas comme à Montauban, mais qu'il irait attaquer Charlemagne; et que, s'il pouvait tomber entre ses mains, il n'en aurait pas de pitié. Frère, dit Richard, vous parlez en Chevalier; je jure sur ma foi, qu'avant qu'il nous assiège, j'en tuerai plus d'un cent; Regnault fit sonner son cor, et fit armer ses gens. Ils sortirent de la ville, il rangea son armée, et dit : mes frères, voici le jour que nous mourrons tous, ainsi je vous prie que chacun se montre vaillant Chevalier. Frère, dit Allard, nous ferons notre devoir; et mettez-vous devant quand il vous plaira. Regnault piqua Bayard, et se mit dans les ennemis. Le Roi Charlemagne le voyant venir, fut surpris, et dit : Dieu! où ont-ils ramassé tant de gens! car ils sont autant que jamais; si je puis les tenir, je m'en vengerai. Il fit ranger son armée, et monta à cheval. Regnault voyant que les deux armées s'approchaient, dit à son frère Richard qu'il voulait parler au Roi, pour savoir s'il voulait lui accorder son pardon. Frère, dit Richard, vous ne valez plus rien, car vous manquez de courage. Je veux y aller, dit Regnault, et s'il me refuse, il s'en repentira.

Frère, dit Allard, vous avez raison; Regnault piqua Bayard, et courut auprès de Charlemagne, auquel il dit : Sire, si c'est votre plaisir, souffrez que nous ayons paix avec vous, et que cette guerre qui a tant duré prenne fin; je ferai tout ce qui vous plaira, je vous donnerai mon cheval Bayard. Malheureux, dit Charlemagne, retire-toi, car si je te tiens, je te ferai mourir! Sire, dit Regnault, vous ne le ferez pas, car nous nous défendrons. Frappez, Chevaliers, dit le Roi, je ne vous estime plus si ce malheureux m'échappe. Regnault piqua Bayard et courut contre un Chevalier, il le frappa si rudement, qu'il le renversa.

Quand Charlemagne vit cela, il s'écria : Frappez, Seigneurs, ils seront bientôt vaincus. Quand Roland entendit crier Charlemagne, ils se mirent tous à courir après Regnault; mais ils ne purent le rejoindre. Quand Richard vit venir son frère, il vint vers lui, et lui dit :

Frère, quelles nouvelles apportez-vous ? aurons-nous enfin la paix ? Dieu veuille nous la procurer, car je pense faire aujourd'hui une chose dont le Roi pourra en souffrir. Frère, dit Regnault, je vous prie de vous montrer vaillant contre nos ennemis. Quand Charlemagne vit qu'il était temps de frapper, il appela aussitôt le Duc Naimès, et lui dit : Naimès, tenez mon Oriflamme, et faites comme un bon Chevalier, en gardant mon honneur. Sire, dit-il, je suis fâché que vous n'accordiez pas la paix, car la guerre est trop longue. Naimès, je vous ordonne de prendre votre épée, et de frapper sur les ennemis, car tant que je vivrai, ils n'auront point la paix ; Regnault voyant l'Oriflamme, alla dans la plus grande presse, et frappa si rudement un Chevalier, qu'il le renversa mort ; il se lança ensuite à travers les ennemis ; il renversa beaucoup de Chevaliers, et au troisième coup, il brisa sa lance en morceaux ; puis il mit l'épée à la main, et frappa un Chevalier si rudement sur son casque, qu'il le fendit jusqu'aux dents, et lui fit voler la tête de dessus les épaules. Quand il eut fait ce coup, il cria Dordogne, pour rallier ses gens ; il dit : Francs Chevaliers, nous vengerons aujourd'hui les maux que Charlemagne nous a faits, et nous gagnerons la bataille.

Quand Allard, Guichard et Richard entendirent parler Regnault, ils se mirent tous à courir sur les ennemis ; ils renversèrent d'un premier coup sept Chevaliers chacun, car depuis qu'ils furent rassemblés, les gens de Charlemagne ne purent résister contre eux. Regnault et ses frères les détruisaient comme des bêtes, et la plupart furent vaincus. Le Roi courut sur les gens de Regnault, et frappa si rudement un Chevalier, qu'il le renversa mort à terre. Alors il mit l'épée à la main, et frappa si fort, que les gens de Regnault furent contraints de fuir. Quand Regnault se fut aperçu que ses gens se retiraient, il vint à l'enseigne, et lui dit : mon ami, allez jusqu'à Dordogne, le plus sagement que vous pourrez, car nous nous sommes trop combattus, il est temps de nous reposer. Sire, dit le Chevalier, je le ferai volontiers. Aussitôt il se mit en chemin vers Dordogne. Regnault appela ses frères, et leur dit : mes frères, tenons-nous derrière, car autrement nous sommes perdus. Frère, dit Richard, ne craignez rien. Quand Charlemagne vit que Regnault s'en allait avec sa compagnie, il cria : Seigneurs, nous sommes vaincus, plusieurs de nos Chevaliers ont perdu la vie. Regnault en a fait mourir plus d'un cent. Et, en dépit du Roi, lui et ses frères entrèrent à Dordogne. Quand Richard, frère de Regnault, fut auprès de la porte de la ville pour entrer, Richard de Normandie vint avec les gens du Roi, et y entra aussi ; Regnault fit fermer les portes, et ils allèrent se désarmer, car ils en avaient besoin. Quand Charlemagne vit que les quatre fils Aymon s'étaient sauvés, et qu'ils avaient pris Richard de Normandie prisonnier, qui était un des douze Pairs, il en fut fâché, car il avait peur que Regnault ne le fit mourir.

Quand il vit qu'il ne savait plus que faire, il commanda qu'on assiégeât la ville de Dordogne ; cette chose fut faite aussitôt : Charlemagne jura qu'il ne s'en irait pas de là qu'il n'eût pris la

ville, et fait pendre honteusement les quatre fils Aymon. Sire, dit Roland, vous savez bien que je suis celui qui a fait le plus de mal aux quatre fils Aymon ; jamais je ne vous ai parlé de paix, mais à présent je suis contraint de vous en parler. Sire, vous savez bien qu'il y a quinze ans que vous faites la guerre à ces quatre Chevaliers, et nous avons toujours eu du pis, car Regnault et ses frères sont trop vaillans, comme chacun sait ; je vous promets que, si vous eussiez autant fait la guerre aux Sarrasins, vous seriez Seigneur d'une grande partie, et vous auriez eu grand honneur. Et ce qui est pis, vous savez que Richard de Normandie, l'un de vos bons Chevaliers, est pris, dont vous en aurez déshonneur ; car si Regnault le fait tuer, vous en aurez grand dommage, et la France en sera troublée, car Richard de Normandie a de grands amis, et je vous dis que, si j'étais à la place de Regnault, je le ferais mourir, puisque je ne pourrais avoir la paix avec vous : ainsi, Sire, si vous me voulez croire, pour votre honneur, vous ferez savoir à Regnault qu'il vous rende Richard de Normandie tout armé sur son cheval, et que vous ferez accord avec lui : je vous assure qu'il le fera volontiers, et tout ce qu'il vous plaira commander. Charlemagne demanda à Roland s'il n'avait rien autre chose à lui dire. Non, dit Roland. Je vous jure que les quatre fils Aymon n'auront jamais paix avec moi, et je vous dis que je ne crains rien pour Richard, car Regnault se laisserait plutôt crever les deux yeux, que de lui faire aucun mal. Après que Regnault et ses gens furent arrivés à Dordogne, il posa son gnet sur le mur de la Ville, puis fit venir le Duc Richard de Normandie, et lui dit : Richard, vous savez le tort que m'a fait Charlemagne, ainsi je vous dis que si vous ne faites la paix, je vous ferai trancher tous les membres. Sire, dit le Duc, vous le pouvez, agissez à votre volonté ; et si vous me faites aucun mal, vous en aurez déshonneur toute votre vie. Sachez que tant que je vivrai, je ne ferai point parjurer Charlemagne. Regnault commanda qu'il fût conduit dans sa chambre, où il le fit garder ; il ordonna de ne lui rien refuser de tout ce qu'il demanderait. Pendant que Charlemagne était devant Dordogne, le Roi Yon de Gascogne fut attaqué d'une grande maladie ; il se confessa de tous ses péchés, pria Notre-Seigneur dévotement qu'il lui plût d'avoir pitié de lui, et de lui accorder le pardon de toutes ses fautes.

CHAPITRE XXVII.

Comme Maugis, étant en chemin pour aller voir Regnault, tua des brigands qui avaient volé des Marchands, et ils retrouvèrent leurs effets.

MAUGIS ayant long-temps demeuré dans son ermitage en contemplation, il s'endormit et songea qu'il était à Montauban ; il y voyait Regnault et ses frères qui venaient au-devant de lui, et se plaignaient de Charlemagne, qui voulait avoir Bayard ; mais Re-

gnault ne voulait pas le lui laisser emmener. Maugis s'éveilla en sursaut, se leva furieux, et jura qu'il ne sarrêterait de sa vie. Auparavant il entra environ sur les quatre heures après midi dans un grand bois, où il trouva deux marchands que des brigands avaient détroussés, et qui se lamentaient. Alors il vint vers eux, et leur dit : Messieurs, qu'avez-vous donc à vous tourmenter ainsi ? Bonhomme, dit l'un de ces deux marchands, il y a dans ce bois des brigands qui nous ont détroussés des draps que nous portions vendre; ils ont tué un de nos compagnons, parce qu'il leur a parlé trop rudement. Maugis en eut pitié, et leur dit : venez avec moi, et je priverai ces larrons de vous rendre le vôtre; et s'il ne le font, je leur donnerai des coups avec mon bourdon. Quand les marchands entendirent Maugis parler ainsi, ils se regardèrent. Un d'eux lui dit : ils sont sept, et vous êtes seul, sans armes, et ils sont armés; et d'ailleurs, à peine pouvez-vous tenir votre bâton. L'autre dit : laissez aller ce sot, car il ne sait ce qu'il dit; voyez comme il remue la tête; il dit à Maugis, frère, passe ton chemin, et nous laisse en repos, ou je te donnerai un tel coup, que tu le sentiras. Maugis lui répondit : frère tu as grand tort de m'injurier ainsi; mais je ne te peux faire du bien par force.

Maugis quitta ensuite les marchands, et marcha tant qu'il trouva les brigands. Il leur dit : Seigneurs, je vous prie de me dire pourquoi vous avez pris le bien de ces marchands? vous savez qu'il ne vous appartient pas, ainsi je vous prie de remettre leurs marchandises. Quand les larrons entendirent Maugis parler ainsi, ils furent irrités. Le Capitaine des larrons dit à Maugis : retire-toi, mon ami, ou bien je te donnerai un tel coup de pied, que je te creverai le ventre. Quand Maugis vit que ce larron ne le craignait pas, il en fut fâché; il prit son bourdon et en frappa le larron si fort, qu'il le fit tomber. Quand les larrons virent que leur maître était mort, ils coururent tous sur Maugis pour le tuer; mais il les mit en tel point avec son bourdon, qu'il en tua cinq, et les deux autres se mirent en fuite parmi le bois. Quand il vit cela, il les poursuivit et leur cria à haute voix : Eh ! mauvais larrons, retournez en arrière et rendez le larcin. Les marchands, qui entendirent crier Maugis, accoururent aussitôt vers lui, et trouvèrent que les larrons étaient morts; alors ils se dirent l'un à l'autre : voici un bon Pèlerin; ils vinrent vers Maugis, s'agenouillèrent devant lui, lui demandant pardon de ce qu'ils l'avaient blâmé à tort. Levez-vous, leur dit-il, prenez vos balles et vous en allez. Mais avant que de partir, je vous prie de m'informer si Charlemagne a pris Montauban, et les quatre fils Aymon qui étaient dedans. Sire, dirent les marchands, il a pris Montauban, mais non pas les quatre fils Aymon, ni leurs gens, car ils étaient allés, par une cavé sous terre, à Dordogne; là, il les a, comme on dit, assiégés de nouveau, et ne veut pas avoir paix ni accord. Maugis, entendant ces paroles, leur dit : adieu, marchands, il prit le chemin de Dordogne, et arriva à l'armée de Charlemagne; il vint vers la ville, et feignit de tomber en faiblesse,

s'appuyant sur son bourdon. Quand les gens de Charlemagne virent Maugis, ils se dirent l'un à l'autre : ce Pèlerin paraît être bien malade, il ne pourra pas aller bien loin. Par son serment, dit l'autre, ce pourrait bien être Maugis, qui est ainsi déguisé pour nous tromper. Non, dirent les autres, il est mort. Tandis qu'ils disaient ces paroles, Maugis s'approcha de la porte, et trouva le moyen d'entrer, en demandant la charité.

Quand il fut dedans, il s'en alla au Palais, et trouva Regnault qui tenait sa Cour; il entra aussitôt dans la grande Salle, où il trouva Regnault et ses frères, Dame Claire, les deux enfans et autres Chevaliers, qui étaient assis pour diner. Maugis se mit contre un grand pilier qui était au milieu de la Salle, devant Regnault et ses frères, qu'il aimait plus que le reste du monde. Le Sénéchal aperçut Maugis; et en pensant que ce fut un ermite, il commanda qu'il fût servi au nom de Dieu; on lui donna du pain, du vin et de la viande. Quand il vit cela, il dit : Seigneurs, je vous prie de me faire donner du pain noir et de l'eau dans un banap de bois; alors je serai comme il faut, car je ne mangerai point de viande. Lorsque Maugis eut tout ce qu'il avait demandé, il prit son pain noir, et en faisait des soupes dedans son banap de bois, et en mangeait de bon appétit. Regnault voyant ce pauvre homme si maigre et si pâle, en eut pitié; il prit un plat de gibier, et lui envoya par un de ses serviteurs, qui le présenta à Maugis, en lui disant : Tenez, Prud'homme, voici ce que le Duc vous envoie. Merci, dit Maugis; alors il le prit et le mit devant soi, mais n'en mangea point. Regnault voyant que Maugis ne voulait point manger, s'en alla s'armer pour se mettre en défense. Quand il vit que chacun s'en était allé, il vint à Maugis et l'embrassa, en lui disant : Sire, je vous prie, de me dire si vous êtes Maugis ou non, car vous lui ressemblez. Maugis ne put se cacher, et lui dit hautement : mon cousin, je le suis sans doute, et je suis bien satisfait de vous voir en bonne santé. Regnault lui dit : Cousin, je vous prie d'ôter cette chappe que vous portez, car je ne veux point vous voir de si pauvres habits. Alors Maugis dit : Cousin, ne vous déplaie, vous savez bien que j'ai fait vœu de ne manger jamais que du pain et des herbes sauvages, et de ne boire que de l'eau; mais je ne m'habillerai pas autrement, car je veux porter la haire pour sauver mon ame.

Quand il entendit ainsi parler Maugis, il commença à le regarder, et ne l'eût pas reconnu, si ce n'eût été une petite plaie qu'il avait près de l'œil. Quand il l'eut bien reconnu, il lui fit grande fête; alors il appela ses frères, et leur dit : venez voir notre cousin Maugis. Quand Allard, Guichard et Richard ouïrent ces paroles, ils tressaillirent de joie; ils coururent tous vers Maugis et l'embrassèrent. Quand la Duchesse sut que Maugis était venu, elle alla aussitôt l'embrasser. On apprit l'arrivée de Maugis par toute la Ville, et plusieurs le vinrent voir. Il était si changé, que c'était pitié de le voir. Regnault dit à sa femme : chère épouse, allez chercher du linge. Maugis dit : Sire je vous prie de ne me

point donner de linge ni d'habit, mais faites-moi donner un chaperon, une écharpe de serge et un bourdon ferré; je vous serai obligé, si vous me donnez cela, et aussitôt je m'en retournerai; je ne suis venu ici que pour vous voir. Regnault fut fâché quand il entendit parler Maugis. Cousin, lui dit Maugis, cessez votre chagrin, car je me suis donné à Dieu pour sauver mon ame; je retournerai au Saint-Sépulchre pour servir Dieu, j'y passerai ma peine et viendrai vous revoir; ensuite je me rendrai à mon ermitage, vivrai de racines, comme je vivais avant que je vinsse ici. Regnault lui dit: Cousin, prenez un bon cheval avec de l'argent, car j'en ai assez. Grand merci, dit Maugis, je n'en prendrai point, et quand j'aurai du pain, ce sera assez. Je vous prie qu'il vous plaise m'en retourner sain et sauf. Quand Maugis eut pris toutes ses dimensions, le lendemain matin il alla entendre la Messe, prit congé de chacun et s'en alla. Regnault le conduisit jusqu'à la porte de la ville et l'embrassa, en pleurant. Maugis partit, puis après il fut environné des gens de Charlemagne, qui se disaient entre eux: voici l'ermite que nous avons vu passer hier; je pense qu'il est mieux habillé qu'il n'était, dont je suis bien content. Ce pourrait bien être Maugis, qui nous a trompés: certes, dirent les autres, c'est lui sûrement, tuons-le et nous ferons bien: nous ne le ferons pas, dirent plusieurs d'entre eux; celui qui a cent ans passés doit être prud'homme, car il vit saintement, comme doit faire un bon ermite.

CHAPITRE XXVIII.

Comme les douze Pairs de France prièrent de faire la paix avec Regnault, pour avoir Richard de Normandie, craignant qu'il ne fût pendu.

CHARLEMAGNE étant au siège de Dordogne, fut bientôt fâché de ne pouvoir avoir Richard de Normandie; il fit venir ses Barons, et leur dit: Seigneurs, Je vois que Regnault se moque de moi, car il ne m'a pas renvoyé Richard de Normandie. Oncle, dit Roland, je suis fort surpris de ce que vous dites, vous nous faites voir que vous êtes dans le conseil, et vous ne l'avez pas voulu écouter; pensez à la considération qu'il a eue pour vous, quand il vous tenait dans Montauban: il vous a délivré, et vous ne lui en savez point de gré; mais puisque vous ne voulez faire aucun accord avec lui, il vous fera le plus de mal qu'il pourra et à nous aussi; vous pouvez bien en voir tous les jours l'expérience, par le dommage qu'il nous cause chaque jour; il retient le meilleur Chevalier que vous ayez, et je vous dis que, si Regnault ne l'a fait mourir, il a fait voir la plus grande clémence que jamais homme ne fit; je crois plutôt qu'il est mort qu'autrement, car nul ne sait de sa vie ou de sa mort. Charlemagne vit bien qu'il disait vrai, il se mit à soupirer; après ces paroles, l'Archevêque Turpin, le Duc Naimés et Oger l'appuyèrent, et dirent: Sire, Roland a raison d'être contre vous.

Quand Charlemagne entendit parler ses Barons, il en fut étonné: alors il appela le Duc Naimés, l'Archevêque Turpin, Oger et Estou, et leur dit: Seigneurs, je vous prie d'aller à Dordogne dire à Regnault qu'il me renvoie Richard de Normandie et Maugis, et il aura la paix avec moi; je lui rendrai sa terre et tiendrai ses enfans avec moi tout le temps de ma vie. Sire, dit le Duc Naimés, vous nous envoyez envain, car je sais bien que Maugis est parti depuis plus de trois ans, et quand Regnault voudrait le livrer, il ne pourrait, car il ne sait où il est allé. Naimés, dit Charlemagne, vous verrez ce que dira Regnault, et saurez ce que fait Richard de Normandie. Le Duc Naimés dit: puisqu'il vous plaît que j'y aille, j'irai volontiers; mais j'ai grande peur que nous soyons tous deshonorés. Quand les Barons virent que Charlemagne voulait qu'ils allassent à Dordogne faire leur message, ils n'osèrent contredire; ils se mirent aussitôt en chemin et vinrent à Dordogne, portant chacun un rameau d'olivier en signe de paix. Quand ils furent arrivés, on leur ouvrit la porte de Dordogne, puis ils s'en allèrent au Palais; le Duc Naimés le premier salua Regnault, et lui dit: Charlemagne vous mande que vous lui rendiez Richard de Normandie et Maugis, vous aurez la paix et il vous rendra toutes vos terres, il tiendra vos deux enfans à sa Cour et les fera Chevaliers. Seigneurs, dit Regnault, soyez les bienvenus, je dois bien vous aimer.

Je suis surpris que Charlemagne me mande cette chose, chacun sait que je n'ai point Maugis, je l'ai perdu par lui; mais si je tenais Charlemagne entre mes mains, comme j'y tiens Richard de Normandie, et qu'il ne voulût pas m'accorder la paix, je jure qu'il me laisserait sa tête pour gage, et je serais vengé de tous les maux qu'il m'a faits. Je pensais qu'il serait plus humain qu'il n'est, car si j'eusse su qu'il fût si irrité contre moi, je me serais vengé de lui; mais mon repentir est trop tardif, je vous prie de vous en retourner et de dire à votre Roi: que je n'ai point Maugis, et que je l'ai perdu par lui; d'autre part, si je l'avais, que je ne le voudrais pas rendre; et puisque par lui j'ai perdu Maugis, je ferai pendre Richard sur cette porte-là, en dépit de lui, et je défends à tous ceux qui sont gens de Charlemagne de venir ici, car je vous promets que je ferai trancher la tête à tous ceux qui viendront. Les Barons le voyant si courroucé, n'osèrent plus rester; ils prirent congé de lui et retournèrent à l'armée du Roi, qui les attendait, et qui leur dit: Seigneurs, quelles nouvelles apportez-vous? Avez-vous Richard de Normandie? Sire, dit le Duc Naimés, Regnault mande que vous n'aurez pas Maugis, car il l'a perdu par vous, et pour vengeance de cela, il dit que demain il fera pendre Richard sur la grande porte; il en fera pareillement de tous vos gens, autant qu'il en tiendra; il a dit encore que, s'il vous tenait et que vous ne fîsiez pas la paix avec lui, il vous couperait la tête. Roland lui dit: Sire, ne vous déplaise ce que je vous dirai. Nous trouvons en la Sainte Ecriture: que maudit soit le fruit qui n'est jamais mûr. Ainsi il arrivera, si vous ne voulez mûrir ni consentir à la paix avec les quatre

filz Aymon, qui vous ont prié si humblement; et je vous jure, si Richard est pendu, que vous en serez déshonoré le reste de votre vie. Charlemagne lui dit: vous pensez m'épouvanter par vos paroles, je ne suis pas un enfant que l'on amuse ainsi, et si Regnault est assez hardi pour faire le moindre mal à Richard, je le pendrai de ma main, lui et toute sa famille. Naines voyant le Roi si courroucé, lui dit: Sire, nous sommes surpris de ce que vous nous menacez tant de part et d'autre, et je ne le suis plus si Regnault est irrité; c'est parce que vous êtes cause qu'il a perdu Mangis, et par dépit il fera pendre le Duc Richard et vous fera trancher la tête; nous n'en sommes pas cause, et puisque vous nous menacez, je conseille à tous mes parens de partir, et de vous laisser faire la guerre contre les quatre filz Aymon. Les autres Pairs dirent que Naines avait raison.

Charlemagne, fâché d'entendre ces paroles, ne répondit rien. Il se sentit ému, car il avait peur que Regnault ne fit pendre Richard de Normandie. En ce même jour, Regnault appela ses frères, et leur dit: je suis fâché que nous ne puissions avoir la paix avec Charlemagne, car il est irrité contre nous; je pense que s'il nous tenait, il n'aurait aucune pitié de nous, ainsi je suis d'avis de pendre le Duc Richard. Frère, dit Allard, je vous prie que vous fassiez ce que vous dites; ce sera moi qui le pendrai. Frère, dit Regnault, je le veux bien; il faut faire élever la potence sur la grande tour de la porte, afin que Charlemagne puisse la voir. Roland la vit le premier, et se mit à crier tant qu'il put: Sire, regardez comme on pend Richard, c'est la récompense des services qu'il vous a rendus; car vous lui rendez un grand service, cela n'engage point du tout à vous servir. Hélas! dit Olivier, le Duc Richard sera bientôt pendu, à notre grand déshonneur. Paix, dit le Roi, ils le font pour m'éprouver, afin d'avoir la paix avec moi; mais ils ne l'auront pas, et je vous promets qu'ils ne lui feront point de mal. Olivier voyant qu'on dressait l'échelle, dit à Roland: mon ami, l'échelle est dressée. Regnault appela dix de ses gens, et leur dit: allez chercher le Duc Richard de Normandie, car je veux qu'il soit pendu; aussitôt ils s'en allèrent et le trouvèrent qui jouait avec Yonnet, filz de Regnault, ils le prirent et lui dirent: venez avec nous, car Regnault veut que vous soyez pendu. Le Duc les regarda de travers et ne répondit rien; mais ils lui dirent: Mon ami, cessez votre jeu, il est temps de partir. Quand les gens de Regnault virent qu'il ne répondait rien, ils commencèrent à le prendre, et lui dire: levez-vous, Richard, car vous serez pendu, en dépit de Charlemagne. Quand il vit qu'ils le tenaient par le bras, il voulait frapper Yonnet à coups de damier qu'il tenait à sa main, et renversa par terre trois des gens de Regnault.

Alors Richard leur dit: Malheureux! puissiez-vous ne jamais vous en retourner: il dit ensuite à Yonnet: jouez maintenant en paix, je crois que ces gens étaient ivres pour vouloir m'emmenner ainsi, ils ont bien gagné. Lorsque Yonnet l'entendit parler ainsi, il joua son jeu sans le contredire. Richard appela ensuite son domestique, et lui dit: va prendre ces gens qui sont morts, et jette-les par les

fenêtres; le domestique lui obéit aussitôt, car il n'osait le contredire, tant il avait peur qu'il ne lui en fit autant qu'aux autres, qu'il avait vu tuer en sa présence. Allard était hors du Château, attendant le Duc Richard pour le pendre. Il vit comme on jetait les morts par les fenêtres de la tour, il en fut indigné. Il alla trouver Regnault, et lui dit: Frère, je vois que le Duc Richard ne veut pas se laisser prendre, il en coûtera cher avant qu'il soit pris, voyez comme il les a jetés par la fenêtre. Frère, dit Regnault, le Duc Richard est bien à craindre, allons secourir nos gens, autrement ils sont en grand danger. Les gens qu'il avait envoyés pour le prendre, dirent à Regnault: le Duc Richard ne sera pas pris aisément, car il a mis à mort trois de nos compagnons et s'est mis à jouer avec Yonnet. Regnault jura que, s'il n'avait la paix avec Charlemagne, le Duc Richard serait pendu, quoiqu'il en pût arriver. Il alla alors vers lui et lui dit: pourquoi avez-vous tué mes gens? Cousin, dit le Duc Richard, ils sont venus dix mettre la main sur moi, disant que vous l'aviez commandé, ce que je ne pouvais croire. Je les ai fait sortir d'ici avec une grande précipitation, j'en ai tué je ne sais combien. Je n'aurais pas agi ainsi, si on vous eût tenu comme vous me tenez. D'ailleurs, si j'ai mal agi, je suis prêt à le réparer. Regnault lui dit: vous direz tout ce qu'il vous plaira; mais si je n'ai aujourd'hui la paix avec Charlemagne, je vous ferai mourir honteusement. Richard lui dit: je n'ai pas peur que vous fassiez ce que vous dites, tant que Charlemagne vivra.

Regnault lui répondit: vous savez ce que je sais faire. Alors il le fit lier étroitement et conduire au lieu où la potence était dressée; il dit à Richard: pensez à faire deux choses: que j'aie la paix avec le Roi, où vous l'abandonnerez, car si l'une des deux n'arrive, vous vous en repentirez. Richard répondit: pensez-vous que, par crainte de la mort, je renonce à Charlemagne, mon souverain Seigneur? je ne le ferai jamais, et s'il me manque, il le trouvera au jour du jugement; mais si vous voulez bien agir, prêtez-moi un messenger. Regnault appela un de ses gens, et lui dit: allez faire le message que Richard vous ordonnera. Mon ami, vous irez vers le Roi, et lui direz de ma part que je le supplie, comme mon souverain seigneur, de vouloir accorder la paix à Regnault, que s'il a reçu quelqu'outrage, je lui en donnerai satisfaction, et que, s'il ne veut pas la faire, le Duc Richard sera pendu.

Vous direz aussi à Roland et aux douze Pairs, de faire voir au Roi que ce serait à son déshonneur. Le messenger s'en alla aussitôt à l'armée du Roi, qu'il trouva dans sa tente, et dit: Sire, le Duc Richard se recommande bien à vous, et vous supplie, si vous l'aimez encore, de lui faire voir à présent toute l'amitié que vous lui portez, car il en a besoin; parce que, si vous ne faites pas la paix avec Regnault, à mon retour vous verrez pendre le Duc honteusement; vous voyez la potence sur la porte. Il retourna vers les douze Pairs, d'abord vers Roland, puis vers les autres, et leur dit: Seigneurs, le Duc Richard de Normandie vous prie que, si vous l'aimez, vous priiez le Roi de faire la paix avec Regnault, autrement il va périr indignement. Roland dit alors au Roi: Sire, ne

souffrez pas que vous soyez blâmé, vous savez que Richard est noble Chevalier, qui vous a toujours bien servi. Faites la paix avec Regnault, car c'est dommage de laisser mourir Richard.

Le Duc Naimes, Oger, l'Archevêque Turpin, Estou et Olivier dirent au Roi : si vous ne faites la paix avec Regnault, pour recouvrer Richard de Normandie, vous perdrez votre terre. L'Empereur voyant les Barons si émus, crut mourir de dépit, et il jura que jamais Regnault n'aurait la paix avec lui, s'il ne lui livrait Mangis pour en faire à sa volonté; il dit aux douze Pairs : mes amis, ne craignez rien pour Richard, car Regnault se laisserait plutôt crever les yeux que de lui faire aucun mal. Olivier dit : Sire, vous nous avez bien récompensé, car Richard sera sûrement pendu. Roland dit : je le connais de telle façon que, s'il vous tenait, il vous ferait pendre vous-même. Le messenger ajouta : sachez que Regnault n'a cessé d'engager Richard à demander la paix au Roi, et qu'il n'a pas voulu le faire pendre avant d'avoir votre réponse.

Le messenger dit alors au Roi : Sire, donnez-moi, s'il vous plaît, la réponse que je dois rendre au Duc Richard. Ami, dit le Roi, vous lui direz qu'il ne craigne rien, car Regnault ne lui fera pas de mal. Le messenger lui répondit : croyez que Regnault ne vous craint point, je vous dis qu'Allard attend mon retour, je ne voudrais pas gager qu'il ne pendit Richard.

Roland ayant parlé aux douze Pairs, dit au Roi, Sire, je quitte votre service, sans prendre congé de vous; il dit à Oger : que ferez-vous? allons-nous-en, laissez-le ici, car il est trop obstiné, à cause que nous lui avons obéi, il s'en tient trop fier. Oger dit à Roland : vous avez bien raison, je n'y veux plus rester de ma vie, mais je m'en irai avec vous sans vous délaisser au besoin; puisqu'il souffre qu'un vaillant homme qu'il aimait soit pendu, il le souffrirait bien de nous, car il n'a pas de pitié. Olivier leur dit alors : je m'en irai avec vous et avec le Duc Naimes.

Quand l'archevêque Turpin vit cela, il fit un grand soupir, et lui dit : Sire, celui qui vous rend service, vous ne lui en savez pas gré, comme vous en montrez l'exemple au Duc Richard, qui vous a si bien servi, pourquoi si je reste, je serai mis à honte. Charlemagne leur dit : Seigneurs, ne craignez rien, car le Duc Richard n'aura aucun mal. Sire, dit le Duc Naimes, vous avez tort de dire cela, je ne le croirai jamais; pensez-vous nous amuser pas vos paroles? Nous voyons le gibet élevé pour pendre notre compagnon; c'est pourquoi je ne veux plus demeurer avec vous. Quand Naimes eut dit cela, il sortit de la tente du Roi; tous les autres Pairs sortirent avec, et s'en allèrent aussitôt faire abattre leurs tentes. Quand ceux de l'armée virent cela du Roi, ils furent si émus, qu'il n'y demeura pas un seul Chevalier, sinon des pauvres Gentilhommes. Roland frémit et alla avec les autres, et l'armée fut diminuée de plus de quatre mille hommes. Quand le messenger qui avait été envoyé vers Charlemagne fut retourné, Regnault lui dit : dites-moi, que vous a-t-il dit? Sire, dit le messenger, vous avez manqué d'avoir la

paix; il n'en veut rien faire, et il vous enjoint que vous ne soyez pas assez hardi pour vouloir faire aucun mal au Duc Richard; et quand il eut dit cela, il se tourna vers le Duc Richard, et lui dit : Sire, vous pouvez bien connaître comme le Roi vous aime; sachez que vous n'aurez point de secours de lui, et que, pour l'amour de vous, Roland et tous les Pairs se sont irrités contre lui, car ils ont démonté leurs tentes, et je suis assuré que la plupart de l'armée s'en ira; il n'est resté que Ganelon et sa famille, car leurs tentes sont dressées. Regnault entendant que, pour l'amour du Duc Richard, les Pairs avaient abandonné le Roi, il lui dit : cousin, je vous prie de me pardonner le grand mal que je vous ai fait. Regnault, dit Richard, je ne vous blâme pas; mais je donne le blâme au Roi.

CHAPITRE XXIX.

Comme les douze Pairs de France abandonnèrent tous l'Empereur Charlemagne, parce qu'il ne voulait pas faire la paix avec les quatre fils Aymon; et comme il les fit appeler, leur promettant de faire ce qu'ils voudraient.

L'EMPEREUR Charlemagne voyant tous ses Barons s'en aller, en fut bien fâché, il se mit à ronger une demi-lance qu'il avait à la main, et il appela ensuite un Chevalier, auquel il dit : montez à cheval et courez après Roland et les autres Barons, et dites-leur qu'ils viennent me parler; je ferai tout ce qu'ils voudront, et je pardonnerai à Regnault la faute qu'il m'a faite. Le Chevalier lui dit : je suis charmé de votre bonne volonté, et il courut après les Pairs de France. Regnault était sous le portique de Dordogne avec le Duc Richard, qui d'abord aperçut le Chevalier qui allait après les douze Pairs; il dit au Duc Richard : cousin, je vois un Chevalier qui court après les douze Pairs, pour les faire retourner. Nous aurons aujourd'hui la paix. Sire, dit le Duc Richard, vous l'aurez bonne, malgré ceux qui le veulent détourner, vous devez bien aimer nos compagnons. Sachez que le Chevalier a tant marché, qu'il a parlé à Roland, et lui a dit : Seigneur, le Roi vous mande de retourner, et qu'il pardonnera à Regnault. Naimes, dit Roland, je tiens la paix faite, et cette guerre va bientôt finir. Naimes ayant entendu parler Roland, fut bien satisfait, et ils s'en retournèrent vers le Roi.

Quand Regnault vit que les douze Pairs retournaient, il dit au Duc Richard : cousin, je crois que la paix est faite. Quand Charlemagne vit les Barons qui revenaient, il leur dit : Ma foi, Messieurs, vous avez grand tort de vouloir faire la paix contre mon gré. Je hais tant Regnault, que je ne puis le souffrir, à cause de son orgueil, et si vous voulez que j'aie la paix avec lui, je veux qu'il s'en aille mal vêtu auprès de la mer; je veux qu'il me rende Bayard, et je rendrai à ses frères leurs terres et héritages : s'il le veut faire, j'accorderai la paix : autrement non, car je vous assure que jamais je ne la ferai; ainsi voyez entre vous qui fera le message. Sire, dit Naimes, si vous le voulez, j'irai volontiers. Charlemagne

dit à Naimés, je le veux bien ; aussitôt le Duc Naimés partit pour aller à Dordogne. Quand Regnault le vit venir, il le reconnut bientôt et le salua humblement, en lui disant : Sire, quelles bonnes nouvelles apportez-vous, et quel sujet vous amène ici ?

Le Duc Naimés dit à Regnault : Charlemagne m'envoie ici, et il vous mande qu'il n'aura pas la paix avec vous, que vous ne partiez pour aller en mer mal habillé, en demandant votre vie, et il rendra à vos frères tous vos héritages. Naimés, lui dit Regnault, soyez le bienvenu, je vous promets que je ferai le commandement du Roi, je consens de partir demain. Regnault ayant accordé ce que le Duc Naimés avait dit, il prit Bayard et le donna au Duc Naimés ; puis il prit l'étendard et le mit sur la grande tour en signe de paix. Le Roi ayant aperçu, le montra à Roland, qui, le voyant, lui dit : Regnault est vraiment bien généreux d'avoir fait la paix de cette manière ; honneur à celui qui a donné cette bonne idée. Roland dit à Oger : Regnault possède la douceur d'un agneau et la bravoure d'un chevalier. Cependant le Duc Naimés emmena Bayard et le présenta au Roi, en disant : Sire, Regnault est tout prêt à faire ce que vous avez commandé, il partira demain, s'il plaît à Dieu. Le Roi : j'en suis content. Dites-moi, je vous prie, où est le Duc Richard, car je veux le savoir ? Naimés lui répondit : Sire, il est resté avec Regnault, car il veut le conduire lorsqu'il s'en ira.

Regnault fit bonne chère à ses frères, et leur dit : Seigneurs, ne soyez pas fâchés de ce que je m'en vais, car la paix que j'ai faite est plus pour l'amour de vous que pour moi ; je vous prie de vous bien maintenir jusqu'à mon retour. Alors il commença à s'habiller d'une serge violette, chaussa de gros souliers, et se fit donner un gros bourdon pour porter à la main ; il vint ensuite auprès de la Duchesse, et lorsqu'elle le vit ainsi accommodé, elle tomba en faiblesse. Regnault la releva, et lui dit : Madame, ne vous alligez pas, car je reviendrai bientôt ici, s'il plaît à Dieu, et mes frères vous serviront comme leur Dame. Je suis content que la paix soit faite et que je sois retourné. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il veuille bien vous préserver de mort subite, de tous maux et adversités, il la baisa, en pleurant, et en prit congé. La Duchesse le voyant partir, lui dit : mon cher ami, le nonpareil au monde, hélas ! jamais je ne vous reverrai ; alors elle se retira dans sa chambre, prit toutes ses robes, puis les jeta dans le feu ; ensuite elle prit une robe de serge, qui était d'une couleur violette, ainsi que son mari avait fait, elle la mit, puis elle commença à dire qu'elle n'en mettrait jamais d'autre, jusqu'à ce qu'elle vit son mari de retour d'où il était allé. Regnault se mit en chemin ; Richard et ses frères, avec ses gens, le conduisirent loin, et Regnault leur dit : Seigneurs, je vous prie de vous en retourner, car tant que je serai avec vous, je ne serai pas à mon aise, allez consoler la Duchesse ; pour vous, mes frères, je vous recommande mes enfans. Après que Regnault leur eut dit adieu, Allard lui dit : mon frère, je vous prie de vous en revenir, car je suis si fâché de votre départ, que peu s'en faut que je ne me meure ; je vous dis pour vrai que je

ne sortirai pas de ce vallon que vous ne soyez de retour. Quand Allard eut dit cela, il embrassa son frère et prit congé de lui, en pleurant, ainsi que le Duc Richard de Normandie, auquel Regnault dit : Mon cousin, je vous recommande mes frères, ma femme et mes enfans, car ils sont tous de votre sang. Regnault, dit le Duc Richard, je vous jure que je les aiderai de tout mon pouvoir, c'est pour quoi ne vous inquiétez pas d'eux, car rien ne leur manquera.

CHAPITRE XXX.

Comme Richard de Normandie présenta au Roi les frères de Regnault ; et comme, quand le siège fut levé, le cheval Bayard fut jeté dans la rivière. Murgis avec Regnault s'en allèrent à Jérusalem contre les Perses.

QUAND Regnault fut parti, Richard et ses frères se préparèrent pour aller trouver Charlemagne ; aussitôt ils sortirent de Dordogne et s'en allèrent à la tente du Roi, qui fut joyeux quand il les vit ; il ordonna à ses Barons d'aller au devant. Roland dit : voici les trois frères, fort doctes, que le Duc Richard amène. Quand ils furent devant le Roi, ils s'enorgueillirent ; puis Allard dit : Sire, notre frère Regnault vous salue et se recommande à vos bontés ; il renvoie le Duc Richard de Normandie, et l'a prié de nous recommander à vous, car il est outre-mer pour faire votre commandement. Amis, dit le Roi, soyez les bienvenus, puisque nous sommes bons amis, si je peux voir revenir Regnault, je l'aimerai autant comme Roland, mon neveu, car il est de grande valeur.

Quand il eut parlé aux frères de Regnault, il baisa Richard, et lui demanda : quelle prison, quelle viande Regnault vous a-t-il donné ? Sire, répondit-il, je n'ai de ma vie été si bien traité. Le Roi commanda alors que chacun décampât pour s'en aller auprès du Liège ; quand ils furent sur le pont de la Meuse, il fit amener Bayard, le bon cheval de Regnault ; quand il le vit, il lui dit : Ah ! Bayard, tu m'as irrité bien des fois, mais je suis venu à bout de me venger. Alors il lui fit lier une pierre au coup, et le fit jeter par-dessus le pont dans la rivière de la Meuse. Bayard alla au fond. Quand le Roi vit cela, il eut grande joie, et dit : j'ai tout ce que j'ai demandé, enfin le voila détruit. Bayard frappa tant de quatre pieds, qu'il vint à bout de casser la corde ; il revint dessus, et passa à la nage de l'autre côté de la rivière ; quand il fut sur le bord, il se mit à hennir hautement ; puis il prit sa course avec tant de rapidité, qu'il semblait que la foudre le poussât. Il entra dans la forêt d'Ardenne. Charlemagne voyant que Bayard était échappé, il fut très-irrité ; mais tous les Barons en furent bien satisfaits. Beaucoup de gens disent que Bayard est encore vivant dans le bois des Ardennes ; mais quand il voit homme ou femme, il fuit, et on ne peut l'approcher. Après toutes ces choses, le Roi appela ses Barons, et leur donna congé, pour s'en retourner voir leurs femmes et leurs enfans. Regnault vint à Constantinople, et logea chez une sainte femme, qui le re-

eut du mieux qu'elle put, lui donna à manger de ce que Dieu lui avait envoyé; ensuite elle lui lava les pieds, comme elle faisait aux autres Pélerins, elle le conduisit dans sa chambre, et lui dit: bonhomme, vous coucherez ici, car vous ne pourriez dormir dans l'autre chambre, où il y a un Pélerin qui est bien malade. Dame, je vous prie de me vouloir montrer ce Pélerin, qui est si malade. Volontiers, lui répondit la Dame, je vous promets qu'il attirera votre compassion. Elle le mena alors où était couché le Pélerin. Regnault vit bien que c'était Maugis, dont il fut fort joyeux, et commença à lui dire: Ami, comment vous portez-vous?

Quand Maugis l'entendit ainsi, il sortit du lit, comme s'il n'eût point eu de mal, et l'embrassa, en lui disant: comment vous va, et quelle aventure vous amène ici en si pauvres habits? Dites-moi si vous avez la paix avec Charlemagne? Oui, enfin, par telles manières que je vous dirai; alors il lui conta tout ce que vous avez ouï ci-dessus, et tout le traité qu'il avait eu avec lui, sans en manquer une parole. Quand Maugis entendit ces paroles, il fut content, rendit grâces à Dieu, embrassa Regnault, et lui dit: Cousin, je suis guéri par les boanes nouvelles que vous m'avez annoncées, et nous nous en irons ensemble; nous ne mourrons point de faim, car je sais bien mendier, et moi aussi, répondit Regnault. Quand la Dame vit que les Pélerins se faisaient tant d'amitié, elle pensa que c'étaient des personnes de noble famille, et qu'ils avaient eu quelque affaire; elle leur dit: je vois bien que vous vous connaissez; je vous prie de me dire qui vous êtes, et d'où vous venez? Dame, sachez que nous sommes deux pauvres Gentilshommes, qui sommes bannis de France, et qu'il faut que nous allions outre-mer avec les habits que vous voyez. Nous sommes cousins-germains, et nous feront voyage ensemble, s'il plaît à Dieu. La Dame fut joyeuse, et fit venir des vivres en quantité. Maugis, qui depuis long-temps n'avait bu de vin, en but avec Regnault.

On ne pourrait s'imaginer ni dire toute l'amitié que les deux cousins se témoignèrent l'un à l'autre. Quand le jour fut venu, Regnault et Maugis se levèrent, prirent congé de la Dame, et se mirent en chemin. Les deux Pélerins, après de grandes journées, arrivèrent à une lieue près de Jérusalem, ils commençaient déjà à apercevoir le Temple, la tour de David et une partie de Jérusalem. Quand Regnault et Maugis virent cela, ils en furent fort joyeux, et rendirent grâces à Dieu, de ce qu'ils étaient arrivés jusqu'à la sainte Cité. Quand ils eurent fait leurs prières, ils se mirent en chemin pour entrer dans Jérusalem; mais ils eurent à peine marché, qu'ils aperçurent un grand camp autour de la ville: tout au-devant de la ville de David, il y avait plusieurs tentes et pavillons des Chrétiens, qui étaient venus pour détruire l'Amiral de Perse, qui tenait Jérusalem assiégée. Regnault s'arrêta alors, et dit à Maugis: Cousin, quel gens sont en ce camp? Sont-ils Chrétiens ou Sarrasins? Assurément, dit Maugis, je n'en sais rien, je suis surpris qui ce peut être. Pendant que Regnault et Maugis parlaient, il arriva un vieillard qui

venait de l'armée. Regnault lui dit: Chevalier, dites-moi, s'il vous plaît, quels gens sont-ce qui campent devant la ville? Pélerin, lui répondit-il, ce sont des Chrétiens qui ont assiégé Jérusalem, et ne la peuvent prendre.

Dites-moi, dit Regnault, qui est dans Jérusalem? Sachez, dit le Chevalier, que c'est l'Amiral de Perse qui l'a prise par trahison. Comment l'a-t-il prise, dit Regnault? Vous devez savoir, dit le bonhomme, que l'Amiral se vêtit en habit de Pélerin, et beaucoup d'autres gens avec lui, et ils entrèrent dans Jérusalem l'un après l'autre; quand ils y furent, ils sonnèrent hautement, mirent la main à leurs épées, et combattirent rudement; enfin, ils se rendirent maîtres de la Ville, avant que le Roi Thomas et ses gens se fussent armés; il s'est sauvé avec peu de ses gens qui lui sont restés. Le pays s'est aussitôt soulevé, de manière que les Persans sont assiégés dans la Ville, et on espère, avec l'aide de Dieu, qu'en fort peu de temps, la Ville sera reprise. Or, dites-moi, lui dit Regnault, ceux de dedans la Ville sortent-ils souvent sur les Chrétiens? Oui, dit le bonhomme, car ils sont en grand nombre, et ce qui nous détruit le plus, c'est que nos gens sont sans chef.

Quand Regnault entendit ces paroles, il se mit à sourire, et dit: nous y allons pour voir ce qu'il en arrivera. Ils allèrent dans l'armée; chacun regardait Regnault, qui était un si beau Pélerin; il regardait de côté et d'autre, ne sachant où se mettre, il dit à Maugis: Cousin, il faut trouver un moyen pour nous loger au coin du mur. Maugis travailla aussitôt à faire une petite loge.

Pendant ce temps, le vaillant Comte de Rames vint pour leur parler. Il les trouva qui faisaient leur logis; alors il se mit à regarder sans rien dire. Quand il vit qu'ils étaient grands et bien faits, principalement Regnault, il lui dit: Mon ami, je vous prie de me dire la vérité sur ce que je vous demanderai, et par la foi que vous devez au temple que vous devez adorer, c'est que vous me disiez votre nom, qui vous êtes, de quel pays, et pourquoi vous êtes si pauvrement habillé? Sire, dit Regnault, je vous dirai volontiers mon nom et mon pays: sachez que je suis Regnault de Montauban, dont Charlemagne m'a déshérité, à grand tort. Le Duc Aymon était mon père: je suis venu dans la terre sainte pour servir Notre-Seigneur contre ses ennemis, car Charlemagne, mon souverain Seigneur, me l'a ainsi recommandé quand je fis paix avec lui, et qui pis est, il m'a forcé d'y venir comme vous voyez, en demandant mon pain, à laquelle chose je n'ai point voulu contre-dire pour avoir la paix. Le Comte Rames fut bien content, et, joignant les mains vers le Ciel, il dit: Ah! noble Chevalier Regnault, le meilleur des Chevaliers du monde, recevez mon hommage, car je me donne à vous avec mes biens. Regnault lui dit: Levez-vous, car vous me badinez. Parbleu, dit le Comte, jamais je ne me leverai que vous ne m'accordiez un don. Sire, dit Regnault, je vous l'accorderai volontiers, et de bon cœur; grand merci, dit le Comte. Alors il se leva, et lui dit: Est-il vrai que vous avez paix avec Charlemagne? où sont donc vos frères et Maugis, votre cousin, en qui

vous aviez si grande confiance, et votre bon cheval? Sire, répondit Regnault, mes frères sont demeurés en France, avec ma femme et mes enfans, et le Roi leur a donné notre héritage; vous voyez ici mon cousin Maugis. Le Comte fut charmé d'avoir appris cela, et s'écria hautement: Ah! Comte Regnault, soyez le bienvenu, vous êtes le plus vaillant Chevalier du monde; Dieu soit loué, qui vous a inspiré de venir ici, je vous prie de me recevoir pour ami, vous sauverez l'honneur du Roi Thomas, qui est ici détenu prisonnier par ces infidèles; ils l'ont pris depuis que nous sommes ici devant, car si vous voulez être notre conducteur, je ne doute point que dans peu nous n'ayons Jérusalem, et que le Roi Thomas ne soit délivré. Tous les Barons de Syrie arrivèrent; ils furent joyeux de l'arrivée de Regnault de Montauban, auquel ils firent de grands accueils et bonne chère. Enfin, ils le prièrent tous d'être leur Seigneur et leur guide, comme était auparavant le Comte Rames. Quand Regnault vit que les Barons de Syrie l'engageaient tous à recevoir leurs hommages, il leur dit: Seigneurs, puisqu'il vous plaît de me faire cet honneur, j'accepte, sauf l'honneur du Roi Thomas, qui est votre Roi et souverain Seigneur. Sire, dirent les Barons, nous le voulons ainsi. Quand il l'eut reçu, le Comte s'agenouilla devant lui, et lui dit: Sire, je vous prie de m'accorder le don que vous m'avez promis. Sire, dit Regnault, dites ce qu'il vous plaira, car vous l'aurez. C'est que vous veniez loger dans ma tente, et que vous ne receviez rien hors de chez moi; et si vous voulez, je vous ferai délivrer tout ce que vous me demanderez. Je vous remercie de l'honneur que vous me faites et de ses beaux présens; ils ne sont certainement pas à refuser. Le Comte prit Regnault par la main et le mena dans sa tente; les Barons prirent congé, et s'en retournèrent chacun dans leurs tentes, louant Dieu de ce qu'il leur avait donné un si bon chef. Le Comte fit venir de très-bons chevaux, avec des habits bien fourrés et de diverses couleurs; plusieurs hauberts, grand nombre d'épées, plusieurs vaisseaux d'or et d'argent, lesquels furent présentés à Regnault; mais il n'en voulut pas, sinon un cheval, un haubert et une épée; pour ce qui restait, il le distribua aux pauvres Chevaliers. Le Comte lui dit: Sire, prenez un autre habit, car vous savez qu'il n'appartient pas à un homme comme vous êtes de porter un si pauvre habillement. Celui que j'ai me plaît, répondit Regnault, et je n'en mettrai point d'autre que je n'aie baisé le Saint Sépulchre, où Dieu fut mis au sortir de la Croix. Le Comte commanda alors que l'on servît le souper.

Quand ils eurent soupé, le Comte appela Galrand, Geoffroy et le Comte de Jasse, et il leur dit: Seigneurs, pensons à louer Dieu, puisqu'il nous a envoyé le secours de Regnault et de Maugis; il me semble que nous devons avoir chacun en notre tente un grand cierge allumé, en louant Notre Seigneur du secours qu'il nous a envoyé. Les Barons lui dirent qu'il avait raison; alors chacun se retira à sa tente, et fit allumer un grand cierge. C'était beau à voir la grande clarté qui se répandait dans l'armée. Alors ils se mirent tous à danser à l'entour de leurs tentes. Les

Turcs, qui gardaient la tour de David, ayant aperçu une si grande lumière dans l'armée des Chrétiens, en furent surpris. Alors quelques-uns d'eux allèrent le dire au Roi. Quand l'Amiral apprit ces nouvelles, il s'écria très-hautement, et dit: Mahomet! qu'ont ils donc trouvé ces méchans, qui font si grande fête? Je crois qu'ils font comme les Cygnes, qui chantent quand ils doivent mourir, car je répons de leur perte, et cependant ils se réjouissent.

Il jura par Mahomet, devant tous ses Barons, qu'il sortirait dès le lendemain, afin de détruire tous les Chrétiens. Quand le Roi Thomas, qui était prisonnier, vit la grande joie que menaient les Chrétiens, il ne sut que penser; mais il dit en lui-même: qu'ont maintenant ses gens qui mènent si grande joie? Hélas! ne se ressouviennent-ils point de moi? Je crois qu'oui, car la fête qu'ils font ne peut être sans une grande occasion. Ceux de Rames et des environs voyant une si grande lumière, s'imaginaient que Jérusalem était en feu, et les autres avaient peur qu'on eût quelque grande affaire. Quand ceux de l'armée eurent fait bonne chère, on disposa une sentinelle. Aussitôt que le jour fut venu, les Barons allèrent saluer Regnault, qui était dans sa tente, et lui dirent: Sire, que vous semble-t-il que nous devons faire, attaquerons-nous la Ville? Seigneurs, dit Regnault, il me semble que cela doit être. Ils étaient à décider s'ils attaqueraient la Ville, lorsque l'Amiral fit ouvrir la porte, et sortit avec dix mille hommes bien armés. Regnault et les Barons de Syrie coururent aussitôt aux armes. Regnault fut bientôt armé, ensuite il prit son casque et son épée, et monta sur le cheval que le Comte de Rames lui avait donné. Maugis s'arma comme lui, puis monta à cheval, et commença à crier: Barons, ne craignez rien, car je promets à Dieu que je ne m'en retournerai pas pour être ermite, que les Turcs ne soient vaincus; il dit à Geoffroy: Baron, tenez-vous auprès de Regnault, car si tous les autres Chevaliers étaient comme lui, l'Amiral serait bientôt vaincu. Quand les Barons furent armés, ils ordonnèrent leur bataille du mieux qu'ils purent. L'Amiral arriva et se mit parmi les Chrétiens. Le premier bataillon Sarrasin conduisait un Roi que l'on appelait Margaris, et qui portait sur son écusson un dragon peint avec une horrible figure. Quand Margaris vit qu'il était temps de frapper sur les Chrétiens, il vint contre Regnault, qui, le voyant venir, dit aussitôt au Comte de Rames: le voici qui vient chercher sa mort. Et lorsque Regnault eut ainsi parlé, il courut très-rudement contre Margaris et le frappa d'une telle force, qu'il lui perça la poitrine avec sa lance, dont il tomba par terre. Quand il eut fait ce coup, il lui dit: que Dieu te punisse, vas faire compagnie à tes prédécesseurs en enfer; ensuite il mit la main à l'épée, et frappa un Sarrasin si rudement sur son casque, qu'il le fendit jusqu'aux dents; ensuite il en frappa un autre sous son étendard, et lui abattit la tête de dessus les épaules. Quand il eut tué ces trois, il s'écria: Montauban. Quand Maugis l'entendit, il se précipita à travers la mêlée, et abattit mort le premier qu'il rencontra; puis il mit la main

à l'épée, il se mit dans la grande foule, et il frappait à droite et à gauche, avec tant de force, qu'il abattit quantité de Sarrasins par terre, tellement que tous les Barons et Regnault en étaient surpris. Regnault dit alors au Comte de Rames : que pensez-vous de mon cousin ? Vites-vous un si bon ermite ? Par ma foi, dit le Comte, il mérite d'être estimé. Heureuses les entrailles qui l'ont porté, et l'heure où vous êtes venus en ce pays, car maintenant je suis sûr que, par votre arrivée, la Ville de Jérusalem sera prise, et le Roi Thomas délivré de prison. Quand le Comte de Rames eut ainsi parlé, il piqua son cheval, et frappa un Turc avec tant de fureur, qu'il lui passa sa lance au travers du corps, dont il mourut. Il mit ensuite l'épée à la main, et cria Rames tant qu'il put, en disant : frappez, Barons, car les Sarrasins vont être vaincus, si Dieu nous garde les vaillans Regnault et Maugis. Les Barons du pays se mirent en la presse, et commencèrent à faire merveille d'armes contre les Sarrasins. Chacun craignait de trouver Regnault et Maugis, car on n'osait pas se trouver devant eux. Quand les Sarrasins virent qu'ils ne pouvaient souffrir le tort que Regnault et Maugis leur faisaient, ils se mirent en fuite vers Jérusalem.

Quand l'Amiral vit que ses gens étaient vaincus, il dit : malheureux ! pourquoi me fuyez-vous ? Ne savez-vous pas que je suis votre Seigneur, et que je vous défendrai contre ses faux Chrétiens ? Qu'est devenu Margaris ? Sire dit un Sarrasin, il est mort ; quand l'Amiral entendit ces paroles, il pensa enrager, et dit : Qui est celui qui a tué Margaris ? Est-ce celui qui a la grande fourche ? Oui, Sire, c'est le meilleur Chevalier du monde, il a mis quantité de vos gens à mort. L'Amiral jura par Mahomet qu'il percerait le ventre au grand vilain. Quand il eut fait ce serment, il piqua des deux et se mit dans la mêlée ; et le premier qu'il rencontra fut Galerand, auquel il frappa parmi son écu si rudement, qu'il lui passa sa lance par derrière. Il mit ensuite l'épée à la main, et se mit dans la mêlée, en criant : Frappez, Barons, frappez sur ces mauvais Chrétiens, car ils vont être bientôt vaincus. Quand le Comte de Jasse et Geoffroy virent qu'il maltraitait si mal les Chrétiens, ils se jetèrent dans la mêlée. Il y eut une grande destruction de gens de part et d'autres ; mais à la fin les Chrétiens auraient été vaincus sans Regnault et Maugis.

CHAPITRE XXXI.

Comme la Ville de Jérusalem fut prise par le moyen de Regnault et de Maugis, et délivrée de la tyrannie des Païens.

REGNAULT voyant le combat, se jeta dedans comme un lion sur des bêtes, et frappa un Persan, qui était cousin de l'Amiral, qui avait nom Orient ; il lui donna un si grand coup d'épée sur son casque, qu'il lui fit sauter la tête à la distance d'une lance, puis en frappa un autre qui était neveu de Maybon, tua l'homme et le cheval. Il montra tant de courage, que les Païens en furent

étonnés, car il avait jeté son écu sur ses épaules, et tenait les rênes de son cheval à l'entour de son bras ; il tenait son épée à deux mains, et abandonnait son corps ; il frappait à droite et à gauche, et à chaque coup il tuait un Païen.

Quand l'Amiral vit le dommage que Regnault faisait à ses gens, il jura son Dieu Apollon qu'il ne mangerait pas qu'il n'eût tué le grand vilain. Sire, dit le Comte Amaury, je vous prie de laisser cette entreprise, car je vous dis que, si vous allez au-devant de lui, il vous tuera d'un seul coup. Maugis faisait un grand carnage par-tout où il allait. Quand Regnault vit que Maugis allait si bien, il fut très-satisfait ; il donna un si grand coup d'épée sur le casque d'un Turc, qu'il lui sépara la tête, et cria Montauban, en disant : Frappez, et ils seront vaincus. L'Amiral ayant entendu crier Montauban, fut très-surpris, car il connut bien que celui-là qu'il appelait et nommait le grand vilain, c'était le vaillant Regnault, duquel il avait entendu parler plusieurs fois pour le Chevalier le plus courageux du monde ; quand il vit cela, il désirait être en Perse. Il tourna alors ses pas vers la Ville, et s'en alla tout droit vers la porte dorée pour entrer dedans, et se garantir de Regnault ; mais le vaillant Comte de Rames le suivit de si près, qu'il l'atteignit enfin. Quand l'Amiral vit qu'il était tant poursuivi, il craignit d'être pris, et se sauva aussitôt dans Jérusalem, laissant tous ses gens dehors, et dont il y eut une grande partie de tués, car Regnault, Maugis, Rames, Geoffroy et Jasse en tuèrent tant, qu'il en échappa bien peu. Quand Regnault aperçut que l'Amiral s'était échappé, il en fut bien fâché ; il vit un chevron qui avait quinze pieds de long, il descendit de cheval, prit ce chevron et le mit sous la coulisse de la porte, de manière qu'elle ne pouvait nullement tomber ; la porte ne pouvait non plus se fermer ; il y avait tant de Turcs étendus morts sur le chemin, qu'on ne pouvait passer. Regnault et ses compagnons ne firent point cela sans grande fatigue. Quand Regnault vit la coulisse de la porte arrêtée, sans tarder davantage, il mit la main à son épée, et entra dans le château de Jérusalem, en criant Montauban. Il combattit si bien, que Maugis et le Comte de Rames entrèrent dans le Château. L'Amiral voyant les Chrétiens entrés dans la Ville, il devint furieux, et jura son Dieu Apollon, que si le Roi Thomas ne lui sauvait la vie, il le ferait mourir ; alors il courut vers lui, et lui dit : Roi Thomas, si vous ne me sauvez la vie à présent, je vous ferai mourir et je vous jeterai en bas. Alors le Roi Thomas lui dit : ayez un peu de patience, que j'aie parlé à mes gens : Allez leur parler, dit l'Amiral, dépêchez-vous. Le Roi Thomas se mit alors aux fenêtres, et fit venir Regnault et Maugis, qui venaient les premiers attaquer la tour où il était prisonnier ; il ne les connut point, mais après il vit venir le Comte de Rames, qu'il connut, Geoffroy et le Comte de Jasse, dont il fut content, et leur cria : Seigneurs, regardez votre Roi, qui est prisonnier. L'Amiral vous mande que, si vous ne le laissez retourner en son Royaume de Perse, il me jettera du haut en bas

des fenêtres. Ah ! bon Roi , dit le Comte de Rames , Dieu vous sauve ; il est vrai que nous servons ce Seigneur que vous voyez , qui est notre Maître et Gouverneur , car c'est le plus vaillant Chevalier du monde ; dites lui votre affaire , car sans lui nous ne pouvons rien. Le Roi Thomas entendant cela , crut qu'il allait mourir. Il dit alors en colère au Comte de Rames : Ah ! Comte , vous m'avez trahi en acceptant un autre Seigneur. Sire , dit le Comte , n'avez pas de crainte , nous l'avons fait pour vous , et vous n'y perdrez rien , ce Chevalier a assez en France. Vous devez savoir que lui et son cousin ont pris cette Ville par leur courage. N'avez aucun soupçon ni pour lui ni pour vous ; je réponds qu'il fera comme vous voudrez , car il n'est ici que pour vous délivrer ; et aussitôt qu'il aura visité le Saint Sépulcre , il retournera en France.

Le Roi Thomas dit : Seigneurs , comment a nom ce Chevalier ? Sire , il s'appelle Regnault de Montauban , fils du Duc Aymon , le meilleur Chevalier du monde ; car il est tel que Charlemagne ne l'a pu vaincre ; ils ont fait la guerre pendant quinze ans l'un contre l'autre ; il a tant fait de prouesses , qu'il s'est acquis une grande renommée par tout le monde. Comte , dit le Roi , je vous prie de lui dire de ma part tout ce que je vous ai proposé. Sire , dit le Comte , je le ferai très-volontiers : il vint vers Regnault , et lui dit ce que le Roi Thomas lui mandait. Seigneur , dit Regnault , nous ne le ferons pas ainsi ; mais il faut l'aller attaquer impétueusement , car au pis-aller , nous pourrions toujours accorder à l'Amiral la demande qu'il nous a faite ; et je vous dis qu'elle sera prise , que nous délivrerons le Roi Thomas , et ferons mourir le traître Amiral. Alors ils escaladèrent la tour de tous côtés avec des échelles , Regnault monta le premier , Mangis , le Comte de Rames , Geoffroy et bien vingt autres Chevaliers y montèrent après.

Le vieux Comte de Jasse resta avec les Archers et Arbalétriers. L'Amiral dit au Roi Thomas : par Apollon , vous et moi sauterons en bas. Sire , pour Dieu , ne vous tuez ni moi , et je ferai cesser l'assaut. Lors il le mena à la fenêtre , le prit par les jambes et commença à crier à Regnault : Je jeterai en bas le roi Thomas , si vous ne me pardonnez. Regnault voyant que le roi Thomas allait tomber , en eut pitié , et dit : Sire , ce vous serait grande honte d'abandonner l'assaut , car la tour est presque prise , et ce serait dommage aussi si le Roi Thomas mourait. Alors tous les Barons se mirent à crier : Sire , pour Dieu , ne souffrez pas que notre Roi meure si honteusement. Seigneurs , dit-il , je ne voudrais pas que le Roi mourut pour moi. Alors il cria à l'Amiral : Laissez le Roi Thomas , vous serez délivré par tel inconvénient , que vous et vos trois hommes vous en irez à pied , et laisserez vos équipages. Par Mahomet , dit l'Amiral , je ne le ferai pas ; je m'en irai à cheval , et mes trois hommes aussi ; si vous ne voulez pas , je laisserai tomber le Roi. Regnault dit à l'Amiral : Je vais vous accorder ce que vous me demandez. L'Amiral fut content quand il entendit Regnault parler ainsi ; il retira le Roi , et lui dit : Roi Thomas , vous êtes quitte

de moi. Alors il descendit , ouvrit la porte , et s'en alla avec ses gens. Là fut faite grande chère entre le Roi Thomas , Regnault et tous les Barons de Syrie.

Après cela , l'Amiral prit son sauf-conduit , et s'en retourna en Perse. Thomas et Regnault , avec tous les Barons , montèrent ensemble à la tour. Quand ils furent en haut , le Roi Thomas s'agenouilla devant Regnault , qui lui dit : Sire , vous avez tort d'agir ainsi. Non , dit le Roi. Regnault le prit par la main et le releva. Alors le Roi l'embrassa , et lui dit : Béni soit Notre-Seigneur qui vous a conduit en ce pays , car vous avez secouru Jérusalem , la Sainte Cité , et m'avez délivré de prison. Or , dites-moi , s'il vous plaît , si vous avez la paix avec Charlemagne , qui vous a fait tant de mal ? Sire , dit Regnault , oui ; et à l'occasion de la paix , je suis en pauvre habit , demandant mon pain. Ils descendirent de la tour pour aller au Saint Sépulcre , où ils rendirent grâces à Dieu , et firent grande fête par toute la Ville , de la victoire qui était remportée. Quand Regnault et Mangis eurent adoré le Saint Sépulcre , ils furent conduits par le Roi Thomas et les Barons au Palais , où ils furent fêtés honorablement ; cette fête dura plus de cent jours , et ils donnèrent de beaux présens à Regnault ; on lui donna des chevaux et des draps d'or ; mais Mangis ne voulut rien accepter , ni changer d'habillement , car il voulut rester en habit de Pèlerin et nus pieds , dont Regnault fut bien fâché. Le Roi fit amener un vaisseau au port de Japhet , pour emmener Regnault. Quand tout fut prêt , le Roi Thomas envoya Regnault au port de Japhet , et les Comtes de Rames et Geoffroy l'y accompagnèrent , et furent bien fâchés de son départ. Regnault prit congé du Roi Thomas et des autres Barons , en pleurant ; ensuite ils se mirent en mer. Ils y demeurèrent environ huit mois. Ils abordèrent enfin un jeudi dans un lieu nommé Palerme , et , arrivés au port , Regnault commanda qu'on le mit à terre , et que l'on déchargeât le vaisseau. Le Roi de Palerme était aux fenêtres de son Palais , et vit qu'on déchargeait un vaisseau. Alors il dit à ses Barons : je vois que l'on décharge un vaisseau sur le bord de la mer , peut-être que c'est quelque grand Seigneur , ou bien de pauvres Pèlerins. Le Roi , sans attendre davantage , alla au port avec plusieurs de ses Chevaliers , et là ils trouvèrent Regnault , qui était descendu à terre. Quand le Roi l'aperçut , il fut fort joyeux et le reçut bien. Regnault , dit le Roi , soyez le bienvenu , je vous invite à venir loger dans mon Palais ; nous parlerons ensuite de votre voyage et de la guerre. Comme le Roi était en conversation , il arriva un Chevalier , qui dit au Roi : Sire , l'Amiral de Perse est venu , accompagné de gens , devant Palerme. Quand le Roi ouï ces nouvelles , il fut irrité , et Regnault fut content. Alors il dit au Roi , je vous prie de ne pas être surpris , car vous en serez vengé. Le Roi ordonna à chacun de s'armer , et fit émouvoir toute la Ville. Regnault voyant cela , demanda des armes. Mangis lui répondit : Je suis décidé à porter les armes par amitié pour vous , car je ne pourrais vous souffrir en

danger. Quand le Roi entendit ainsi parler Maugis, il lui en sut bon gré, et l'embrassa, en lui disant : Ma foi, voici un bon ermite, car il sait mettre l'épée à la main quand il le faut. Sire, dit Regnault, vous avez raison, car il serait difficile de trouver un meilleur Chevalier. Aussitôt chacun s'arma, et le Roi alla auprès de Maugis, et lui dit, en riant : Mon ami, je vous fais mon Porte-Etendard, et je ne puis en choisir un meilleur.

Sire, dit Maugis, si vous me le donnez, je le mettrai en tel danger, que je vous ferai appréhender. Quand le Roi entendit Maugis parler ainsi, il en fut fort content. Maugis portant l'étendard, dit au Roi : Sire, qui m'aime me suive, car l'Amiral sera vaincu. Alors il piqua son cheval, et se mit avec les Sarrasins. Regnault le suivait de près; il rencontra un Persan, et lui donna un si grand coup de lance, qu'il le renversa mort à terre, dont les autres furent surpris; il mit l'épée à la main, et frappait si rudement, qu'il renversait par terre tout ce qu'il trouvait sous sa main. L'Amiral voyant le grand courage de Regnault, dit : ma foi, je n'ai jamais vu deux Chevaliers si vaillans; d'où diable viennent-ils donc? Je m'aperçois bien qu'ils sont étrangers, je les crains tant, que mon sang se glace. Pendant cela, le Roi Siméon et ses gens firent une grande destruction des Païens. Quand l'Amiral vit que ses gens perdaient courage, il ne sut que faire, ou de fuir ou d'attendre.

L'Amiral entendit crier Montauban; il eut si grande peur, qu'il ne savait que faire, et dit : Par Mahomet et Apollon, je crois qu'ils ont le diable à leurs gages; je l'ai laissé à Jerusalem, et maintenant il est ici. Tout tremblant de peur, il dit à son neveu : par Mahomet, nous avons eu tort d'être venus ici faire la guerre au Roi Siméon, puisqu'il a le diable avec lui; c'est le premier du monde en Chevalerie. Plût à Apollon que je fusse dans mon vaisseau, car je crains de perdre la vie dans cette bataille. Sire, dirent ses gens, ne craignez rien, car s'il tombe dans nos mains, il périra. Seigneurs, dit l'Amiral, vous ne connaissez pas son courage; quand nous serions dix fois autant, nous ne pourrions lui résister, ainsi je ne veux plus rester ici. Il tourna bride, et à la tête de ses gens, regagna ses vaisseaux.

Regnault voyant que les Païens étaient vaincus, commença à crier à Maugis : c'est fait des Païens; il se mit à les poursuivre avec le Roi Siméon, et ils les tuaient comme des bêtes; ils en mirent à mort un nombre très-considérable, de manière que l'Amiral, effrayé, prit la fuite.

Quand il se fut sauvé dans son vaisseau, il regarda vers la terre, et vit la perte de ses gens par Regnault et Maugis; car le rivage était couvert de Païens étendus morts sur le sable. Il en fut si fâché, qu'il s'en arrachait la barbe, et maudissait l'instant de sa naissance. Regnault arriva sur le port, et aperçut que l'Amiral s'était sauvé, il en fut bien fâché; il jeta des fusées dans le vaisseau de l'Amiral, il en fit brûler une bonne partie, et il força les Païens de changer de vaisseau. Le Roi Siméon, voyant qu'il avait vaincu ses enne-

mis, courut embrasser Regnault, en lui disant : je vois bien que c'est par vous que je suis Roi, ainsi je vous fais Seigneur de tous mes biens. Sire, dit Regnault, je vous remercie de vos bontés. Après avoir parlé quelque temps sur le rivage de la mer, le Roi prit Regnault par les mains et ils s'en retournèrent vers la Ville. Le Roi fit apporter le butin qu'ils avaient fait, et le présenta à Regnault et à Maugis, qui n'en voulurent point; mais ils le donnèrent aux Chevaliers. Quand Regnault se fut diverti pendant quatre jours, il demanda au Roi la permission de s'en aller.

Quand il vit qu'il voulait s'en retourner, il lui fit de riches présens, et fit ravitailler le vaisseau de Regnault avec de bonnes viandes, il prit congé du Roi et des Barons, qui l'accompagnèrent au vaisseau. Lorsqu'il fut prêt à partir, le Roi l'embrassa, en pleurant, puis s'en retourna à Palerme : Regnault et Maugis s'en allèrent à Rome, et confessèrent leurs péchés au Pape; puis s'embarquèrent pour aller à Dordogne, où ils furent bien reçus des habitans, qui le dirent à Allard et à ses frères, qui, entendant les nouvelles, allèrent embrasser leur cousin Maugis; ils montèrent au Palais, et menèrent grande joie. Alors Regnault regarda Allard, et vit qu'il avait le visage pâle; il fut surpris, et lui dit : Frère, comment se porte ma femme et mes enfans, car je ne les vois point? Frère, dit Allard, ne soyez point inquiet, ils se portent tous bien; et depuis votre départ, nous avons fait fermer le Bourg et fortifier le Château, à cause des ennemis. Regnault fut alors bien content d'entendre des nouvelles de son frère; il vit en même temps arriver Maugis, qui lui dit : Sire, apprenez que ce que dit Allard n'est pas véritable; que madame votre épouse est morte, car depuis votre départ elle n'a point cessé de pleurer; elle a jeté toutes ses robes au feu et ne voulut porter qu'un manteau de serge comme vous. Elle en eut un tel chagrin, qu'elle en mourut. Quand Regnault apprit cela, il se mit à pleurer, en disant : Roi Charlemagne, je dois bien vous détester, car vous êtes cause que j'ai perdu ma femme, en me chassant hors de France; puis il dit à Allard : Je vous prie de me faire voir le tombeau de ma femme. Alors Allard le conduisit dans l'Eglise, et lui fit voir le tombeau de la Duchesse, sur lequel il pleura, et dit : Ah! quel Pèlerin je suis, je crois qu'il n'en est pas de plus malheureux au monde; je vois maintenant que j'ai perdu tout mon bien, en perdant la plus aimable femme du monde; comme il disait ces paroles, ses enfans arrivèrent, et s'agenouillèrent devant lui; Regnault les embrassa alors par amitié, et leur dit, en pleurant : mes enfans, pensez à bien faire, car je sens que je vous quitterai sous peu de temps. Quand il eut dit cela, il commença à faire plus grand deuil qu'auparavant; Maugis était aussi triste que lui.

Le deuil commença alors par toute la ville, et dura l'espace de dix jours, et le onzième, Regnault partit pour retourner à Montauban. Alors Maugis retourna avec Regnault; ils firent le voyage à pied. Quand les habitans de Montauban apprirent l'arrivée de leur Sei-

gneur, ils furent contents; ils firent tapisser les rues par où il devait passer; ils vinrent respectueusement au-devant de lui. Regnault les reçut honorablement, car il cachait en ce moment tout son chagrin, pour faire honneur à ses gens, qui lui faisaient si grand accueil.

Quand Regnault fut dans son Château de Montauban, il fut fort joyeux, et se mit à la fenêtre pour regarder en bas, et voyant tant de gens, il fut surpris d'où ils étaient venus, car il ne pensait jamais se trouver si bien.

Quand Regnault et ses frères eurent séjourné quelques jours à Montauban, il arriva un jour que Maugis trouva Regnault tout seul, et lui dit: cousin, il est temps que je prenne congé de vous; vous savez qu'il est mort tant de gens par rapport à nous, dont vous êtes tenu d'en demander pardon à Dieu. Maugis prit ensuite congé de Regnault et de ses frères, retourna à son ermitage, et ne voulut point que personne le conduisit. Lorsqu'il y fut, il mena une très-sainte vie, et ne vivait que de racines. Il vécut pendant sept ans de cette manière; et quand ce vint au huitième, le bon Maugis mourut environ à Pâques. Nous ne parlerons plus désormais de lui, et nous reviendrons à Regnault et à ses frères.

CHAPITRE XXXII.

Comme Regnault envoya ses enfans à Paris vers Charlemagne, honorablement accompagnés, afin qu'il les reçût Chevaliers.

REGNAULT eut beaucoup de chagrin, tant du départ de Maugis que de la mort de sa femme; mais il se consola avec ses frères le mieux qu'il put. Dans ce temps, le Duc Aymon mourut, et fit ses enfans héritiers de tous ses biens. Regnault partagea les biens de son père à ses frères, il ne retint pour lui que Montauban. Ils les maria ensuite fort richement. Il demeura à Montauban avec ses enfans, lesquels il instruisit en bonnes mœurs, et les nourrit jusqu'à ce qu'ils pussent porter les armes. Un jour il les mena dans la campagne, et fit porter des écus et des lances pour les essayer à jouter; il mena avec lui vingt chevaliers, avec lesquels il les fit jouter; ils joutèrent aussi bien que s'ils eussent été depuis deux ans à la guerre. Alors, voyant qu'ils se défendaient bien, il leur dit: Mes enfans, vous êtes grands, il est temps que vous soyez Chevaliers: pourquoi je veux que vous alliez au service de Charlemagne, votre souverain Seigneur, qui vous fera Chevaliers, car vous ne le pourrez être sans lui. Père, dit Aymonet, nous sommes prêts à vous obéir en ce que vous nous commanderez; il me semble que vous faites bien de nous faire suivre la guerre. Père, dit Yonnet, vous n'en serez pas fâché, et puisque vous avez dit que nous serions Chevaliers, nous sommes tous prêts à partir quand il vous plaira.

Regnault et ses enfans s'en retournèrent alors en grande joie au Château de Montauban. Quand ils furent arrivés au Château, il

appela son Sénéchal, et dit: Je vous recommande de faire habiller honorablement mes enfans avec de riches habillemens, car je veux les envoyer à la Cour du Roi pour être faits Chevaliers. Aussitôt le Sénéchal fit le commandement de son maître, il fit amener deux chevaux, couverts de riches housses; il leur mit deux très-belles selles d'épreuves pour les deux jeunes Chevaliers. Ensuite, quand il les eut bien arrangés, il les fit venir devant Regnault, qui, les voyant en si bel ordre, fut bien satisfait; puis fit armer environ cinq cents Chevaliers pour accompagner ses enfans, et il leur dit: Mes très-chers enfans, vous êtes bien arrangés, Dieu merci, et voici une bonne compagnie de gens de bien pour vous accompagner; pourquoi vous vous rendrez auprès du Roi Charlemagne, qui, comme je le pense, vous fera sûrement beaucoup d'amitiés, par rapport à moi.

Vous êtes de noble famille, ainsi je vous prie de ne rien faire qui puisse vous attirer des reproches. Je vous recommande, sur la foi que vous me devez, de dépenser honnêtement l'argent que je vous donne, et de ne le point épargner aux pauvres Gentilshommes. Quand vous n'en aurez plus, envoyez-en chercher. Surtout, je vous recommande de servir Dieu, quelque chose que vous ayez à faire. Je vous recommande aussi les pauvres Chrétiens, et que de votre bouche il ne sorte pas de mauvaises paroles, ni à fille ni à femme. Rendez honneur aux gens de bien, je vous le recommande, et ne dites de mal de personne; mais conservez-vous toujours dans une fidélité inviolable. Pour vous, Yonnet, il faut que vous portiez honneur et respect à Aymonet, votre frère, parce qu'il est plus âgé que vous.

Yonnet lui répondit: Soyez sûr que je servirai mon frère comme je voudrais vous servir. Je vous jure, mon fils, si vous agissez ainsi, que vous en serez estimé toute votre vie, quelque part que vous soyez; mais je vous recommande encore de prendre garde de trop parler, car si vous parlez trop, les Français diront que vous ne ressemblez ni à moi ni à vos oncles, car nous ne parlons pas volontiers. Père, dirent ses enfans, nous avons espérance en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il nous préservera de nous méprendre, et feront telles choses que vous serez content. Quand Regnault entendit ainsi parler ses enfans, il fut content, et les tirant à part, il leur dit: Mes enfans, vous allez en France, souvenez-vous de ce que je vous dis. Vous devez savoir qu'il y a beaucoup de gens de Charlemagne qui ne nous aiment guère; ce sont ceux de Mantes.

Je vous recommande de n'aller ni venir avec eux, telle chose qu'ils puissent vous dire; et s'ils vous outragent, pensez à vous bien venger, et leur montrez que vous êtes fils de Regnault de Montauban. Père, dirent les enfans, ne craignez pas que nous souffrions qu'on nous outrage. Mes enfans, leur dit-il, mettez-vous devant moi; alors les enfans s'agenouillèrent devant lui, et il leur donna sa bénédiction, et les embrassa tous, en pleurant.

CHAPITRE XXXIII.

Comme les deux Enfans de Regnault de Montauban se combattirent avec les fils de Foulques de Morillon, et les vainquirent.

AYMONNET et YONNET arrivèrent à Paris, où ils s'habillèrent honorablement; ils montèrent ensuite au Palais, en se tenant tous par les mains; et quand les Barons les virent venir, si richement habillés, et avec eux une si bonne compagnie, ils s'étonnèrent beaucoup qui ils pouvaient être, et les suivirent quand ils montèrent au Palais, pour savoir la vérité de ce qu'ils pouvaient être. Ils entrèrent dans une grande salle, où ils trouvèrent le Roi Charlemagne. Quand ils virent le Roi, ils s'agenouillèrent devant lui, et lui baisèrent les pieds. Aymonnet parla le premier, en disant: Sire, Dieu vous préserve de malheurs, ainsi que la compagnie. Nous sommes venus vers vous pour être reçus Chevaliers, si c'est votre bon plaisir; nous serons à votre service jusqu'à ce que vous nous donniez l'ordre de Chevalerie. Qui êtes-vous, dit Charlemagne, pour parler ainsi? Sire, dit Aymonnet, nous sommes fils de Regnault de Montauban.

Quand Charlemagne entendit qu'ils étaient fils de Regnault, il se leva, et les reçut honorablement, en leur disant: Mes enfans, soyez les bienvenus; comment se porte votre père? Sire, dirent les deux enfans, il se porte bien, Dieu merci; il se recommande bien à vous, et vous prie qu'il vous plaise de lui faire savoir de vos nouvelles: nous l'avons laissé à Montauban; mais il vieillit beaucoup. Ainsi va le monde, mes enfans, répondit le Roi, chacun doit passer. Charlemagne voyant devant lui les enfans de Regnault, fut joyeux, et dit à ses Barons: Seigneurs, si ces enfans voulaient reffer leur père, ils auraient grand tort, car il est impossible de se mieux ressembler; je pense qu'ils seront un jour de vaillans Chevaliers. Il se tourna ensuite vers eux, et leur dit: Beaux enfans, vous serez Chevaliers quand vous voudrez, par attachement pour votre père, mon ami; je vous donnerai même plus de pays que votre père n'en tient.

Je recevrai aussi avec vous cent autres Chevaliers, car vous êtes nés d'une famille qu'on doit honorer et chérir. Lorsque le Duc Naimmes, Roland, Olivier et les autres Pairs de France les virent, ils furent contens; chacun les embrassa; puis on leur demanda comment Regnault et ses frères se portaient?

Seigneurs, dirent les enfans, qui êtes-vous, qui montrez si grande joie de notre arrivée? Enfans, dit le Duc Naimmes, nous sommes vos parens de bien près. Le Duc Naimmes leur dit alors le nom de tous. Quand les enfans surent qui ils étaient, ils s'inclinèrent devant eux, et leur dirent: Seigneurs, notre père vous salue, et vous prie que vous nous recommandiez comme vos parens. Les Barons entendant ces enfans parler ainsi, furent con-

tents de les voir. Mais les deux fils de Foulques de Morillon en étaient bien fâchés. Quand le Roi vit qu'ils se comportaient si bien, il les aima, et commanda qu'ils fussent servis au repas comme ils méritaient. Les deux fils de Foulques voyant que le Roi les aimait tant, en devinrent extrêmement jaloux, et jurèrent qu'ils les feraient mourir avant de sortir de la Cour; il arriva que le Roi était à Paris, et voulait tenir Cour plénière; Aymonnet et Yonnet y étaient, avec tous les Barons de la Ville. Cependant il arriva un Chevalier d'Allemagne, qui présenta au Roi un beau couteau à la mode du pays. Alors Charlemagne appela Yonnet, et lui en fit présent, par amitié. Yonnet ayant reçu ce beau présent de la main du Roi, retournant à sa place, heurta Constant, sans y penser, lequel en eut dépit, et dit: Qu'est-ce ceci? Faut-il faire une si grande honneur pour deux traitres, qui ne valent pas une pomme pourrie. Constant dit plusieurs injures à Yonnet, qu'il ne convenait pas de dire. Yonnet s'étant entendu appeler traître, devint furieux, et vint contre Constant, en lui disant: vous avez appris un très mauvais métier, c'est de médire, car j'ai entendu que vous avez traité mon frère et moi de traître. Charlemagne sait bien comme mon père a tué le vôtre, comme traître, extrait de famille traître; mais mon père n'est pas ainsi, ni mes oncles. Mon père a tué le vôtre; ce fut à son corps défendant, et comme vaillant Chevalier qu'il est; et si vous êtes assez hardi d'oser dire que ce fut par trahison, voici mon gage dès-à-présent, car vous en avez menti fausement, sauf l'honneur du Roi et de la compagnie. Lorsque Charlemagne vit que les Barons ne disaient rien du débat entre Yonnet et Constant, il en fut fâché, et leur dit: Constant, vous avez tort de dire que les Pairs de France et moi savons bien que Regnault a tué votre père par trahison; taisez-vous et n'en parlez jamais: je vous commande que vous désavouiez ce que vous avez dit à Yonnet, ou que vous sortiez de ma Cour, car vous l'avez troublée, dont je suis mécontent.

Quand Rohars eut entendu ce que le Roi avait dit à Constant, son frère, il se leva, et dit: Sire, je suis prêt à prouver sur Yonnet, que leur père a tué le nôtre par trahison, et voici mon gage. Constant, dit Charlemagne, vous prenez un mauvais ton, et vous vous en repentirez. Aymonnet et Yonnet s'agenouillèrent devant le Roi, et lui dirent: Sire, acceptez le gage que Rohars a jeté: nous vous promettons de soutenir la querelle, on ne leur a jamais fait de trahison. Mes enfans, leur dit-il, je le prendrai, mais, sur ma foi, j'en suis fâché. Constant dit: Sire, nous voulons être deux contre deux, chacun le sien. Le Roi ayant les gages de Constant et de Rohars, il leur demanda caution. Alors s'avancèrent vers le Roi le traître Ganélon et Béranger, Estou de Morillon, Pineble et Griffon de Haute-Feuille, qui dirent au Roi: nous cautionneront Constant et Rohars; ils sont de noble famille, nous devons les soutenir. Seigneurs, dit le Roi, je vous les donne en garde, et vous commande de les amener quand il sera temps. Aymonnet et Yonnet s'avan-

cèrent et dirent : Sire , voici nos gages , comme nous voulons nous défendre que notre père n'a pas tué Foulques de Morillon par trahison. Alors Roland , Olivier , le Duc Naimés , Oger , Richard de Normandie et Estou , fils d'Odon , dirent : Nous serons caution des fils de Regnault , et vous les représenterons au jour de la bataille. Seigneurs , dit le Roi , cela me plaît bien ; les enfans ne sont pas Chevaliers , mais , avec l'aide de Dieu , ils le seront demain. Nous manderons à Regnault de venir pour voir la bataille de ses deux enfans. Et quand ce vint environ l'heure de Vêpres , Charlemagne appela son Sénéchal , et lui dit : faites venir les deux enfans de Regnault , car je veux que demain ils soient faits Chevaliers. Tâchez qu'ils soient bien mis , car je le veux faire par amitié pour Regnault. Le Sénéchal amena Aymonnet et Yonnet bien arrangés , avec tous les autres qui devaient être Chevaliers , dans l'Eglise de Notre-Dame. Et lorsqu'ils furent venus devant le Roi , Aymonnet et Yonnet s'avancèrent , et demandèrent l'ordre de Chevalerie , ce que le Roi leur accorda , ainsi qu'aux autres , par amitié pour eux , puis il fit grande fête ce jour-là. Quand la fête fut finie , le Roi manda à Regnault de venir à la Cour en bonne compagnie , car ses fils étaient appelés de trahison par les enfans de Foulques de Morillon , disant que leur père avait été tué indignement ; et comme ses enfans avaient tous deux jeté leurs gages , en disant qu'ils en avaient tous menti comme des gens traitres , extraits de familles traitres.

Quand Regnault apprit ses nouvelles , il en fut satisfait , et envoya dire à ses frères de s'armer , et de venir à Montauban. Quand ils furent arrivés , Regnault , content , leur dit l'affaire. Frère , dit Richard , ne craignez rien , cela ira autrement que vous ne pensez. Je suis d'avis que nous allions à la Cour ; nous verrons pour lors tout ce qu'ils prétendent , et s'il y a du mépris envers nos neveux ; mais Dieu n'ait pitié de mon ame , si je ne les tue , quoiqu'il en arrive. Quand ils furent arrivés , les douze Pairs de France allèrent avec Aymonnet et Yonnet au-devant de Regnault et ses frères , en grande joie. Regnault dit à ses enfans : à cette heure , on verra si vous êtes de mon sang ou non , car il faut que vous me vengiez de cette grande honte , dont ces traitres m'accusent à grand tort. Père , dirent les enfans , ne craignez rien , car si les traitres étaient dix , encore ne dureraient-ils pas contre nous.

Quand le Roi sut l'arrivée de Regnault , si bien accompagné , il en fut fort joyeux , et lui manda qu'il vint lui parler. Quand il le vit , il lui fit bon accueil , et ses frères aussi. Quand Regnault eut resté quelque temps , il prit congé du Roi , et s'en alla à son logis ; il appela ses enfans , et leur dit : Mes enfans , dites-moi comment s'est comporté le Roi envers vous ? Père , sachez qu'il nous aime tous , et nous entretient honorablement ; il nous a faits Chevaliers , et a toujours soutenu notre querelle contre les traitres et contre les autres. Quand Regnault et tous ses frères entendirent ainsi parler ces enfans , ils en furent bien contents , car ils craignaient qu'il n'en fût autrement. Regnault dit ensuite : je reconnaitrai ce bien-

fait. Le lendemain il alla trouver le Roi à son lever , et le remercia de l'honneur qu'il avait fait à ses enfans. Le Roi lui dit : Depuis que vous m'avez obéi et fait mon commandement , j'ai abandonné toute haine contre vous ; je veux que vous sachiez que je suis et serai toute ma vie votre ami , et que je vous rendrai service.

Quand Regnault entendit le Roi , il se jeta à ses pieds , et le remercia humblement. Regnault avait fait faire deux bons harnois d'épreuve pour ses deux enfans , et fait provision de deux bons chevaux de grand prix. Quand le jour du combat fut arrivé , les enfans de Foulques de Morillon vinrent se présenter devant le Roi , préparés pour combattre ; le Roi leur dit : Vous aviez mauvais conseil de faire un si fol appel , je crois que vous vous en repentirez ; ce n'est pas la première faute que ceux de votre famille ont faite , aussi ne sera-ce pas la dernière. Quand Ganelon et ceux de sa famille entendirent ainsi parler le Roi , ils en furent tant surpris , qu'ils ne surent que répondre. Constant dit au Roi : Sire , nous vous prions de vouloir nous signifier l'endroit où nous devons combattre nos ennemis , et si nous combattons deux contre deux ou un contre un. Alors le Duc Naimés se leva , et dit : Sire , il me semble , puisque Constant appela Aymonnet traître , sans nommer autre , et Rohars Yonnet , qu'ils doivent se combattre deux à deux. Regnault dit : Sire , le Duc Naimés a fort bien parlé. Cela est vrai , dit le Roi ; mais je veux que la bataille se fasse à l'île Notre Dame-sur-Seine. Le lendemain matin , Regnault mena ses deux enfans avec lui. Les deux enfans de Foulques de Morillon s'en vinrent pareillement avec leurs parens et amis. Quand Regnault et ses frères eurent mangé et fait bonne chère , il fit apporter les harnois ; Allard , Guichard et Richard amenèrent les deux enfans , Aymonnet et Yonnet , à qui ils montrèrent comme ils devaient se défendre contre leurs ennemis , et la manière dont ils devaient attaquer. Après cela , Regnault envoya ses deux enfans à Saint-Victor ; les traitres allèrent à Saint Germain-des-Prés. Quand le jour fut venu , un Evêque , qui était de la parenté de Constant et Rohars , leur chanta la messe ; l'Archevêque Turpin la chanta à Saint-Victor , devant Regnault , ses enfans et les douze Pairs de France. Quand les jeunes Chevaliers eurent entendu la messe , ils vinrent tout armés au Palais , et parurent devant le Roi. Quand il les vit , il appela Roland , Olivier , le Duc Naimés et le Duc Richard de Normandie , et leur dit : Seigneurs , je vous commande de garder honorablement le champ de bataille , et de porter avec vous le Saint Evangile ; vous leur ferez prêter serment qu'ils y entreront en règle ; je vous recommande sur-tout que mon honneur y soit gardé. Je crains qu'il n'y ait de la mêlée , car Roland est plein de mauvaise volonté , ainsi que ses amis.

D'autre part , Regnault et ses frères sont puissans et sages , ils ne souffriront point qu'on leur fasse tort , ni à leurs parens , sur-tout Richard , le frère de Regnault ; car , lorsqu'il est courroucé , il n'épargne ni Comtes ni Chevaliers , et pour cela je le redoute plus qu'un autre , car une fois il a voulu me tuer moi-même , dont je m'en

porter à cet égard aucune conjec-
tion hasardée , parce
qu'il n'y a pas de temps

maladreso de l'ampasqueur , il

et unis-

souviens encore ; je ne crains rien de Regnault, car il est sage et raisonnable. Sire, dit le Duc Naimés, n'appréhendez rien, car nous garderons bien vos droits et votre honneur, sans faire tort à autrui. Cependant les enfans de Foulques s'en allèrent à l'île que Charlemagne leur avait désignée ; après qu'ils furent arrivés dans l'île avec tous leurs chevaux, ils descendirent et les attachèrent ; ensuite ils s'assirent sur le pré, en attendant leurs parties adverses. Voici comme les traîtres s'étaient arrangés : Vous savez que, pendant le temps que Charlemagne parlait à ses Barons, Beranger, Hardes et Griffon de Haute-Feuille se mirent en embuscade près de l'île, dans l'intention que, si les fils de Regnault devenaient les vainqueurs contre les deux fils de Foulques, ils sortiraient alors en grand nombre de leur embuscade pour les faire périr indignement. Quand Regnault vit qu'il était temps que ses fils partissent pour aller au combat, il appela Aymonnet auprès de lui, et lui dit : Avancez, mon cher fils, vous êtes l'aîné, et pour cela vous devez avoir plus d'honneur que le jeune : recevez Flamberge, ma bonne épée, que je vous donne ; avec elle vous pourrez vous venger contre ces traîtres ; vous avez droit et ils ont tort. Mon père, répondit Aymonnet, soyez certain que vous verrez quelque chose dont vous serez content, car nous ferons mourir les traîtres, s'il plaît à Dieu. Quand Regnault l'entendit ainsi parler, il fut très-satisfait, il l'embrassa, puis lui donna sa bénédiction, et la donna aussi à Yonnet : quand il eut fait cela, il mena ses frères et ses deux enfans dans l'île de Notre-Dame.

Quand ils furent arrivés, Regnault et ses frères retournèrent pour venir vers Charlemagne. En même temps vint un messager, qui cria à Regnault : ayez donc pitié de vos chers enfans, car ils seront perdus sans ressource ; Griffon est en embuscade pour les faire périr.

Quand Regnault entendit cela, il tomba en faiblesse, et dit : Ah ! France, quel dommage que vous ne puissiez être jamais sans traîtres. Quand il eut dit cela, il appela son frère Richard, et lui dit : Allez vous armer, faites armer tous nos gens, et les menez à l'île ; et si le traître Griffon vient pour tuer mes enfans, tuez-le. Quand vous y serez, faites que l'on vous voie, et prenez garde, si les deux fils de Foulques ont l'avantage, de n'aider aucunement à mes enfans ; mais laissez-les périr, si cela arrive, car ce serait un grand déshonneur pour nous, si vous agissiez autrement. Ne vous inquiétez pas, lui dit Richard : il alla s'armer avec ses gens, et ensuite il s'en alla où Regnault lui avait dit.

Le Roi voyant venir Regnault sans Richard, eut quelque soupçon, et lui dit : où est Richard, votre frère, qu'il n'est point venu ici comme les autres ? Sire, il est parti pour certaines affaires, mais ne craignez rien de lui. Non, certes, dit le Roi, tant que je serai en vie ; mais il faut aller sur la tour de Seine, pour voir la bataille de vos enfans ; allons-y quand il vous plaira, dit Regnault. Alors ils s'en allèrent avec l'Archevêque Turpin, Salomon,

Oger, Idelon et plusieurs autres. Comme Charlemagne était monté sur la tour pour voir la bataille, il vit venir Richard, le frère de Regnault, avec grand nombre de gens armés. Le Roi le reconnut bien, car il portait ses propres armes. Richard l'avait fait pour être reconnu. Quand Charlemagne vit cela, il fut surpris et appela Regnault, et lui dit : Qu'est-ce que vous voulez faire ? Me voulez-vous déshonorer avec vous ? Avez-vous oublié votre loyauté ? Sire, dit Regnault, non, sauf votre honneur ; mais je veux vous servir et honorer comme mon légitime Seigneur.

Alors les combattans entrèrent dans le champ, et quand l'ordre fut donné, le combat commença entre Aymonnet et Constant ; Constant frappa sur Aymonnet, et lui porta un si grand coup, qu'il le renversa par terre. Quand Aymonnet se vit par terre, il se releva promptement et frappa Constant sur son casque ; mais il était si dur, que Flamberge ne put entrer, et le coup glissa dessus la visière, la brisa et lui coupa le menton, de manière qu'on lui voyait toutes les dents ; le coup tomba ensuite sur le cheval devant l'arçon de la selle, et coupa son cheval en deux pièces, et Constant tomba à terre ; aussitôt il se releva du mieux qu'il put. Constant fut très-surpris ; alors Aymonnet lui dit : Traître, il faut que vous mourriez, vous avez mal agi d'avoir accusé mon père de trahison ; mais aujourd'hui le jour est arrivé que vous le paierez bien cher. Quand Regnault entendit ainsi parler son fils, il fut content. Aymonnet voyant Constant relever, courut sur lui, et le frappa à grands coups, tant que Constant n'avait pouvoir de frapper un seul coup, mais il se retira. Quand Constant vit qu'il ne savait plus que faire, il jeta son écu par terre, et prit Aymonnet à travers le corps pour lutter. Aymonnet ne fut surpris de rien, car il était fort et puissant ; il prit Constant par son casque, et le tira à lui avec tant de force, qu'il lui ôta de la tête. Constant appela son frère Rohars, et lui dit : Mon frère, secourez-moi, car je n'ai plus aucun pouvoir de me défendre. Rohars entendant son frère ainsi crier, fut bien fâché de ce qu'il ne pouvait le secourir, car il avait perdu tout son sang, et ne pouvait se soutenir ; cependant il s'efforça tant qu'il vint auprès de son frère Constant, et il pensa frapper Aymonnet par derrière ; mais il ne put, car Aymonnet le frappa si rudement sur les épaules, qu'il le fit tomber par terre et courut sur Constant, auquel il coupa le visage ; alors Constant s'écria : mon frère, secourez-moi, car je suis fort blessé. Le Roi dit alors : les deux fils de Foulques de Morillon sont morts par leur faute. Sire, dit Oger, il ne faut pas s'en inquiéter, car ils voulaient soutenir de mauvaises querelles. Regnault voyant que ses enfans étaient les vainqueurs, en fut fort satisfait ; mais Ganelon ne l'était pas, car du courroux dont il était, il devint noir comme un diable. Ganelon appela alors Beranger, Hardes et Henry de Lyon, il leur dit : Seigneurs, nous sommes déshonorés, car les enfans de Foulques sont vaincus : je les secourerai volontiers, mais je crains trop le Roi. Sire, dit Hardes, j'en suis bien fâché, nous ne pouvons dire autre chose que de montrer que nous n'en

sommes point irrités; souffrons-le jusqu'à ce que vienne le moment de nous venger sur leurs parens et amis.

Aymonnet, voyant qu'il avait frappé Constant mortellement, en fut bien satisfait; alors son frère Yonnet lui dit: Frère, vous avez mal fait d'avoir tué un aussi grand traître, je le voulais tuer moi-même; mais puisqu'il est ainsi, allez donc l'achever, et j'irai tuer Rohars. Aymonnet lui répondit: vous parlez bien, c'est ainsi qu'on doit les traiter. Quand les deux frères furent accordés, chacun courut sur son ennemi. Aymonnet dit: Constant; pourquoi accuser mon père de trahison? Je vous dis que mon père est un des plus courageux Chevaliers du monde, et qu'il a tué votre père à son corps défendant, et votre père l'avait voulu tuer par trahison; reconnaissez votre méchancelé, ou autrement vous êtes mort. Aymonnet, lui dit Constant, pour Dieu je me rends à vous. Aymonnet prit son épée et le mena devant le Roi, auquel il dit: Sire, tenez ce traître, je vous le rends pour en faire ce que vous voudrez. Le Roi lui dit: Ami, vous avez assez fait, et je ne vous demande rien de plus; lorsque nous aurons l'autre, je les ferai pendre tous les deux. Aymonnet tenant son épée à la main, retourna auprès de son frère pour lui aider, et dit à Rohars: traître, vous allez périr. Alors il courut contre lui pour le frapper. Lorsque Yonnet aperçut cela, il lui dit: Frère, ne le tuez pas, je veux conquérir le mien comme le vôtre. Frère, dit Aymonnet, vous avez tort, je veux vous aider, car le mien a été pardonné. Yonnet lui dit: Frère, si vous touchez à Rohars, je ne vous aimerez jamais. Frère, dit Aymonnet, je me retirerai, puisque cela vous déplaît; mais je vous promets que, si je vois qu'il ait pouvoir sur vous, je vous aiderai. Frère, répondit Yonnet, je le veux bien. Yonnet courut sur Rohars, il lui donna un coup sur l'épaule et lui abattit toute, et le bras tomba par terre. Traître, dit-il, apprends que Regnault de Montauban n'est point un traître, mais un des bons Chevaliers du monde, et si tu ne l'avoues pas, tu mourras sur-le-champ. Il prit Rohars par le casque, et le lui arracha, ensuite il le frappa à grands coups de pommeau de son épée; lorsque Rohars vit qu'il était si maltraité, il cria; Dieu, ayez pitié de mon ame, je vois que je suis vaincu. Quand Constant entendit parler son frère, il se mit à pleurer, ne pouvant faire autre chose. Alors Yonnet voyant que Rohars ne voulait pas se dédire ni lui demander grâce, il lui coupa les cuisses, et les lui mit sur le corps, en lui disant: Traître, accusez votre méchancelé, ou vous êtes mort. Il ne voulut rien répondre à cela; alors Yonnet lui coupa la tête.

Quand Aymonnet et Yonnet eurent vaincu leurs ennemis, ils se prirent par les mains, et s'en retournèrent vers le Roi Charlemagne, à qui Aymonnet dit: Sire, vous semble-t-il que nous ayons assez fait? Nous sommes prêts d'en faire encore davantage, si vous nous le commandez. Enfans, dit Charlemagne, vous avez assez fait; Constant est blessé et Rohars est mort. Allez vous reposer, je vous promets que je ferai des traîtres ce qui sera nécessaire.

Charlemagne ordonna alors que Constant fût pendu et le corps de son frère auprès de lui, car il en était bien mécontent. Quand Ganelon les vit pendre, peu s'en fallut qu'il ne perdît la tête, il appela Harpes, Béranger et Malu, gens très-méchans, et leur dit: Seigneurs, vous voyez comment Charlemagne nous a fait un grand déshonneur. Nous saurons le reconnaître, car il a fait pendre vilainement nos bons amis; mais nous verrons encore l'heure que cette honte sera vengée. Il a raison, dit le traître Ganelon, car il a trahi les Pairs de France et les fit mourir à Roncevaux.

Regnault voyant ses enfans vainqueurs, en rendit grâces à Dieu, lui et ses frères; il demanda à ses enfans comme ils se portaient? Très-bien lui répondirent-ils, Dieu merci. Allard et Guichard baidèrent leurs plaies, et elles furent bientôt guéries. Après cela ils allèrent au Palais pour voir le Roi, qui leur fit un bon accueil, et qui leur fit des présens considérables; il leur donna châteaux et forteresses. Regnault et ses frères prirent congé du Roi, il leur accorda, en leur recommandant de revenir bientôt, et ils marchèrent tant qu'ils arrivèrent enfin à Montauban. Regnault appela ses enfans, et leur dit: Je veux dès à présent que Yonnet ait Dordogne pour sa part, Aymonnet aura Montauban; car j'ai oui-dire que Notre-Seigneur maudit l'arbre qui n'est jamais mûr. Sachez que Notre-Seigneur Jésus-Christ est considérablement irrité contre moi; ainsi le temps est venu de me corriger, je tremble beaucoup pour ma pauvre ame; il faut en conséquence de cela que je fasse pénitence, afin de la rendre au Dieu qui m'a fait à son image et ressemblance.

CHAPITRE XXXIV.

Comme Regnault partit de Montauban en habit de Pèlerin, après avoir distribué son bien à ses enfans, qui menèrent grand deuil quand ils surent qu'il s'en était allé sans leur rien dire.

Après que Regnault eut distribué tous ses biens à ses enfans, il retourna dans sa chambre et y demeura jusqu'à la nuit; il mit ensuite une grande robe, et prit son bourdon pour se défendre des chiens; il partit du Palais et s'en vint à la porte de la ville, qu'il fit ouvrir. Quand le portier vit que son Seigneur était si mal habillé, il lui dit: Sire, où allez-vous? Je vais éveiller vos frères et vos enfans, car vous êtes en grand danger des voleurs, vu que vous ne portez rien pour vous défendre. Ami, dit Regnault, n'y va point, j'ai espérance en Dieu; mais tu diras à mes frères et à mes enfans que je leur souhaite salut et amitié, qu'ils pensent toujours à bien faire; qu'ils fassent ce que je leur ai dit, et que jamais il ne me reverront; je m'en vais sauver mon ame, s'il plaît à Dieu, et mourrai quand il lui plaira, car j'ai fait mourir bien des gens, dont mon ame est chargée; si je pouvais bien faire qu'elle en fût délivrée, je ne demande rien autre chose.

Alors il regarda à son doigt, et il vit sa bague, où il y avait une

Pierre valant cinq mars d'argent ; il la donna au portier, lequel le remercia de ce présent, et lui dit : Hélas ! Sire, vous faites grand tort à ce pays ; lors se mit à pleurer. Cependant Regnault se mit en route en habit de Pèlerin. Comme il s'en allait, le portier le suivait des yeux, et quand il ne put plus le voir, il tomba par terre en faiblesse et y resta très-long-temps ; quand il fut revenu, il commença à pleurer, comme il avait déjà fait auparavant. Quand il eut fini son chagrin, il ferma la porte et retourna à son hôtel. Quand il fut dans sa chambre, il regarda l'anneau que Regnault lui avait donné. Quand il vit qu'il était si riche, il en fut bien content. Le lendemain, aussitôt qu'il fut jour, le portier alla trouver les frères de Regnault, et leur raconta tout ce qu'il leur mandait ; ils commencèrent tous à former des regrets de ce que Regnault s'en était allé sans leur rien dire.

CHAPITRE XXXV.

Comme Regnault servit des Maçons à Cologne, et comme ils le tuèrent par une jalousie indigne et le jetèrent dans le Rhin.

QUAND Regnault partit de Montauban, il se mit à marcher parmi les bois tout à travers, sans rien trouver à manger que des pommes sauvages et des nêles ; quand il fut nuit, il se coucha dessous un arbre, et comme il voulait s'endormir, il fit le signe de la Croix sur lui, se recommandant à Dieu, puis il s'endormit. Quand le jour fut venu, il se remit en chemin dans le bois, où il demeura l'espace de huit jours, sans manger que des fruits sauvages. Il marcha tant qu'il sortit du bois et trouva une maison de Religieux, où il coucha. Les frères lui voulurent donner à manger, mais il ne voulut que du pain ; le lendemain il prit son chemin vers Cologne, où l'on bâtitait l'église de Saint-Pierre ; il y entra et se mit à genoux devant l'Autel, où il offrit son cœur à Dieu. Il lui prit envie de servir en ce lieu pour l'honneur de Dieu et de Saint-Pierre, et parce qu'il valait mieux servir à l'Eglise que d'être dans les bois.

Après avoir pensé, il s'en alla vers l'Architecte, et lui dit : Monsieur, sachez que je suis homme étranger, vous plaît-il que je serve ici ? Alors l'architecte lui dit : Mon ami, allez donc aider ces quatre qui ne peuvent porter cette pierre. Maître, dit-il, ne vous irritez pas contre ces pauvres gens, je vais chercher la pierre dès maintenant. Ami, dit le maître, ne vous hâtez point, car si d'autres que vous n'y mettent la main, la pierre pourra bien rester où elle est, car c'est un trop lourd fardeau. Maître, dit-il, vous l'aurez incontinent, sans aide d'autre que moi, s'il plaît à Dieu ; alors il prit la pierre et la porta au maître maçon, et fit tant par son service, qu'il fut en grâce de l'Architecte, dont les autres manœuvres devinrent tellement envieux, qu'ils le tuèrent en dormant, et le mirent dans un sac, puis ils le jetèrent dans le Rhin : mais par la puissance de Dieu les poissons le soutinrent, et il parut une si grande clarté à l'en-

tour du corps, que les habitans du pays en furent fort surpris ; ils prirent le corps et le mirent dans le tombeau ; alors les Barons du pays voulurent l'emmenner en la ville de Cologne ; mais ils ne purent, ce qu'il leur fit dire : nous voyons bien que nous ne sommes pas dignes de toucher le corps de ce saint homme, car nous sommes trop grands pécheurs. Pendant que les Barons parlaient, le charriot partit seul, par la puissance de Dieu : il alla très-vite devant tout le peuple. Quand le Clergé et le peuple virent cela, ils se mirent tous à pleurer. Vous devez bien savoir que, lorsque ce charriot se mit à marcher, passant devant la tombe où on le voulait enterrer, il roulait si vite qu'on ne pouvait l'arrêter ; il sortit ensuite de dehors de Cologne, et quand il fut sorti, il continua le long du grand chemin, et tout le peuple se mit à pleurer. L'Evêque leur dit alors : Seigneurs, vous pouvez voir que ce corps est Saint, par les beaux miracles qu'il a faits aujourd'hui devant vous ; ainsi, allons après pour le conduire, ce serait mal agir que de le laisser aller ainsi tout seul. Alors le Clergé et tout le peuple, petits et grands, se mirent après le Saint Corps, et tout le Clergé chantait auprès par grande dévotion. Le charriot marcha tant, qu'il vint à une petite ville, nommée Croine, où il s'arrêta. Notre-Seigneur fit voir plusieurs beaux miracles pour l'amour du Corps Saint, car plusieurs personnes, de quelques maladies qu'elles fussent atteintes, qui venaient voir le Corps Saint, étaient guéries. Sa renommée était si publiée par tout le monde, qu'on y allait du pays de France et d'Allemagne. Et tant valut les offrandes qu'on donnait au Corps Saint, que d'une petite Chapelle, qui était de Notre-Dame, où il s'était arrêté, on en fit une belle Eglise. L'Evêque Turpin voyant que le Corps s'était arrêté, lui découvrit le visage, afin que chacun le vit et pût savoir son nom, si quelqu'un pouvait le reconnaître ; mais nul ne le pouvait reconnaître. Quand l'Evêque vit que personne ne pouvait le reconnaître, il en fut bien fâché.

Vous saurez que les frères de Regnault étant un jour au bord d'une fontaine, ils étaient inquiets de ce qu'ils ne pouvaient avoir des nouvelles de leur frère ; alors ils aperçurent un Pèlerin qui passait et qui salua les Barons. Pèlerin, dit Allard, d'où venez-vous ? Si vous savez des nouvelles, dites-nous-les ? Seigneurs, dit-il, je viens d'une petite ville d'Allemagne, nommée Croine, auprès de Cologne, sur le Rhin, et j'ai vu de grands miracles que fit un homme qui vint à Cologne ; il était fort grand, et chacun disait que c'était un géant. Quand il fut à Cologne, il vit qu'on maçonnait à l'Eglise de Saint-Pierre ; il se présenta au maître pour travailler à manœuvrer, et il fut reçu bien volontiers. Pour abréger, cet homme faisait merveille à bien servir, car il portait plus en un coup, que ne faisaient dix autres, dont les maçons se trouvaient bien contents. Quand les autres manœuvres virent cela, ils en furent jaloux, et le tuèrent ; ils le précipitèrent ensuite dans le Rhin, et, par la volonté de Dieu, il a été levé Corps Saint, et a fait plusieurs beaux miracles. Il leur conta de point en point tout ce qui s'était passé. Allard, Guichard

et Richard, ayant entendu le Pèlerin, se mirent à pleurer de chagrin d'avoir perdu leur frère, car ils sentirent bien que c'était de lui duquel le Pèlerin parlait. Hélas ! dit Richard à ses frères, nous sommes perdus, car je vois bien que c'est notre frère que nous avons tant cherché. Tout affligés, ils prirent congé du Pèlerin, dirigèrent leur marche vers Croine, puis s'en vinrent descendre à l'Eglise, où ils trouvèrent une si grande foule de monde, qu'à peine ils purent entrer; cependant étant dans l'Eglise, ils approchèrent du corps, qui était posé sur une belle pierre, et aperçurent tant de clarté autour de lui, qu'il semblait y avoir cent flambeaux. Ils approchèrent de plus près, le regardèrent, et ils reconnurent bien que c'était leur frère; alors ils tombèrent en faiblesse, et dirent: Hélas! nous avons perdu notre frère, par qui nous étions craints et redoutés. Ah! qui a été si hardi d'avoir mis la main sur lui? je pense qu'ils ne connaissent pas sa bonté et sa valeur, car ils ne l'eussent pas si cruellement tué. Alors Allard se tourna vers ses frères, et leur dit: Mes frères, nous devons être bien fâchés, puisque nous avons perdu notre frère, qui était toute notre consolation et notre aide. Alors l'archevêque alla vers eux, et leur dit: Seigneurs, ne vous déplaît ce que je vous dirai; il ne faut pas vous affliger ainsi, vous devriez au contraire être joyeux de ce que votre frère est Saint en Paradis; il a souffert le martyre pour la gloire de Notre-Seigneur, vous voyez que Dieu l'a récompensé; vous voyez aussi les beaux miracles qu'il a faits; ainsi je vous prie de vous consoler, et dites-nous qui vous êtes, et comment se nomme le Corps Saint? afin que nous fassions mettre son nom sur sa tombe. Quand ils entendirent ainsi parler l'archevêque, ils commencèrent à modérer leur chagrin. Alors Allard, qui était l'ainé après Regnault, lui dit: Seigneur, puisqu'il vous plaît de savoir qui nous sommes, et comme ce corps s'appelle, vous saurez que c'était le vaillant Regnault de Montauban, un des meilleurs Chevaliers du monde; nous sommes ses frères, il n'est pas que vous ayez entendu parler des quatre fils Aymon, Regnault de Montauban en était un; alors ils se mirent tous trois à répandre des larmes de douleur et de joie, de ce qu'ils voyaient que le plus brave des Chevaliers était mort pour la gloire de Notre-Seigneur. Après que les trois frères eurent un peu passé leur chagrin, ils firent enterrer leur frère fort honorablement. Il fut mis en un riche tombeau que l'archevêque avait fait faire, où il est encore, à la connaissance de tout le monde; il est appelé Saint Regnault, Martyr: sa mémoire fut mise en écrit authentiquement, et on fait tous les ans grande solennité dans tout le pays. Après que le corps de ce Saint fut enterré, ses frères retournèrent dans leur pays.

FIN.

M. N.
LOUVRE

combattre ce guerrier, qui viendra sûrement soutenir ses droits, la guerre sera inévitable; mais je n'ai point encore appris à la craindre, ni oublié l'art de vaincre mes ennemis. Ainsi, ma chère Zéliska, calme toutes tes craintes: tu ne seras qu'à celui qui sera digne de toi.

Cependant l'ambassadeur d'Abyssinie avançait, suivi d'un nombreux cortège, dans lequel étaient dix chameaux chargés des plus riches présents pour la princesse, et vingt chevaux arabes, couverts de housses enrichies de pierres pour son père; mais en même temps, le bruit se répandit que le roi était lui-même son ambassadeur, et que, sous cette qualité, il venait, en personne, juger si la princesse était aussi belle qu'on le lui avait dit.

Il n'en fallut pas davantage pour

« Ce qui ne serait peut-être pas arrivé, ajoutait la princesse, si le guerrier qui a tendu l'arc s'était fait connaître. On saurait s'il est assez puissant pour résister aux Abyssins: ce qu'il n'y a pas lieu de croire, s'il est Arabe, comme il le paraît; car, séparé de nous par la Mer Rouge, il ne pourrait opposer ses forces à celles du roi d'Abyssinie, sans avoir d'immenses difficultés à surmonter. »

« Cet étranger, répliqua son père, n'est point Arabe, quoiqu'il nous ait parlé dans cette langue, qui est connue de tous les peuples qui habitent les deux bords de la Mer Rouge; je le croirais plutôt Abyssin, au son de sa voix: la langue de cette nation étant la plus douce de toutes celles de l'Afrique. Quoi qu'il en puisse être, si le roi d'Abyssinie ne veut point se soumettre à tendre mon arc, ni à

ue le roi a
tenir, et
lorsqu'en
ditions il
ajoutera
son ami,
devenir

sons n'ont
me faire
personnelles
ettie pour
prix d'un
n'inclina-
e, je serais
ar, vous,
re com-
ont,



Imprimerie de Pommeret et Guénot, rue Mignon, 2.

elle
ille est
il est pos
ant,
e orai

ne
er l
reste
sins,
e orai